

RAOUL VANEIGEM

Adresse aux vivants sur la mort qui les gouverne et l'opportunité de s'en défaire

Ici, maintenant et toujours

Genèse de l'inhumanité

L'enfant

L'histoire comme évolution brisée

L'horreur de la bête refoulée

Le cercle agraire

Le cercle commercial

Le travail

Genèse de l'humanité

L'émergence d'une réalité autre

La fin du pouvoir hiérarchisé

La fin du juge et du coupable

Le déclin des médecines

Du travail intellectuel au gai savoir

La materia prima et l'alchimie du moi

La seconde naissance de l'enfant

Primauté de l'amour

L'humanisation de la nature

Création contre travail

L'alchimie du moi

Ici, maintenant et toujours

Dans une nouvelle d'Hoffmann, le narrateur s'étonne du ravissement dans lequel une ouverture de Gluck, exécutée de manière exécrationnelle par des musiciens de brasserie, a plongé un homme assis seul à une table. Amené à justifier son enthousiasme, le personnage, qui n'est autre que le compositeur, s'en

explique :

si médiocre soit-elle, l'évocation de son oeuvre a ravivé en lui non l'excellence de la partition mais les harmonies émouvantes qui présidèrent à sa création, et dont l'écriture musicale n'offre qu'une esquisse bien sommaire.

Ce qui est vrai pour le génie de l'art vaut davantage encore pour la présence exubérante du vivant. Est-il rien de plus dérisoire qu'une lettre d'amour ? En regard de la violence et de la sérénité passionnelles où le corps se découvre tout entier, quel mot, quelle phrase ne sentiraient l'apprêt et l'afféterie ? Jugez de son effet ridicule si, manquant son destinataire, elle tombait entre les mains de la concierge ! Mais qu'elle atteigne l'être aimé, alors les mots s'ordonnent selon les élans du coeur, ils tracent en pointillé un chemin déjà tracé en profondeur, ils résonnent d'une harmonie qui n'attendait pour se propager que la simplicité de quelques accords plaqués à la diable sur un instrument de fortune.

Je n'ai ambitionné ici qu'à relier entre elles les résurgences d'une vie désirable, à noter brièvement quelques mesures d'une symphonie du vivant, à relever les signes d'une autre réalité, que la pensée dominante occulte en lisant et relisant sans relâche un monde mis en pages par l'ennui de son dépérissement.

La faiblesse de l'entreprise tient moins aux balbutiements et aux maladresses, par lesquels la réalité nouvelle tente de s'exprimer, qu'à l'emprise du passé qui s'y perpétue malgré moi.

Il n'est pas facile de s'éprendre chaque jour de la vie à créer quand chaque jour prédispose à la fatigue, au vieillissement, à la mort. Et l'intelligence de soi est assurément la chose la moins partagée dans une époque qui ne conçoit l'intelligence qu'en la science de parfaire son absurde et croissante inadéquation au vivant.

Vivrais-je pleinement selon mes désirs qu'il ne se mêlerait pas au plaisir d'écrire pour m'éclairer sur le plaisir de vivre mieux - seul usage de l'écriture auquel je prenne agrément - tant de peurs et de doutes issus de compatibilités qui me sont étrangères et me rendent étranger à moi-même.

En revanche, il n'est rien qui m'exalte comme la clarté du choix qu'à chaque instant je pose à

travers le
dédale des contraintes, et qui est le parti de miser le tout pour le tout sur la quête inlassable de
l'amour, de
la création et de la jouissance de soi, hors de quoi je ne me reconnais pas de destinée qui vaille.

On comprendra au passage quel déplaisir j'irais sottement ajouter à la corvée de trouver de
l'argent du
mois si je souscrivais de surcroît à une image de marque, à un label journalistique et télévisé, à un
rôle -
prestigieux ou dérisoire, peu importe -, à un classement médiatique sur l'état culturel de la société
marchande.

Il importe aujourd'hui de se découvrir dans l'authenticité de son existence même si, mal vécue,
la
moindre illusion lui fut souvent préférée car, dans sa brutale franchise, le désir irrépressible d'une
vie autre
est déjà cette vie-là.

En fait, je ne suis pas étranger au monde, mais tout m'est étranger d'un monde qui se vend au
lieu de se
donner - y compris le réflexe économique auquel mes gestes parfois se plient. C'est pourquoi j'ai
parlé des
hommes de l'économie avec le même sentiment de distance que Marx et Engels découvrent, dans
la crasse
et la misère londoniennes, une société d'extraterrestres avec «leur» Parlement, «leur»
Westminster, «leur»
Buckingham Palace, «leur» Newgate.

«Ils» me gênent aux entournures de mes plus humbles libertés avec leur argent, leur travail,
leur
autorité, leur devoir, leur culpabilité, leur intellectualité, leurs rôles, leurs fonctions, leur sens du
pouvoir,
leur loi des échanges, leur communauté grégaire où je suis et où je ne veux pas aller.

Par la grâce de leur propre devenir, «ils» s'en vont. Economisés à l'extrême par l'économie dont
ils sont
les esclaves, ils se condamnent à disparaître en entraînant dans leur mort programmée la fertilité
de la
terre, les espèces naturelles et la joie des passions. Je n'ai pas l'intention de les suivre sur le
chemin d'une
résignation où les font converger les dernières énergies de l'humain reconverti en rentabilité.

Pourtant, mon propos n'est pas de prétendre à l'épanouissement dans une société qui ne s'y prête
guère,
mais bien d'atteindre à la plénitude en la transformant selon les transformations radicales qui s'y
dessinent.
Je ne désavoue pas ce qu'il y a de puérole obstination à vouloir changer le monde parce qu'il ne

me plaît
pas et ne me plaira que si j'y puis vivre au gré de mes désirs. Cependant n'est-elle pas, cette
obstination, la
substance même de la volonté de vivre ? Sans elle, la perspicacité du regard sur le monde et sur
soi n'est
qu'un nouvel aveuglement ; et sans la lucidité qui offre à son réconfort l'exubérance inépuisable
du vivant,
elle demeure un chaos plus prompt à détruire qu'à régénérer.

La fin de l'ère économique coïncide avec la naissance d'une civilisation du désir. La mutation
s'opère
lentement par une nouvelle symbiose restituant leur primauté à l'ensemble des êtres et des choses
vivants,
tandis qu'une nouvelle gratuité enseigne - bien au-delà des énergies douces - à saisir ce que la
nature donne
en sorte qu'elle se donne davantage.

S'il apparaît maintenant plus d'idées neuves que n'en formulèrent jamais - Fourier excepté - des
siècles
de pensée religieuse, philosophique, idéologique, c'est qu'il s'est manifesté, en deux décennies,
plus de
réalités authentiquement humaines qu'en dix millénaires gérés par la science du pouvoir et du
profit.

L'opinion selon laquelle l'idée du bonheur est partout et sa réalité nulle part montre assez qu'il
n'y a pour
chacun de préoccupation plus importante que d'identifier ses désirs et d'accorder sa destinée à
l'exercice
constant de sa volonté de vivre. L'oeuvre exige la patience et la persévérance de l'alchimiste,
épurant la vie
de ce qui la nie et se dépouillant lui-même du négatif jusqu'à n'être plus, par la force du désir, que
la
présence du vivant.

S'étonnera-t-on que la quête de la jouissance implique une attention et un effort de chaque
instant, alors
que nous n'avons jamais appris que les vertus du sacrifice et du renoncement, où la puissance de
vie
s'étioule en capacité de travail ? Tout le savoir du monde ne nous a induits qu'à nous emparer de
choses
mortes et à mourir en elles parce qu'elles s'emparaient de nous.

Dites, après cela, que la vie se défend très bien toute seule, mais précisez au moins qu'il s'agit
préalablement de la reconnaître en soi, d'accueillir ce qu'elle offre, de la libérer de ses entraves
quotidiennes, de la rendre à un état d'innocence où elle aille enfin de soi.

A l'heure où la faillite de l'économie comme système de survie frappe de dérision tant d'efforts

investis

dans la rage de gagner plus, d'être le meilleur, de posséder davantage, peut-être un revirement d'attitude

est-il prévisible, peut-être l'opiniâtreté mise à se délabrer dans le travail va-t-elle redécouvrir la création des

êtres, des choses, de l'environnement comme plaisir d'exister ?

La mort ne vient que de la mort tolérée à longueur de jours et de nuits. La cassure de notre temps, c'est

que la négation de la vie commence à s'y nier, c'est que le désir se découvrant avant toute chose découvre un monde à créer. La révolution du vivant est là, elle est seule qui soit et si la hantise de la mort

persiste à l'occulter, nous savons maintenant qu'il y a pour la révoquer en nous et autour de nous une

passion croissante de désirer sans fin.

Genèse de l'inhumanité

Leur vie se brise au saut du lit comme elle s'est brisée dans l'enfance et aux aurores de l'histoire.

Fin et commencement

A quoi reconnaît-on la fin d'une époque ? A ce qu'un présent soudain insupportable condense en peu de

temps ce qui fut si malaisément supporté par le passé. De sorte que chacun se convainc sans peine ou qu'il

va naître à lui-même dans la naissance d'un monde nouveau, ou qu'il mourra dans l'archaïsme d'une

société de moins en moins adaptée au vivant.

Aux premières lueurs de l'aube, une lucidité se fait jour. Elle montre en un instant à quel écartèlement

l'histoire de tous et l'enfance d'un seul ont porté le désir d'être humain et l'obligation quotidienne d'y

renoncer.

L'exil quotidien

Bien que la journée s'annonce belle, le temps est toujours à la déconvenue. La grisaille du travail ternit

l'éclat des jours. Le réveil en fanfare prête à la ronde des heures une raideur militaire. Il faut y aller, quitter

l'imprécision de la nuit, répondre à l'appel du devoir comme au coup de sifflet d'un invisible maître.

La morosité matinale plante le décor. Leurs yeux se dessillent sur une symétrie labyrinthique de murs.

Comment présumer que l'on se trouve d'un côté plutôt que de l'autre, à l'intérieur ou à l'extérieur du ruban de Moebius qui déroule en continuité la rue, l'habitat, l'usine, l'école et le bureau ?

Une fois repoussée la couette de rêveries nocturnes, pleines d'errances et de frivolités, la nécessité les cueille au vol pour les traîner vers les allers-retours d'une laborieuse destinée.

La civilisation les étrille. Les voici parés pour le parcours du combattant, prêts à conquérir un monde qui les a conquis depuis longtemps et qu'ils apprennent seulement à quitter les pieds devant.

Sans la diane qui les remet sur le droit chemin, où seraient leur morale, leur philosophie, leur religion, leur Etat, leur société policée, tout ce qui les autorise à mourir graduellement et raisonnablement pour quelque chose ?

C'est qu'il faut de la poigne pour les empêcher d'aller où bon leur semble. L'apaisement nocturne a le fâcheux effet de les rendre oublieux. Si l'habitude est, comme ils l'assurent, une seconde nature, il en existe donc une première, heureusement sourde aux injections de la routine. Tiré de son sommeil, en effet, le corps rechigne, il se débat, se cabre, s'étire et tire sa paresse en longueur. La tête a beau insister et s'obstiner, il persiste, le bougre, à n'y aller jamais de bon coeur. Peut-on mieux exprimer le sentiment que, pour emporter son coeur au travail, il faut n'en avoir plus guère ?

Sous le soleil et sur l'oreiller, la vague des obligations refoule l'écume des sollicitations voluptueuses. La douceur des draps, l'étreinte d'un bras nu, la présence de l'être aimé, l'envie de flâner par les rues et les champs, tout murmure avec une troublante simplicité : «Prends ton temps ou le temps te prendra... Il n'y a que les plaisirs ou la mort.»

Mais, dressée au calcul rapide, la raison a tôt fait de rameuter le troupeau des contraintes. Au premier temps de réflexion, la grille comptable des horaires s'abaisse, elle obstrue le passage des désirs. Chimères que tout cela !

La journée, dûment quadrillée, met au propre une réalité choisie, certes, mais choisie de mauvais gré,
choisie aux dépens d'une autre réalité, celle du corps réclamant à grands cris la liberté de désirer sans fin.

Tout se passe comme s'il n'existait qu'un seul univers, le second se volatilissant dans les brumes d'une puérile féerie. Sous la trépidation des affaires, de l'activité lucrative, la porcelaine des rêves s'émiette. C'est littéralement l'affaire d'un instant.

Le soir rassemble les débris de l'homme au travail. La nuit recolle les désirs que le balai des gestes mécanisés a poussés au rebut. Elle les rajuste tant bien que mal : dix à l'envers pour un à l'endroit, du côté de l'amour s'il en reste.

A l'aube, le scénario se répétera, enrichi des fatigues de la veille. Jusqu'à ce que, jour et nuit confondus, le lit se replie sur un corps définitivement vaincu, ensevelissant dans son linceul une vie qui faillit tant de fois s'éveiller.

C'est ce qu'ils appellent la «dure réalité des choses» ou, avec un cynisme désopilant, la «condition humaine».

Ils passent la semaine à attendre que le travail s'endimanche.

Omniprésence du travail

Enfin la livrée de service du lundi au vendredi les fait aller aux loisirs comme ils vont au labeur. C'est à peine s'ils ne se crachent pas dans les mains avant d'écluser un Pernand-Vergelesses, de battre les galeries du Louvre, de réciter du Baudelaire ou de forniquer sauvagement.

A heures et dates fixes, ils désertent les bureaux, les établis, les comptoirs pour se jeter, avec les mêmes gestes cadencés, dans un temps mesuré, comptabilisé, débité à la pièce, étiqueté de noms qui sonnent comme autant de flacons joyeusement débouchés : week-end, congé, fête, repos, loisir, vacances. Telles sont les libertés que leur paie le travail et qu'ils paient en travaillant.

Ils pratiquent minutieusement l'art de prêter des couleurs à l'ennui, prenant l'aune de la passion

au prix
de l'exotisme, du litre d'alcool, du gramme de cocaïne, de l'aventure libertine, de la controverse
politique.
D'un oeil aussi terne qu'averti, ils observent les éphémères cotations de la mode qui draine, de
rabais en
rabais, l'écoulement promotionnel des robes, des plats cuisinés, des idéologies, des événements et
des
vedettes sportives, culturelles, électorales, criminelles, journalistiques et affairistes qui en
soutiennent
l'intérêt.

Ils croient mener une existence et l'existence les mène par les interminables travées d'une usine
universelle. Qu'ils lisent, bricolent, dorment, voyagent, méditent ou baisent, ils obéissent le plus
souvent au
vieux réflexe qui les commande à longueur de jours ouvrables.

Pouvoir et crédit tirent les ficelles. Ont-ils les nerfs tendus à droite ? Ils se détendent à gauche
et la
machine repart. N'importe quoi les console de l'inconsolable. Ce n'est pas sans raison qu'ils ont,
des siècles
durant, adoré sous le nom de Dieu un marchand d'esclaves qui, n'octroyant au repos qu'un seul
jour sur
sept, exigeait encore qu'il fût consacré à chanter ses louanges.

Pourtant, le dimanche, vers les quatre heures de l'après-midi, ils sentent, ils savent qu'ils sont
perdus,
qu'ils ont, comme en semaine, laissé à l'aube le meilleur d'eux-mêmes. Qu'ils n'ont pas arrêté de
travailler.

L'enfant

Ils élèvent l'enfant de la même façon qu'ils se lèvent chaque matin : en renonçant à ce qu'ils
aiment.

Aussi longtemps qu'ils se sont obstinés à ignorer leurs secrets désirs, ils n'ont rien daigné savoir
de
l'enfant. Le souci majeur de guerroyer et de gouverner ne les autorisait guère à se pencher sur un
aussi
petit sujet.

A y regarder avec la distance des siècles, la vérité est qu'ils se sentaient surtout effrayés par
cette vie
toujours nouvelle, surgissant du ventre de la femme pour croître et multiplier. Le miroir de leur

singularité

passée leur envoyait du fond de l'enfance le souvenir confus d'une existence promise à tous les espoirs. Il y

avait là une présence embarrassante que le garrot de l'âge adulte n'en finissait pas d'étouffer.

Ils ont haï l'enfant en se haïssant, ils l'ont battu pour son bien, ils l'ont éduqué dans l'impuissance, où ils se trouvaient, d'aimer la vie.

Ils ont propagé l'idée que la vraie naissance était la mort

Misère de la naissance

Alors que l'empire romain imposait son mercantilisme aux confins du monde connu, la mythologie chrétienne a su traduire avec brio l'omniprésence de l'économie. Le Dieu cyclopéen, dont l'oeil unique commandait à l'univers, n'avait pas méconnu l'intérêt d'ordonner le sort de l'enfant selon ses desseins.

Que rapporte la légende du Christ ? Qu'il est Dieu fait homme dans une grotte maternelle où règne l'harmonie entre les humains et les bêtes ; qu'après avoir reçu au berceau les dons prodigués par trois magiciens du royaume terrestre, il est condamné par son divin père à porter la croix de l'existence, qui lui servira utilement de cercueil, et à franchir la porte du trépas pour percevoir en monnaie céleste le prix de ses épreuves.

Il est Dieu jusqu'à la naissance de Dieu au-delà du tombeau. Entre les deux pôles de la gloire, une vallée de larmes détermine le cours de sa destinée. Ainsi l'enfant, chassé du paradis utéral, apprend à économiser sa vie perinde ac cadaver afin d'acquitter le droit de péage d'une survie céleste.

Remplacez l'espoir de s'asseoir à la droite du Seigneur par la promesse d'un bel avenir et vous aurez le destin du nouveau-né depuis que les lumières de la science ont dissipé l'obscurantisme religieux.

Découverte de l'enfant

Le XX^e siècle n'a pas guéri de la myopie mais il a rapproché les évidences à deux doigts du nez. La lucidité ne s'en porte pas plus mal. L'enfant non plus, qu'ils ont toujours eu sous les yeux sans le voir vraiment, et qu'ils scrutent maintenant de près, moins par conviction que par force. Leur

observation les
confronte à ce douloureux et exaltant chevauchement des contraires dans lequel ils naissent et meurent à eux-mêmes chaque matin. L'enfant, qui fut la croix de la conscience adulte, s'est mis à la croisée des chemins comme la clarté d'un choix. D'un choix de civilisation.

L'apprentissage

L'enfant s'ouvre à la vie par la pratique des plaisirs et la pratique des plaisirs lui découvre les abords du monde. Apprendre à jouir des êtres et des choses, telle est la véritable intelligence, en regard de quoi l'intellectualité la plus brillante est la parade des imbéciles, des pauvres en teneur de vie.

Ce n'est pas une idée neuve, mais il y a loin de l'idée au désir, où tout prend vraiment réalité. Le savoir leur monte si traditionnellement à la tête à grands coups de pied aux fesses que la voie du coeur leur fait l'effet d'un détour inutile, d'une perte de temps. Du reste, comment échapper à l'efficacité très particulière du chemin le plus court tant que l'entreprise familiale et scolaire reçoit l'enfant avec un programme d'apprentissage aussi utile aux affaires qu'inutile à la vie ?

Pour quelques années encore, l'usage persistera d'arracher l'enfant au dédale des rires et des pleurs, de lui ôter le fil des satisfactions et des insatisfactions qui le guide vers un affinement progressif. Au lieu de le prendre par la main dans le labyrinthe affectif où tant de connaissances gagneraient en clarté et en profondeur, vous le pousserez par où vous êtes passés pour vous perdre, vous l'entraînez dans un inextricable réseau de conventions morales et sociales, dans un embrouillamini de contraintes et de ruses, dans un écheveau de subtilités également propres à duper les autres et à se duper soi-même.

C'est ainsi que l'univers de la jouissance sombre dans les bas-fonds de l'inconscient. Plus tard, les psychanalystes, découvreurs de continents volontairement engloutis, joueront les pilleurs d'épaves et, ramenant à la surface des objets de désir et de ressentiment, les revendront à leurs propriétaires qui souvent n'en connaissent plus l'usage et gardent le meilleur du lot pour le souvenir.

L'inversion des priorités

Travaille d'abord, tu t'amuseras ensuite ! Tel est le leitmotiv aux allures de comptine qui

descend de la
tête pour rythmer militairement la marche du corps. Telle est, dans son insistance anodine, la
rengaine qui
orchestre la retraite de l'intelligence naissante. Et assurément, c'est une autre intelligence qui
occupera le
terrain sous la conduite glacée du labeur, une intelligence où le coeur compte le moins et se
pétrifie le
mieux.

Ils ont découvert l'enfant en suivant les traces de l'ogre.

L'enfant comme valeur marchande

Leur générosité n'est le plus souvent que l'aumône laissée par le profit à celui qui le sert. N'a-t-il
pas
suffi, pour que leurs nègres passent de la bestialité au statut d'être humain, qu'ils se fissent
acheteurs de
frigidaires, de voitures automobiles et de médicaments périmés ? Comment le prolétariat s'est-il
élevé au
droit démocratique de choisir ses maîtres ? Certes moins par la prolifération de ses luttes finales
qu'en
raison d'un marché en quête d'une clientèle massive. L'égalité doit plus qu'il n'y paraît à
l'apparition sur
toutes les tables de spaghettis surgelés, parfumés à l'ersatz de truffes.

Quand il advint que l'ogre du mercantilisme perçut des signes de lassitude et de satiété parmi
les nations
africaines et les nomades occidentaux razziant, chéquier au poing, les magasins à rayons
multiples, il
descendit plus bas dans l'échelle sociale afin de se mettre sous la dent une ultime nourriture.

Dans les années 50, l'enfant n'était rien qui vaille hors de la famille et du fait divers crapuleux ;
un peu
plus qu'un chien, un peu moins que le nègre, le manoeuvre et la femme. La vieille sagesse
recommandait
de le battre comme monnaie, de le façonner comme l'argile, de le durcir aux cuissons de
l'épreuve, de le
badigeonner de savoir pour un avenir de potiche lucrative.

Trente ans plus tard, la vente promotionnelle découvre la filière des bons sentiments en
disposant les
chères petites têtes en abscisse et en ordonnée. C'est à qui leur accordera le bon Dieu sans
confession, une
carte de crédit, un compte en banque, l'ordinateur et le fast-food, le privilège enfin de parler haut,
de
décider «en connaissance de cause», d'imposer une option sur le marché planétaire de la
consommation.

Pourtant, l'économie, en léchant les fonds de tiroir, risque de se déboîter la mâchoire. Les spécialistes du marketing ont oublié dans leurs calculs que l'ogre succombe inéluctablement sous les coups d'une main innocente. L'offensive marchande a atteint son point d'extrême vulnérabilité en s'approchant de la source de vie.

Le trucage publicitaire qui vieillissait l'enfant en le déguisant en consommateur averti, n'a pas médiocrement contribué à le débarasser de son statut de créature inférieure. Mais pensaient-ils le saisir vraiment, ceux qui n'ayant d'autre horizon que le profit immédiat perçoivent tout par le petit bout de la lorgnette ? Supposaient-ils que l'on pût impunément l'élever en conscience pour le rabaisser aussitôt à la débilité grégaire que les consommateurs d'hier s'avisent précisément de prendre en horreur ?

Aussi quelle hâte à le confondre avec les chiens d'élevage et les chats d'appartement, même si ceux-ci ont bénéficié avec lui, et à peu près dans le même temps, d'une attention et d'un respect accrus ! Etait-il plausible qu'à l'instar des générations passées, un coup de sifflet le fit saliver, partir pour la guerre ou élire un führer ?

En outre, c'était compter sans les changements que les progrès de la marchandise ont imprimé aux comportements et aux modes de pensée. A mesure que la tyrannie familiale tombe en désuétude et que la déchéance du patriarcat met fin à la pratique de la contrainte brutale et du mensonge roublard, l'enfant distingue avec à-propos cette vérité de l'humain et de l'inhumain qui noue et dénoue les êtres entre eux et que jadis la taloche, le regard noir ou le haussement du sourcil lui faisaient rengainer amèrement.

Sous le gant de velours que la sollicitude mercantile tend vers lui, il a tâté fait de palper la main de fer, articulée pour lui arracher son écot. Louée soit la litanie «Sers-toi, prends ce que tu veux, tu paieras à la sortie» ! Rien n'aurait pu le persuader davantage du caractère odieux de tous les marchandages. Rien ne l'aura mieux préparé à propager partout le refus absolu du chantage le plus dévastateur qui fût : «Obéis, sans quoi je ne t'aimerai plus.»

Le regard sur l'enfant éclaire au coeur de l'adulte la présence d'une vie inaccomplie, oscillant entre la naissance et la mort.

La vérité nue de l'économie

Relevant l'échec d'une civilisation qui exile chacun de son propre corps, Picabia constatait : «Ce qui manque le plus aux hommes, c'est ce qu'ils ont : les yeux, les oreilles, le cul.»

Un aveuglement volontaire a prescrit, pendant des siècles, que l'on eût, pour connaître, honnir et admirer le cours du monde, à se méconnaître et à ne s'examiner que pour se mépriser. Si une génération de borgnes succède aujourd'hui à un lignage fondé en cécité mentale, sans doute est-ce moins l'effet d'une mutation de l'intelligence que d'un concours de circonstances où chacun est induit à ne démêler de voie sûre qu'en son expérience immédiate du vécu.

Il n'est plus guère de branches assez hautes pour que s'y puissent pendre ou suspendre les compagnons de la mort. Les systèmes qui gouvernaient la terre au nom du ciel se sont effondrés dans la dérision.

Montrez-moi, debout sur son piédestal, une seule de ces valeurs éternelles par quoi les sociétés s'imposaient au respect en se refusant aux vivants !

Quel crédit s'attache encore aux mensonges dont l'énormité souleva, comme une vague, l'enthousiasme et la férocité des prosélytes, soutint les causes également nobles et ignobles, livra aux feux de l'extase et des tourments les hordes de militants fanatisés ?

L'économie a cessé de se dissimuler sous les appellations fantasmatiques de Dieu, diable, fatalité, grâce, malédiction, nature, progrès, devoir, nécessité, dont l'affublèrent les époques de crédulité inéluctable. Elle ne s'embarrasse plus du jabot libéral ou du bleu de chauffe léniniste ; elle se moque de chausser pour quelque grand bond en avant la botte fasciste ou la bottine socialiste. Sa simplicité la dénude, son omniprésence la rend familière et familiale.

Réduite à la dernière nécessité de survivre, elle ramène à un seul la somme de ses mensonges passés : qu'il n'est hors d'elle point de salut pour la survie de l'humanité.

La fin des valeurs

Les vieux principes inculqués aux enfants se sont trouvés bien éreintés par le dépouillement progressif au cours duquel l'empire de la marchandise a révoqué en doute la plupart des valeurs traditionnelles. Foin donc du sacrifice à la patrie, du dévouement à la chose publique, de l'obéissance aux chefs, et foutez aussi de l'insoumission et de la révolte qui leur rendaient raison sur le même registre de haine et de mépris. Place à l'économie sous son vrai nom, qui est Fais-de-l'argent-et-moque-toi-du-reste.

Les années 80 mirent à la mode une manière de franc-parler qui appelait un sou un sou, louait le profit, réhabilitait la combine financière, exaltait le combat de l'agiotateur, haussait le commerce à la gloire du sport. Des équipes de penseurs audacieux restaurèrent la vertu du travail, ranimèrent le dynamisme de l'entreprise privée et ressuscitèrent un esprit capitaliste, bien dépenaillé depuis sa reconversion étatique. Vaine et éphémère prétention.

En moins d'une décennie, les noces de l'affairisme et de l'initiative individuelle n'ont laissé dans la corbeille que la crise boursière, le chômage, la dévaluation et la faillite industrielle ; modèle peu encourageant pour des écoliers qu'une politique pédagogique projetait déjà d'enrôler dans la grande armée de l'économie renaissante.

Et comme si l'évidence que l'économie ne reprendrait ni premier ni second souffle les laissait à court d'avenir, ils perçoivent confusément, dans l'enfant et dans leur propre et lointaine enfance, le point d'une existence radicalement autre.

Depuis que leurs petits ont cessé de s'agenouiller devant l'autel des exemples à suivre, parce qu'il n'y avait plus que des grimaces à imiter, ils se demandent eux aussi pourquoi ils devraient renoncer à s'appartenir, pourquoi ils se garderaient d'aborder les êtres et les choses par le seul plaisir qu'ils y prennent. Puisque, après tout, il n'y a plus ni à s'armer pour la guerre, ni à entrer dans la carrière, ni à jouer en Bourse, ni à se jeter dans des compétitions également foireuses, pourquoi se donneraient-ils le ridicule et le désenchantement de répéter par inertie les gestes qui privent de la vie et ne prêtent même plus à quelque profit compensatoire ?

Dérision du pouvoir

De tous les partis en déroute sur l'horizon éteint de la politique et des affaires, il ne reste qu'une seule faction active, celle du pouvoir. Elle n'est pas négligeable, car elle tire argument de la mort, mais la mort est en train de perdre le monopole de l'absolue conviction.

Voyez comme les maîtres de la pensée et de l'action ont pris un coup de vieux, maintenant qu'ils ne disposent plus, pour soutenir leurs ambitions, de la perche des religions et des idéologies.

Ils ont voulu calquer leur existence sur l'image télévisée qu'ils livrent à la sarcastique dévotion des foules. Ils croient fasciner encore, ils sont seulement radiographiés, scrutés par l'intérieur, exposés à un diagnostic médical qui les traite tout naturellement en malades. Ils ont beau se rajuster selon les exigences de la mode, la mode s'use à la vitesse accélérée du spectacle. La désuétude les atteint en quelques saisons. Ils jouent les renouveaux qu'ils sont déjà dans l'hiver.

Tant que le discours idéologique embuait le regard des masses, l'oeil ne distinguait pas avec une telle acuité que les célébrités médiatiques fussent à ce point du mécanique collé sur du vivant. Aujourd'hui que le souffle de l'histoire ne gonfle plus de grand air leurs mots vides, leurs gestes calculés manquent leur coup, leurs effets tombent à plat. Ils dévoilent les dessous de leur humanité ratée, exhibant sous leurs traits infatués la face ridée d'un enfant qui ne naîtra jamais.

Chefs d'Etat, de clan, de claque, policiers, patrons, politiciens, ministres, militaires, tribuns, vedettes, bureaucrates et résidus familiaux de l'autoritarisme, tous ont, dans la vulgarité qui les caractérise, un polichinelle dans le tiroir, un foetus dans le bocal, un embryon desséché dans le coeur. Plus ils s'acharnent à l'exorciser, plus se révèle au grand jour leur puérité réprimée.

Ces trépignements de la dignité offensée, ce doigt accusateur, ces pitoyables jérémiades, ce sourire sournois, cette culpabilité agressive, ce mépris du juge en passe d'être jugé, qu'est-ce d'autre que singeries d'enfants brimés, blessures ravivées du passé, maladroitement dissimulées par la gravité et le sérieux de l'adulte responsable ?

Voudraient-ils encore que l'on croie en eux ? On croirait plus simplement à leur humanité si, renonçant à traiter les hommes comme des morveux abêtis par la gifle et le mensonge, ils choisissaient soudain de préférer l'authenticité vécue aux prestiges dérisoires du paraître ; s'ils s'avisait simplement de renaître à ce qu'ils ont gardé de vivant, si peu que ce soit.

Mais comment apprendra-t-il à vivre, celui qui n'a jamais appris qu'à s'humilier et à dominer les autres ?

La maladie est le refuge de l'enfance blessée

Les époques révolues proposaient une grande diversité d'occasion où le ressentiment d'une enfance déchirée n'avait que le choix de s'exercer. Casser du nègre, du bourgeois, du prolétaire, de l'ennemi héréditaire ou de la femelle au foyer suffisait ordinairement à endiguer la rage et la morosité qu'entretenait à l'état endémique une existence gangrénée de désirs pourrissants.

Les exutoires sont venus à manquer avec la déperdition croissante des grandes causes où leur civilisation trouvait son compte. Ils ont mis près d'un siècle à admettre que, pour une bonne part, le mal qui leur taraudait le ventre, le coeur ou la tête procédait moins de hasards de la maladie que d'une enfance sur laquelle ils avaient brutalement claqué la porte de l'âge adulte et qui frappait partout en s'étouffant.

Accoutumés à tout prendre et entreprendre par le biais du négatif, ils éprouvèrent de l'horreur à la pensée de porter la vie en eux. L'affolement les traîna de divans psychanalytiques en salles d'opérations chirurgicales. La hâte de se délivrer d'une présence pénétrée de désirs les fécondait d'une semence de mort, d'une vitalité proliférant à revers, d'une panique cellulaire, d'une fuite à reculons où l'organisme se faisait crabe, devenait cancer.

La fin du XX^e siècle a mené à un désarroi dont porte témoignage la multiplication des maladies de survie. Depuis la guerre, la révolution, l'émeute, le meurtre légalisé n'offrent plus à l'inclination suicidaire le prétexte qu'elle attendait, le choix de la mort est devenu pour beaucoup comme un passe-temps quotidien. Ils se gâtent les sangs chaque matin en prenant le chemin du travail, ils ravalent leurs désirs à longueur de

journée, remettent leur exubérance au placard, tordent le cou aux vivacités de l'enfance et brisent leur ligne de vie à l'endroit exact où la passion l'eût prolongée. La conscience générale y a au moins gagné une précision : il n'existe plus dans la partition du monde et de l'individu qu'une seule et même frontière, elle délimite avec une netteté accrue la zone où s'exerce le parti pris de la mort et les lieux propices à la naissance d'un style de vie.

Renaissance de l'enfant

Ils sont plus qu'on ne croit à renouer avec leur enfance, non l'enfance que tuent les gestes mécaniques et qui s'autopsie sur le divan du psychanalyste, mais celle qui revient à l'appel du désir.

Aux enfants, les leurs ou ceux des autres, ils empruntent volontiers un savoir, qui leur est d'un grand secours pour l'approche confiante d'une vie enfin acceptée dans son exubérance. Rien ne les prépare mieux à déjouer les ruses de la maladie, à révoquer surtout l'impression lancinante qu'une vie ratée n'a d'autre espérance qu'en une mort réussie, c'est-à-dire hâtée par les alcooliques dérélictions du bon vivant.

Bien que l'ordre familial demeure dans leurs attributions et qu'ils soient en devoir de l'assurer bon gré mal gré, ils répugnent le plus souvent à perpétrer sur l'enfant l'assassinat feutré dont ils furent, en leurs jeunes années, les très ordinaires victimes. Les pères et les mères se sont départis de la morgue que la tyrannie patriarcale leur imposait jadis en héritage. Ils répriment mollement, rossent peu et plutôt par maladresse, s'égosillent moins, débattent et palabrent davantage. Surtout, ils ont changé d'attitude en une matière particulièrement délicate : ils accordent désormais sans réticence ni réserve une affection qui avait toujours été l'objet d'un chantage à la protection et à la soumission.

L'enfant a senti s'émousser l'aiguillon de la contrainte imbécile, il y a gagné l'avantage d'aller plus commodément où le désir le pousse et d'exprimer à haute voix les mots que la nature murmure partout. Parmi ceux qui s'instituèrent ses maîtres et ne maîtrisèrent jamais que leur propre agonie, il réveille inopinément un appétit de vivre que les manigances du travail avaient plongé en léthargie.

N'est-ce pas merveille que de le voir papillonner à plaisir, s'emparer du bonheur dès qu'il passe

à portée
de la main, solliciter avec les ressources de l'ingéniosité le retour des moments heureux ? La
réalité qu'il
révèle est le centre d'un labyrinthe où se perdent tant de manoeuvres habiles, tant de
rodomontades et de
faux-fuyants. C'est l'authenticité, l'accord sans cesse recréé du corps et des désirs qui l'affinent.
L'infantilisme agressif et le gâtisme plaintif des adultes n'en fut jamais que le mensonge, le
«puéril revers
des êtres».

L'enfant enseigne spontanément à ouvrir sans cesse les yeux pour la première fois, à distinguer
la couleur
d'un feuillage, à lire un paysage, à comprendre le langage des oiseaux, à saisir la grâce d'un
instant - à le
saisir non plus avec ce regard passé au fil de la cognée, plissé sur la mire d'un fusil, pincé par la
pensée de
l'éphémère et de la mort. Et c'est encore par l'enfant intérieur qu'il est donné à chacun de laisser
monter
en soi la sève printannière des arbres, l'ardeur sauvage des bêtes, la volupté d'une présence
amoureuse
d'où rien ne peut naître que d'aimable.

Etrange et imparfaite alchimie amoureuse qui, en deux transmutations successives, conçoit et
fait
naître l'enfant sans jamais atteindre à la troisième, où l'humanité eût pris sur elle de se créer en
créant le monde.

La création falsifiée

L'acte créateur par excellence, n'est-ce pas l'étreinte de l'homme et de la femme engendrant la
vie dans
le matras maternel ? Fallait-il qu'ils aient honte et de l'amour et de la vie pour imputer à un Dieu
céleste et
désincarné l'opération la plus terrestre et l'alchimie la plus charnelle ? Quel mépris de la
jouissance que les
amants prennent en se prenant, quel dédain du bonheur où les corps se confondent pour se
féconder -
qu'un enfant naisse ou non du privilège de l'union ! A-t-on jamais vu plus bel hommage de la
virilité
patriarcale à l'impuissance consentie ?

De quelle imagination désaxée ont-ils tiré que le seul et vrai créateur de l'univers fût un Esprit,
une
semence de néant ? N'a-t-il pas fallu pour fonder un tel non-sens que la nécessité de travailler
entraîne
l'incapacité de créer, que le pouvoir châtre du plaisir de s'appartenir, que l'expansion de la
marchandise se

substitue à l'expansion de la nature humaine ?

Il n'y a d'autre genèse de l'humanité et de l'inhumanité qu'en l'homme qui s'est créé de la terre et se détruit au nom du ciel.

L'évolution interrompue

Leurs hommes de science admirent qu'en un raccourci de neuf mois l'embryon humain réitère, en passant de la conception à la naissance, le cheminement millénaire qui fit de la créature aquatique un mammifère terrestre. La suite leur fournirait plutôt des raisons de s'étonner. D'un si grand bond de l'existence thalassique à la conquête de la terre n'était-il pas légitime d'espérer une évolution de nature similaire où l'espèce humaine s'affirmerait comme dépassement de l'espèce animale ?

Quelque chose s'est apparemment détraqué en cours de route. Il n'y a pas eu de miracle humain. L'espèce animale s'est seulement perfectionnée et socialisée en se dénaturant. Le génie de l'homme s'empare de l'univers avec une technicité qui ne lui obéit pas et stérilise partout la vie. Le phénomène méritait davantage que les contorsions métaphysiques qui s'emploient à le justifier en fait comme unique forme d'évolution possible. Il est vrai que les savants, jugeant de la vie sur terre par leur propre façon de vivre, la tiennent le plus souvent en piètre estime.

La naissance achevée

Il arrive que grandissant et se développant dans le sein maternel, l'enfant se trouve peu à peu à l'étroit dans la douceur de l'univers utéral. L'enveloppe protectrice le gêne, entrave ses mouvements, l'étouffe. Il se met pour ainsi dire à nager avec plus d'énergie vers la sortie, vers la naissance, vers l'autonomie.

Son impatience alourdit et encombre le corps de la mère, impatiente à son tour de se débarasser d'une présence devenue inopportune. Un accord commun préside ainsi à l'expulsion. La mère évacue l'enfant vers une liberté à laquelle il aspire, avec la violence d'une vie nouvelle. Le moment de la naissance émancipe et la femme et l'enfant, ou plus exactement les engage l'un et l'autre dans un processus d'émancipation.

Le cordon ombilical est coupé, le lien de dépendance disparaît, l'unité affective s'allège et puise dans la gratuité une force plus sereine... Vision idyllique.

Leur civilisation ne tranche pas le tuyau de perfusion, elle le durcit, l'étire, le rend cassant sous la constante menace de couper l'aide et les vivres. Elle l'entortille dans une complexité dramatique où la femme et l'enfant s'agrippent l'un à l'autre, parodient à longueur d'existence le jeu de l'assistant et de l'assisté, s'attirent et se repoussent, se mutilent à chaque velléité d'indépendance et se retrouvent en de morbides moiteurs familiales pour soigner les blessures qu'ils infligent.

L'éducation est l'adaptation à la survie

L'apprentissage en milieu animal se borne au respect de la loi qui régit la survie des bêtes : l'adaptation.

L'observation d'une femelle et de son petit montre avec quelle diligence elle s'emploie à le protéger, comme elle le prépare, au sortir du cocon où il était enclos, à progresser dans un environnement périlleux.

La leçon maternelle lui enseigne à se dissimuler, à bondir, à bâtir un refuge, à suivre une piste, à s'approprier un territoire, à se tailler sous le soleil et sous la lune une place enviée et éphémère.

De la supériorité si hautement affirmée de l'homme sur la bête, était-il déraisonnable d'attendre un mode d'éducation qui laissât bien en arrière la simple faculté de s'adapter ? Or, il faut en rabattre et de beaucoup.

Il n'y a pas si longtemps, il mourrait plus d'enfants dans une famille que de lapins dans une nichée. Il en meurt encore aujourd'hui sous les coups, les tourments et l'infortune de payer patente au ressentiment des adultes. C'est une ordinaire férocité qui augure mal d'un dépassement du comportement animal.

De fait, leurs écoles sont-elles autre chose que des écoles de survie ? L'enfant est mieux armé que le chimpanzé, il dispose de techniques sophistiquées et des ruses du langage mais sa destinée est la même : s'imposer parmi les forts et les faibles, s'adapter aux lois du milieu, sauver sa peau et s'auréoler de prestige. Rien de plus ; et souvent moins puisque lui est refusée la liberté naturelle d'assouvir ses pulsions.

Devenir un homme en cessant de l'être

Les contes et légendes illustrent avec assez de cruauté le sort réservé aux enfants. Des êtres

naïfs,
généreux, frêles et intelligents affrontent des géants puissants, redoutables, méchants et stupides.
A l'issue
de combats sans merci, les faibles l'emportent sur les forts. David décapite Goliath, il détache du
corps
musclé de la brute une de ces têtes cyclopéennes affectées au gouvernement des villes et des
campagnes.

Entre-temps, les petits se sont aguerris au fil des épreuves, ils ont appris à déployer contre leurs
adversaires une égale barbarie et, de surcroît, une férocité sournoise, astucieuse, cauteleuse
comme celle
du valet dupant son maître. Leur tour est venu de s'élever aux fonctions de roi, de géant, d'adulte.
Le
parcours de la jungle sociale les a mené de l'état d'exploité au statut d'exploiteur.

Que dit la moralité ? Que le plus fort n'est pas celui qu'on pense mais celui qui pense, non la
violence
brutale mais l'art d'en contrôler l'usage.

Les petits triomphent par l'esprit et l'esprit se paie en les faisant grandir, vieillir, s'aigrir, en les
identifiant
peu à peu aux monstres qu'ils ont vaincus. Rien n'a changé vraiment, que le pavé jeté dans la
mare pour y
reproduire les mêmes cercles concentriques.

Quant à la richesse affective du héros, elle se ramasse dans un stéréotype, une pirouette finale :
«Ils
furent heureux et eurent beaucoup d'enfants.» Autant la renvoyer dans le pays de nulle part, en
utopie, là
où il n'y a plus d'histoire. Comme si le bonheur n'avait pour s'imposer et faire souche que les
continents de
l'irréalité féérique, où nul n'arrive jamais que mort ou trop épuisé pour engendrer quoi que ce soit.

L'affectif et le nutritif

L'enfant a été jusqu'à ces jours traité à rebours de l'évolution qu'il annonçait. A peine dans le
ventre de
la mère, il reçoit, sur la gamme de fréquence des sensations premières, tous les échos que
répercute,
comme dans une vallée, l'orage qui naît de la difficulté d'aimer et de s'aimer au sein des couples.
Angoisse,
joie, crainte, irritation, indifférence, élans d'amour et de haine modulent sur le clavier de sa
physiologie
embryonnaire un rythme biologique qui pourrait bien décider de son implantation définitive ou de
son
expulsion prématurée.

S'il franchit le cap de la fausse-couche, qui supplée si souvent à la carence d'un avortement volontaire,
c'est que, entre sa mère et lui, se confirme un accord, un consensus que la science s'avise enfin de découvrir après avoir tout étudié de la mort.

On s'est bien gardé jusqu'à présent de souligner l'importance que revêt pour l'enfant in utero le fait de recevoir simultanément et gratuitement la nourriture, l'amour et ce message à la fois mental et sensuel qui communique la sérénité et la confiance. C'est pourtant là un privilège que n'abolit pas la naissance, puisque le sein maternel continue à dispenser, avec les psalmodies de la tendresse, la force du lait et la douceur de l'affection.

Cette manne terrestre, ces murmures caressants, ces odeurs génésiques, ces pensées quasi épidermiques, c'est la véritable fontaine de Jouvence, la source dont le jaillissement affermit la vie du jeune enfant plus sûrement que l'arsenal de la médecine la plus sophistiquée. Les amants le savent bien qui, au paroxysme de leur passion, s'y nourrissent d'amour et d'eau fraîche et redeviennent semblables à des tout-petits.

Alors vient la rupture.

Par une infortune qui en produit beaucoup d'autres, leur civilisation est ainsi agencée qu'elle sépare l'affectif et le nutritif ; qu'elle dissocie du même coup le langage originel qui soutenait leur union.

A vrai dire, le contraire eût été surprenant. Il n'est pas pensable qu'une société dont l'existence se fonde sur le travail, producteur de marchandises, accorde un légal intérêt aux élans d'un amour offert naturellement et à la nécessité de se nourrir, sur quoi se règle le prix du blé et des hommes.

L'affection se donne sans apprêts ; ce n'est pas sérieux. Le sérieux de l'âge adulte consiste à ôter la gratuité pour faire fructifier le profit, à tout rabattre dans le sillage de ce qui se paie, à commencer par le besoin de manger, de se mouvoir, de se loger, de s'exprimer, d'aimer.

Aussi faut-il voir comme en quelques années le langage affectif de la mère et de l'enfant le cède au langage de l'efficacité, du rendement, de l'économie, un langage solidement structuré selon la logique aristotélicienne du «fais ceci, ne fais pas cela!» et qui, à l'inverse du premier, se plie parfaitement aux exigences pédagogiques de l'ordinateur.

Affection, nutrition, création

La faculté de créer est le phénomène humain par excellence. Elle se forme avec le corps que le milieu foetal alimente à profusion. Elle donne au nouveau-né pouvoir de se développer en transformant l'environnement terrestre et, précisément, d'enrichir l'abondance originelle par la création d'une terre d'abondance où l'enfant apprend à conquérir son autonomie d'homme à part entière.

Le génie créatif participe d'une évolution naturelle que la civilisation du travail a dénaturée. Vie et création sont inséparables. C'est l'une et l'autre que refoule et épuise le système d'exploitation de la nature et de la nature humaine, qui fonde l'ère économique.

Le couperet éducatif a séparé la jouissance affective et la satisfaction des besoins primaires. Le corps à corps de la femme et de l'enfant n'a pas poussé plus en avant une relation où la souveraineté de l'amour enseigna l'art de se créer en créant son indépendance. La communication a été interrompue, l'alchimie a tourné court, la troisième mutation n'a pas eu lieu. Ce n'est plus la vie qui fait office de nourrice mais la mort. La destinée se déroule comme un film à l'envers. Tel est le cauchemar ordinaire dont ils s'étonnent de s'éveiller encore en de rares instants de vie.

Comment l'être humain naîtrait-il alors que l'enfant se foetalise dans l'adulte et l'adulte dans l'enfant?

L'enfance à jamais inaccomplie

C'est une terrible malédiction que d'entrer avec la vocation du bonheur dans un monde où le bonheur est relégué à la sortie. Le mot lui-même est en odeur de niaiserie, il fait se hausser par dépit les épaules qu'affaissent le plus souvent ses regrets.

Car s'ils ont claironné de tous temps que l'homme n'était pas sur terre pour se livrer aux voluptés, ils ont gardé gravé dans le secret du coeur et de l'imaginaire le souvenir du paradis foetal, de l'éden au centre de la femme, de l'île fortunée où le don de l'amour nourrissait la vie naissante.

Combien de fois ne s'élancent-ils pas d'une démarche hautaine à l'assaut de la richesse et du pouvoir

pour s'effondrer au moindre sentiment de faiblesse et d'abandon, pour se recroqueviller dans le premier simulacre de sein maternel que le hasard présente à leur désarroi.

Plus ils mettent d'endurance et de fermeté à harper ce qui les éloigne d'eux-mêmes, mieux ils régressent à pas puéril vers un état primordial qui les choyait et les protégeait. Ainsi leur existence ne cesse-t-elle de reproduire, dans la monotonie du sarcasme et de l'ennui, le traumatisme de l'enfance et de l'histoire, qui les a chassés des jouissances originelles pour les envoyer à la casse du travail quotidien.

En quelques années, en quelques mois peut-être, l'enfant se découvre spolié des privilèges que l'amour lui accordait sans réserve. Que lui soient retirées les facilités d'existence dont il jouissait passivement dans le ventre de sa mère, là n'est pas le mal, au contraire. Il accède à la vie terrestre dans une aventure humaine qui le convie précisément à abandonner la passivité et à créer une abondance naturelle dont le monde foetal n'a été que l'avant-goût et l'esquisse sommaire.

La disgrâce réside en ceci, qu'à peine échappé à la protection utérine, devenue avec le temps inopportune et gênante, il se heurte à des conditions si défavorables que tout l'invite à régresser, à abandonner l'espérance d'une mutation humaine, à se replier avec armes et bagages dans une position foetale.

La dissociation de l'affectif et du nutritif produit un sentiment d'insécurité et d'angoisse chez l'impresionnable nouveau-né, au moment même où rien ne lui serait plus précieux que d'entrer dans un monde étranger avec le viatique d'une affection sans réserve.

Une menace le paralyse alors que ses faibles mouvements auraient grand besoin d'assurance, la menace de n'être plus aimé s'il ne mange pas, s'il dort mal, s'il crie, pleure, remue, irrite, désobéit, suit un rythme qui diffère du temps rentabilisé des adultes. Quel mépris dans l'ignorance qui persiste à investir comme un terrain conquis l'univers particulier de l'enfant! Quel mépris de soi!

N'est-ce pas l'amour qui soutient l'audace d'affronter l'inconnu, de s'obstiner dans l'effort, de se jeter dans une frénétique succession d'entreprises : trouver le sein, saisir le biberon, s'emparer d'une chaise, se redresser, marcher, articuler les mots, aiguïser les heureuses dispositions de la nature dans l'expérience des êtres et des choses ?

L'éducation se mue en une mécanique glaciale dès l'instant qu'elle cesse de se fonder sur le préalable d'une affection accordée sans réserve à l'enfant, quoi qu'il arrive. Hélas, comment garantir la prédominance de l'amour alors que le travail impose au cycle des jours et des nuits la précision de ses rouages ?

Sans doute n'est-il plus d'usage, dans les familles, d'encourager la vocation pianistique à coups de règle sur les doigts. Mais si la gifle et la vocifération ne sont plus de mise, il n'est pas si facile d'éviter le chantage sentimental qui paralyse les gestes les mieux venus de l'indépendance et de l'autonomie.

La certitude d'être aimé incite le plus sûrement à s'aimer soi-même dans l'amour des autres. Elle est l'assurance fondamentale qui permet à l'enfant de voler de ses propres ailes. Sans elle, la destinée se traîne dans les ornières d'une dépendance qui prête à la mort les traits d'une mère toute-puissante.

Que l'affection se plie à la loi de l'offre et de la demande, et la certitude vacille, le coeur se dépeuple, le corps se vide et le vide se comble d'un enchevêtrement morbide d'angoisses réelles et d'apaisements factices.

C'est alors que les maladresses de l'enfant se font volontaires. Les chutes, les accidents, les maladies, à l'origine inhérentes aux errements de l'inexpérience, deviennent les cris apeurés de la carence affective ; ils revendiquent l'aide et la protection de la mère, à laquelle ils répliquent ainsi par un autre chantage. Le rappel brutal au devoir d'aimer et de prêter assistance engendre en elle le sentiment coupable d'avoir démerité. L'agonie de la vie commence là, lorsque le faux pas de l'enfant perd sa nature aléatoire, son caractère de tentative infructueuse, pour se changer en un réflexe de faiblesse volontaire, en une simulation de mort et, par une graduelle surenchère, en une réaction suicidaire où l'on se nie pour susciter l'intérêt des autres.

L'affection économisée

Le marchandage affectif instille au coeur de l'enfant une peur endémique. Le souvenir du «je cesserai de t'aimer si... » glace les embrasements spontanés de la jouissance. A chaque fois qu'il s'engage

dans quelque
indépendance de désir, la brûlure d'une désaffection possible sanctionne ses velléités d'autonomie
et grave
en lui cette loi de soumission et de renoncement qui régit le monde des adultes.

Je ne prétends pas qu'il convienne d'abandonner l'enfant à la liberté chaotique de ses
impulsions. Des
expériences qu'il poursuit à tâtons, certaines présentent des dangers, appellent une rectification,
méritent le
secours de l'habileté. Mais il est sûr que la communication affective possède la patience et
l'efficacité
d'expliquer à l'enfant pourquoi il existe des gestes à éviter ; au lieu que la brutale injonction et la
bouffée de
peur illuminent d'une fascination morbide le danger, dont elles suscitent le retour plutôt qu'elles
l'éloignent.

La peur plonge dans un état de honte et de faiblesse qui s'exorcise, sans se vaincre, en une
artificielle et
hautaine dureté. La carapace musculaire, en répercutant au-dehors la terreur éprouvée au-dedans,
fonde
une forteresse vide qui secrète partout les ombres du pouvoir et de la mort.

Le repli dans un corps verrouillé par la peur, et dont ils jaillissent par intermittence et comme
des furieux
pour propager la crainte, n'est-ce pas la caricature du ventre maternel et de la naissance, mais un
ventre
stérile, desséché, racorni, hostile, mais une naissance inversée dans son cours, débouchant sur la
ruine, la
destruction, le néant ?

C'est aussi, dans une évidente analogie, le rempart qu'ils érigent autour de leur village, de leur
ville, de
leur propriété, de leur famille, de leur Etat.

Une société qui soumet les ressources affectives au principe d'économie vieillit prématurément
l'enfant
dans l'adulte et infantilise l'adulte dans un enfant qui ne naîtra jamais à sa destinée d'homme.

Est-il un seul pouvoir, une seule instance autoritaire qui ne reproduise, sous la grandiloquence
du sérieux,
la manoeuvre éprouvée du chantage sentimental ? Les magistrats, les policiers, les supérieurs
hiérarchiques
ont-ils d'autre intelligence qu'en la savante alternance de caresses et de coups, à l'issue de laquelle
s'exprime en vérités coupables la substance de l'infortuné qui comparaît devant eux ? Celui-là, ils
ne se
contentent pas de l'appeler accusé, suspect, fautif ou incapable, ils lui retirent leur onction, leur
confiance,

leur protection, leur estime, ils l'excluent du cocon familial, dont il a démerité, ils le réduisent à l'état de débile et l'enfoncent dans sa puérité aux abois.

Mais chien apeuré aboie le premier : l'arrogance et la respectabilité des notables puent la terreur enfantine où les plongeait jadis et pour toujours la crainte quotidienne d'être soupçonnés, jugés, condamnés, infériorisés.

Leur servitude habillée de morgue porte la marque d'une castration affective. Chassés de l'éden pour travailler à la sueur de leur front, ils se font un présent infernal pour payer le prix d'un paradis perdu. Progressant dans un monde d'éclopés, ils n'ont que le triste génie d'inventer des béquilles, encore ne les soutiennent-elles qu'en les mutilant davantage.

L'histoire comme évolution brisée

La civilisation humaine avorte quand naît la civilisation marchande

Il faut beaucoup d'amertume et de cynisme pour oser appeler «histoire de l'humanité» une succession de guerres, de génocides, de massacres, enjolivée par trois pyramides, dix cathédrales, La Flûte enchantée, le cinéma, le réfrigérateur et la greffe d'organes. Ce qu'ils tiennent pour le bon sens consiste donc à accorder moins de prix à des millions d'existences sacrifiées qu'à l'une ou l'autre médaille dont elles sont le revers.

Néanmoins, comment proclamer plus longtemps que le progrès a besoin d'holocaustes, le génie d'infortunes, le pétrole de sang et le salaire mensuel d'une once quotidienne de chair fraîche, alors que leurs valeurs morales et financières s'effondrent, que leur autorité patriarcale est foulée aux pieds, qu'un souffle de mort contamine les forêts, les océans, les champs de blé et jusqu'à l'air qu'ils respirent ?

Leur ciel est vide, leur croyance tarie, leur orgueil en larmes, leur civilisation en ruines. Cependant, ils persistent par une coutumière inertie à s'agenouiller sans foi, à glorifier le malheur, à tenailler le désir sous

la pression du travail et à s'économiser pour un avenir désert.

Dans le temps qu'ils se lançaient à la conquête de la terre, quelque chose les a conquis, aux et leur espace vital, les laissant corrompus dans une universelle corruption.

Ils ont épuisé et le nom et le concept de Dieu, de Nature, de Fatalité qui symbolisèrent si longtemps l'unique objet de leur salut et de leur perte. J'ai déjà dit qu'il ne leur restait, pour rendre compte d'une destinée si contraire à ses espérances, qu'à invoquer, ultima ratio, la nécessité économique. Ainsi se referme sur son point de départ et d'arrivée le cercle d'une civilisation viciée, dont l'économie a scellé simultanément la naissance et le dépérissement.

Comme l'enfant avorte dans l'adulte, la promesse d'une évolution humaine s'enlise et s'étouffe dans une histoire mercantile où les hommes produisent, sous forme de pouvoir et de profit, une richesse qui les déshumanise.

Le désarroi de ne tirer des autres et d'eux-mêmes que les derniers deniers du prestige et de la rentabilité les laisse avec leur enfance et leur histoire sur les bras. La question est de savoir s'ils achèveront de se défaire avec l'histoire qui les défait d'eux-mêmes ou s'ils inventeront, pour se refaire, une nouvelle enfance.

Ils ont mis au pillage les richesses que leur offrait gratuitement la nature, appauvrissant la terre au profit du ciel.

Les origines de la civilisation marchande

Nul ne s'est inquiété jusqu'à présent de l'imposture délibérée qu'il y avait à identifier à l'unique forme de civilisation humaine possible une civilisation fondée sur l'agriculture et le commerce. Pourtant la diversité de leurs mythes ne fait pas mystère d'une dissonance fondamentale, dont la stridence trouble la symphonie des éloges. Ne sont-ils pas unanimes à parler d'un premier âge du monde, dont le leur illustre le déclin ? N'évoquent-ils pas à l'origine de leur ère une chute, une déchéance, la mésaventure d'un couple chassé du paradis de la jouissance et condamné à enfanter dans la douleur une race vouée à la malédiction du travail

?

Ayant inventé une civilisation où il ne faisait pas bon vivre, ils n'ont eu aucun scrupule à postuler qu'il n'existait avant elle aucune autre forme de vie humaine, si ce n'est dans l'incertaine mémoire des légendes.

Quand la découverte de peuples sauvages - c'est-à-dire privés d'armes à feu et d'institutions bancaires - les eut confrontés à leur propre passé et à la curiosité de l'explorer, ils se figurèrent les «préadamites» sous les traits de brutes éructant des grognements, bâfrant dans la bauge des cavernes et se distinguant de la bête par le seul art de la tuer à l'aide du javelot.

A quel moment pressentent-ils que les civilisations paléolithiques s'agencent selon des modes d'organisation sociale différant radicalement des sociétés marchandes ? Vers la fin du XX^e siècle, alors qu'ils découvrent la spécificité de l'enfant et la gratuité des énergies naturelles ou «douces».

La révolution néolithique

Ce qui a pris le nom de «révolution néolithique» marque le passage des cueilleurs-chasseurs nomades à une société paysanne sédentarisée. A un mode de subsistance en symbiose avec la nature succède un système de rapports sociaux déterminés par l'appropriation d'un territoire, la culture de la terre et l'échange des produits ou marchandises.

De nouvelles études sont venues corriger la représentation simiesque qui, jusqu'il y a peu, rendit compte des hommes d'avant l'histoire. Quand s'éteignent les feux de la rampe, les coulisses s'éclairent. Il a fallu que la civilisation de l'économie atteigne au dernier ressac de la faillite et de l'impuissance pour que se revise l'opinion selon laquelle les communautés errantes du paléolithique étaient le brouillon où s'esquissait, dans une sorte de phase puérile de l'humanité, l'ère de l'agriculture, du commerce et de l'industrie. La modernité néolithique, en quelque sorte.

La prépondérance de la femme

Est-ce faire montre d'une extrême présomption que de conjecturer l'existence, entre - 35 000 et - 15 000, de civilisations au sein desquelles des êtres en quête d'une destinée humaine ont tenté de

s'émanciper

du règne animal, des rapports de forces qui y prédominaient et répandaient la peur dans le sillage de la prédation.

L'examen de certains sites laisse supposer que des hommes et des femmes ont vécu ensemble non dans une relation hiérarchique mais en groupes distincts et complémentaires. L'homme se consacre à la chasse, voire à la pêche, la femme cueille les plantes comestibles. Ce n'est pas, ainsi que le patriarcat l'a suggéré, sa faiblesse constitutive qui la dispense de tuer le gibier, c'est une incompatibilité analogique : son sang menstruel appartient à un cycle de fécondité, il cesse de couler pour préparer la vie ; au lieu que le sang de la bête ou du chasseur blessé est le signe avant-coureur de la mort.

«Tout est femme dans ce qu'on aime.» Il n'y a pas d'époque où la féminité reconduite dans les privilèges de l'amour - non la femme-objet, virilisée ou reproductrice - n'ait coïncidé avec quelque faveur accordée à l'humain par une civilisation qui n'en prodigue guère.

A la source du discrédit général qui atteint la femme et de ces résurgences où sa puissance se réveille, n'y a-t-il pas l'affrontement originel de deux univers, l'un constellé des signes de l'omniprésence féminine, l'autre propageant, de sa racine paysanne à son excroissance industrielle et bureaucratique, l'ithyphallisme agressif de ses menhirs, de ses donjons, de ses cathédrales et de ses tours en béton armé ?

La symbiose originelle

L'histoire commence au néolithique. Elle est l'histoire de la marchandise et des hommes qui nient leur humanité en la produisant. Elle est l'histoire de la séparation entre l'individu et la société, entre l'individu et lui-même.

En deçà et au-delà d'elle sont des régions où ne s'avancent que des hypothèses mais où règne au moins cette évidence que l'économie n'y est pas dominante et dominatrice, ni l'irradiation particulière à laquelle elle soumet les opinions, les moeurs et les comportements.

Les civilisations de la cueillette ne se sont pas développées par l'exploitation de la nature mais en

symbiose avec elle, assez semblablement à l'enfant dans le ventre de la mère. Elles n'éclatent pas en classes antagonistes, l'évolution y demeure essentiellement naturelle et ne se départit pas d'une unité où se conservent et se transforment en un perpétuel devenir les composantes fondamentales de la vie : le minéral, le végétal, l'animal et l'humain.

Si les peintures pariétales du paléolithique évoquent volontiers des hybrides mi-animaux, mi-humains, n'est-ce pas qu'elles expriment un sentiment de fusion, une religion dans son acceptation première : ce qui relie les éléments distincts et inséparables du vivant ? - sens dont la religion est l'inversion absolue.

Au fond, l'humanité tend à s'émanciper des divers règnes dont elle est issue sans qu'il y ait rupture, séparation, rejet. Son évolution qui procède par continuité et par bonds postule un dépassement vers une espèce nouvelle et autonome, consciente de sa diversité et de son accord unitaire avec le vivant.

Les figurines gynéco-phalliques scellant tête-bêche, en un accouplement égalitaire, le féminin et le masculin, ne laissent-elles pas augurer d'un mode de conscience symbiotique par laquelle une société s'affirmerait à la fois supérieure et fidèle à son animalité originelle ?

Est-ce supputations fantaisistes que de pressentir dans les civilisations prééconomiques la réalité d'une communication s'établissant entre les êtres, les choses, les phénomènes naturels moins selon un processus intellectuel que par une appréhension analogique, par une intelligence globale encore attachée à ses racines sensibles et sensuelles ?

On ne découvre jamais dans le passé que des significations véhiculées par le présent et venues à maturation au cœur d'une histoire individuelle. Je n'attribue pas au hasard que se manifestent, à la fin d'une civilisation qui les a dénigrées et accablées d'interdits, de nouvelles alliances entre l'homme, la femme, l'animal, le végétal, les cellules, les cristaux.

Qu'il soit possible de s'adresser efficacement à l'enfant dans le ventre de la mère, au bébé de quelques jours, à un animal sauvage, à une plante est une réalité expérimentale qui met en lumière la persistance, à l'état résiduel, d'une communication naturelle dont les « primitifs » possédaient la pratique et

qu'ont

occultée, avec la rationalité du mépris, le verbe péremptoire, le raccourci lucratif, le style militaire et télégraphique des affaires, le langage économisé.

Homme naturel et homme économique

Tout laisse supposer qu'un être qui vit selon la nature et ne connaît d'autres frontières que les limites de son errance ne se comporte en rien comme un laboureur, transformé en producteur de richesses matérielles et spirituelles, condamné à demeurer en deçà de la borne d'un champ, d'un village, d'une cité, d'un Etat.

Le glaneur de plantes et de gibiers, disposant gratuitement des ressources naturelles, non pour un profit calculé mais pour sa seule jouissance, présentait sans doute dans ses moeurs, sa mentalité, voire sa texture psychosomatique peu de traits communs avec le paysan tenu d'exploiter une terre aussi hostile envers lui que ceux qui en tiraient revenu et titre de propriété. C'est pourtant de ce paysan producteur, exploitateur et exploité qu'ils ont extrait l'essence de l'homme ; à tel point qu'au paroxysme de la liberté imaginative, dans leurs utopies, oeuvres poétiques, fictions, sciences chimériques, ils n'ont jamais - La Boétie, Höderlin et Fourier exceptés - conçu de société qui ne soit enchaînée à la guerre, à l'argent, au pouvoir.

La gratuité naturelle

Les cueilleurs-chasseurs sont les enfants de la terre. Ils la parcourent en recueillant partout ce qu'elle leur offre. Ce ne sont des conquérants qui la mettent au pillage et succombent dans les déserts que leur rapacité propage. Aucun maître, aucun prêtre ou guerrier ne se dresse parmi eux pour s'approprier les biens collectés.

De la manne terrestre découle une satisfaction immédiate en nourriture, en vêtements, en construction d'habitats, en techniques ; une satisfaction qui ne passe ni par l'argent, ni par l'échange, ni par la tyrannie d'un chef, mais dont la présence inaltérée détermine analogiquement un style de relation communautaire, une manière d'être, un langage à la fois rationnel et émotionnel, un ensemble de signes gravés et sculptés que seule a pu qualifier de religieux la manie d'attribuer abusivement aux dieux ce qui appartient

aux
hommes.

La religion naît avec l'Etat-Cité

De même que l'enfant n'a été longtemps à leurs yeux qu'un brouillon de l'adulte, ils ont appelé «paléolithique» ou période de la pierre ancienne un moment de l'évolution humaine - quelque quarante à cinquante mille ans - auquel ils n'accordaient d'autre qualité que d'acheminer vers l'ère moderne de la pierre nouvelle ou «néolithique». Et de parler de religion paléolithique comme s'il existait, inhérente à la nature humaine, une croyance aux fantômes célestes qui dût progresser pour s'élever un jour à la perfection chrétienne, musulmane, bouddhiste ou juive.

C'était confondre grossièrement nomades en liberté et esclaves d'un lopin de terre, cherchant dans la tyrannie spirituelle des cieux une consolation à la tyrannie matérielle de leurs semblables. N'est-ce pas en effet de l'agriculture et du commerce instaurés par la «révolution néolithique» que surgit la vermine des rois et des prêtres ? N'est-ce pas de ce temps que la terre dépouillée de sa substance charnelle se sublimise en une déesse mère que viole et enseme, par le travail des hommes, Ouranos, seigneur céleste, mâle et ubéreux ?

Il n'y a pas, à proprement parler, de religion avant la révolution néolithique mais il existe, au sens originel du terme, une relation unitaire entre toutes les manifestations de la vie, une compréhension analogique omniprésente, une identité du microcosme et du macrocosme, de ce qui est en haut et de ce qui est en bas, de ce qui est intérieur et de ce qui est extérieur.

La séparation d'avec soi et les autres n'a pas encore déchiré la pensée et le vivant en une souffreteuse dualité. L'enfant n'a d'autre ciel que le ventre de la mère, l'être naturel ne connaît d'autre réalité que la nature. Les cornes de la grande génisse de Lascaux dessinent les différentes phases de la lune. Elles signifient que la terre porte le mouvement des cieux avec autant de sollicitude qu'elle berce le rythme des saisons.

Pourquoi refuser aux populations errantes du paléolithique la conscience d'une terre vivante et féconde

où, de la naissance à la mort, se fraie l'aventure de la destinée individuelle chaque jour renouvelée ? Est-ce que les héritiers du néolithique ne découvrent pas aujourd'hui, au-delà d'une histoire qui fut moins leur histoire que celle de leur aliénation, le permanent désir de vivre ici, maintenant et pour toujours dans le sein d'une nature enfin restaurée comme nature inséparablement humaine et terrestre ?

L'éden au coeur

Ai-je paré de couleurs trop idylliques pour être vraies les âges que condamnèrent aux ténèbres les torchères de la société industrielle ? Ce n'est pourtant pas moi qui les ai célébrés sous les noms d'éden, d'âge d'or, de pays de cocagne, décrits comme des lieux où régnaient l'abondance, la gratuité, l'harmonie entre les êtres et les bêtes. Les responsables d'une vision aussi paradisiaque, ce sont les hommes de l'économie, ceux qui s'enorgueillissent, d'une voix rogue, de leur travail, de leur religion, de leur famille, de leur Etat, de leur argent, de leurs progrès techniques.

La civilisation marchande n'assure pas le dépassement de l'animalité dans l'humain, elle ne fait que la socialiser en la réprimant et en fixant un prix à ses défoulements.

L'animalité à dépasser

Il y a tout lieu d'admettre que, au sein des populations errantes du paléolithique, se sont perpétués à des degrés divers les comportements des troupeaux et des hordes de l'espèce animale. Aurignac, la Madelaine, le Pech-Merle n'ont pas été des paradis terrestres mais des champs d'évolution tantôt régressive, tantôt progressive sur le chemin d'un développement humain. Des communautés obéissent encore à la brutalité atavique du prédateur, d'autres découvrent de nouvelles formes d'association fondées sur l'affinement des besoins primaires.

L'inertie joue en faveur de l'animalité. Reconnaissons-le, la quête de la subsistance par la cueillette, la chasse et la pêche ressortit davantage à la faculté adaptative des bêtes que de l'aptitude à modifier l'environnement. Le nomadisme assigne lui-même des limites à sa liberté : le déplacement saisonnier des troupeaux règle le ballet des errances, obligeant les chasseurs à suivre l'itinéraire des migrations pour se

pourvoir en gibier ; les temps de germination, la variété des sols où croissent les plantes comestibles, la maturation des fruits déterminent à leur tour la mobilité des campements.

Ajoutez à cela les caprices climatiques, les intempéries, la foudre, la crue soudaine, la maladie, l'accident, la mort, autant d'infortunes cruellement inscrites dans une destinée qui semble plus résignée à subir les disgrâces naturelles que résolue au génie de les maîtriser, d'en atténuer les effets, voire d'en tourner les inconvénients en avantages.

Mais quoi ! Se sont-ils, eux, les suppôts de l'économie, les fanatiques de la thésaurisation, les programmateurs de l'aisance à venir, préservés de la famine, des hivers rigoureux, des inondations, des épidémies, des cataclysmes, de la misère ensemencée de siècle en siècle ? Ils ont bonne mine de déplorer le lamentable sort de «l'homme des cavernes». Rendez donc grâce, bonnes gens, au paratonnerre, au frigidaire, à la climatisation des chambres d'hôtel, et n'oubliez pas d'associer au concert d'éloges les guerres, les génocides, les révolutions et les répressions par lesquels il a fallu se faufiler pour se préserver de l'orage et des chaleurs torrides !

Si on lui assigne pour date de naissance l'apparition, vers 7000 avant l'exhibitionniste du Golgotha, du village fortifié de Jéricho, la civilisation marchande compte quelque neuf mille ans d'existence, avec au cours des deux derniers siècles un frénétique emballement du processus économique. La période qui la précède couvre une durée cinq fois plus longue et il serait étonnant que sous l'ignorance dont l'esprit civilisateur l'a si longtemps voilée la communauté humaine n'y ait pas tracé plusieurs voies d'évolution, plusieurs confluent d'expériences.

Peut-être s'est-il amorcé çà et là un dépassement des comportements adaptatifs : la création de conditions naturelles propres à encourager cette jouissance de soi sans laquelle il n'est pas de véritable progrès humain. A côté de hordes de cueilleurs-chasseurs, dominés par les préoccupations animales de survie, ont pu se révéler des embryons de sociétés où la solidarité ne résultât point d'une conjuration d'intérêts privés mais naquit d'une harmonie des passions papillonnant autour d'un amour passionné de la vie.

Tout semble l'indiquer, le coeur a gardé souvenir des hauts plateaux où transhuma le meilleur des sentiments humains, avant que la civilisation marchande ne les signale sur ses cartes comme autant de terrae incognitae. N'est-ce pas d'une telle rémanence que participe la secrète exaltation qui, en dépit des lois mercantiles de l'échange et du sacrifice, prête une si souveraine puissance à l'amour, à l'amitié, à l'hospitalité, à la générosité, à l'affection, à l'élan spontané du don, à l'inépuisable gratuité ?

La créativité primitive

Assurément, l'art de s'adapter aux conditions dictées par la nature postule une manière de résignation et pour le moins quelque passivité. Ce n'est là pourtant qu'apparence. Comment nier qu'il se glisse dans les ingéniosités de la pêche, de la chasse, de la cueillette, des messages peints et gravés, une volonté de solliciter l'abondance naturelle par la faculté de créer ? Analogiquement parlant, le jeune enfant extrait ainsi du milieu où il s'aventure, au fil de sensation tantôt heureuses, tantôt malheureuses, une somme de connaissances dont il s'exerce à tirer avantage.

L'idée que vous puisse tomber toute préparée dans la bouche la provende de céréales, de poissons, de gibiers est une vision sarcastique et contemplative de la satiété, une caricature appelée à justifier le viol et l'exploitation brutale de la nature par le travail. Le véritable enjeu tient au génie de créer l'abondance, de multiplier les ressources naturelles, d'en perfectionner les usages, d'en augmenter le plaisir.

Le courant écologique, né dans les dernières années du siècle, a commis l'erreur de dissocier, dans la plus pure tradition économiste, la mise en valeur des énergies douces - l'eau, la terre, le feu solaire, le vent, les marées, les effets de miroir lunaire, l'humus - et les exigences d'une alchimie individuelle où la destinée opère en transmutant patiemment la matière première de l'humain, en taillant dans la grossièreté des pulsions animales le cristal des désirs affinés. Une si malencontreuse incohérence le condamne à n'être qu'une idéologie parmi les autres, promise à la même déperdition de créance.

Des signes indiquaient pourtant qu'opposer les énergies douces aux énergies de mort, étendant sur la terre le linceul de la pollution chimique et nucléaire, n'avait pas de sens hors d'un projet plus

vaste qui
s'attachât à réconcilier nature humaine et nature terrestre pour créer un monde à la seule fin d'en
jouir.

L'émergence simultanée de la contestation écologique et de ce mouvement d'émancipation de la
femme et
de l'enfant, qui marquait la fin d'une domination millénaire, eût mérité plus d'attention.

Femme et civilisation

La femme est au centre du monde à créer. Une civilisation s'estime non à l'éclat de son art, de
sa

richesse, de sa morale et de ses techniques mais à la considération qu'elle accorde à la femme.

Partout où

le souci humanitaire l'a emporté sur la rigueur des lois, elle a occupé une place prépondérante.

Est-elle

méprisée, humiliée, asservie? Son degré d'abaissement indique en quel ignoble état se complaît la
société

qui la traite en objet.

S'étonnera-t-on de la découvrir omniprésente dans les civilisations du paléolithique supérieur?

Elle choisit

les plantes comestibles, en favorise l'ensemencement, les accommode pour en extraire nourriture,
boisson,

vêtements, matériaux de construction, éléments d'écriture. Comme à l'enfant qu'elle porte en elle,
sa nature

créatrice offre, en les triant et en les améliorant, les biens que la nature terrestre dispense
confusément

dans un mélange chaotique de bénéfique et de nuisible.

La plupart des représentations graphiques la figurent à la fois sous les traits de la mère
nourricière et de

la femme à l'émouvant triangle pubien. Elle est l'athanor où la materia prima des désirs s'ouvre à
la

promesse de successives transmutations. En elle s'opère le Grand-Oeuvre sur lequel le travail du
mâle

jettera si longtemps l'interdit.

Sa nature humaine et fécondante la tient à l'écart de la chasse comme d'une activité bestiale où
l'épieu -

et plus tard le fusil - se contente de prolonger et de perfectionner la griffe et la mâchoire du
prédateur. Aux

antipodes de la brute enchaînée aux cycles de mort, elle inaugure le cycle de la vie qui se crée
elle-même.

Telle est la réalité qu'inversera la civilisation patriarcale, dans un mensonge porté à sa perfection
par le

christianisme : la femme idéale est une vierge abusée et engrossée par un Dieu pour enfanter un
homme

enseignant aux hommes la vertu de mourir à soi-même.

La femme incarne la gratuité naturelle du vivant. Elle est l'abondance qui s'offre. De même que sa jouissance est tout à la fois donnée et sollicitée dans le jeu des caresses, de même se livre-t-elle à l'amour qui la prend pour de plus parfaites jouissances.

En elle et dans la relation passionnelle qu'elle ranime s'affirme ce style nouveau qui supplante peu à peu la tradition du viol, de la conquête et de la terre et d'elle-même. Une matrice universelle se forme à son image, pour alimenter, par les ressources d'une nature enfin humanisée, une humanité qui n'attend que le plaisir de naître et de renaître sans fin.

L'horreur de la bête refoulée

S'ils méprisent, redoutent et tyrannisent les bêtes, c'est qu'une bête est tapie en eux et qu'ils se sont inventé pour la dompter un Esprit appelé à gouverner le corps et le monde.

Leur supériorité sur les animaux, ils ne l'attribuent pas à l'art de pousser plus avant la liberté naturelle, à une science de l'harmonie qui les débarrasserait de cette hantise, si universellement présente parmi les bêtes, d'être ou mangés ou affamés. Non, ce qui les distingue de leurs «frères inférieurs» tient à une mystérieuse substance, à un Esprit.

Privés d'un tel privilège, l'ours, le chien et le raton laveur tombent dans la disgrâce d'avoir à quêter leur pitance au hasard des savanes, des forêts et des rues ; au lieu que les hommes, qui en ont hérité des dieux, jouissent non du bonheur mais de l'or, symbole d'une prééminence qui permet de tout acquérir.

L'honneur ainsi conféré par une puissance subtile et volatile les fonde à traiter en véritables bêtes brutes ceux qui s'élèvent d'un moindre degré dans la hiérarchie de l'esprit. Ils appellent donc ânes bâtés, moutons enragés, porcs ou macaques les troupeaux sans âme de paysans, de prolétaires, de colonisés, soumis à la

fêrue d'un berger, roi, prêtre, général ou bureaucrate. Le même discrédit englobe, du reste, les improductifs, femmes et enfants sans cesse induits en tentation par les démons de la luxure et de l'amusement.

L'évaluation selon l'esprit, qui situe l'homme au-dessus de la femme et l'homme bestial au-dessous de l'homme essentiel, agit à la manière d'une société par actions où les dividendes se paieraient en ressentiments et brimades. Le principe, pour monarchiste qu'il fût à l'origine, ne disconvient pas à la démocratie. Nul n'est en effet si fruste, si sommaire, si dépourvu de biens et de puissance qu'il ne se prévale de sa «qualité» d'homme pour rosser sa femme, battre son chat, étriller le nègre et l'enfant. Qui veut faire l'ange a besoin d'une bête.

Admirable justice que la cascade des mépris qui se déversent d'un individu sur l'autre, du chef suprême au cloaque de l'animalité où s'évacuent, sous le signe du bouc émissaire, les culpabilités, les peurs, les impuissances de ceux qui se posent en maîtres de la création.

Le règne de l'esprit

Ils ont institué une subtile distinction entre intelligence et esprit. La belle affaire pour un éléphant que de posséder une intelligence ; l'esprit lui fait si cruellement défaut qu'il n'est pas de fin plus honorable pour lui que de tomber sous les balles d'une créature habitée par l'étincelle divine, fût-elle trafiquant d'ivoire ou chef d'Etat. Tel était d'ailleurs le sort du nègre et de l'Indien avant qu'une attestation de dotation spirituelle les ait exclus du gibier communément chassé.

L'esprit a survécu aux dieux, qui passaient pour l'avoir jadis prêté aux hommes, en échange d'un grand appareil de rituels, de sacrifices et de salamalecs. Il s'est seulement désacralisé en passant du gousset des prêtres dans la main des idéologues, des politiques et des psychanalystes, qui l'ont beaucoup affaibli.

L'état de son déclin permet aujourd'hui de mieux conjecturer ce qu'il était avant qu'une flatulence mythique le propulse par-dessus la terre jusqu'au royaume des dieux, d'où il se mit à puer dans la tête des hommes.

Le marécage devenu ondée retourne au marécage. L'esprit est né de la fonction dans laquelle il

meurt

désormais : la fonction intellectuelle produite par la division du travail.

Il n'est rien de plus terrestre que cette prétendue émanation du ciel, rien de plus localisable dans l'histoire que cette transcendance logée dans l'au-delà. Elle découle prosaïquement de la séparation sociale en maîtres et esclaves, et de la séparation corporelle qui dresse contre les instincts de nature une instance mentale chargée de les réprimer pour les mettre au travail.

Seule une imposture a pu prétendre opposer les valeurs spirituelles aux bas appétits de lucre. Il n'y a pas d'autre esprit que l'esprit d'une économie qui économise le vivant. Il n'y a d'autre esprit que celui qui préside à la production d'un univers de choses mortes.

L'esclave est présent dans le corps social comme dans le corps individuel. C'est la nature bestiale qu'il appartient au travail du maître de faire travailler.

La bête domptée par le travail

La sueur a été le parfum dominant de leur civilisation. Mais curieusement, leur odorat s'incommodait à l'odeur d'aisselles émanant amèrement des travailleurs manuels, alors qu'il ne percevait que roses et violettes dans la suée des rois s'échinant aux affaires de l'Etat, des généraux talonnés par la défaite, des tribuns ahanant sur l'échiquier du calcul politique, des bureaucrates accrochés à cette échelle du pouvoir qui du jour au lendemain élevait à la potence. Est-ce qu'à l'égal du charretier ils ne pouaient pas l'effort et la peine des heures à gagner, ces aristocrates, ces notables, ces nantis parlant de l'ouvrier comme d'un résidu de basse-fosse ? Qu'étaient-ils d'autre que des besogneux de la tête, des laborieux de la couronne, des tâcherons du képi, de la mître ou du chapeau ?

Seulement voilà, le travail manuel fleure la bête de somme parce qu'il est chevillé au corps, au magma de muscles, de sang, de nerfs. Tandis que dresser un budget, remplir une cassette royale, faire fructifier un capital, arracher une plus-value, cela ne se flétrit pas du nom de travail, cela participe de la pure valeur d'échange où l'argent règne et ne sent pas.

Travail. Le mot a des relents de mise à mort et de lente agonie. C'est la maculation de boue et de sanie qui souille la face cachée de l'or : les esclaves décimés, les serfs décharnés, les prolétaires sabrés par la fatigue, la peur et l'oppression du jour qui lève, la vie dépecée en salaire. si bien que le plus vrai des monuments à sa gloire efficace est celui qu'érigèrent les miradors hérissés du label Arbeit macht frei, son message exprime la quintessence de la civilisation marchande : le travail libère de la vie.

Il leur a suffi, au reste, de stigmatiser comme une inutile barbarie l'industrie concentrationnaire de Buchenwald et de la Kolyma pour continuer dans la même voie, en évitant aux travailleurs usés l'outrance des chambres à gaz. Ne se sont-ils pas avisés d'honorer le prolétaire, de désodoriser l'effort manuel, de chanter les usines et la beauté du débardeur, voire d'intellectualiser l'ouvrier à la manière d'Allais, qui voyait dans le facteur un homme de lettres oeuvrant avec les pieds ?

Le travail est devenu une bonne chose depuis qu'ils se sont aperçus que, presque partout et presque toujours, presque tout le monde travaille.

Il n'y a jamais eu autant de prolétaires depuis que le prolétariat a disparu. Faudra-t-il que la puissance de l'imagination s'allie à la puissance du nombre pour banaliser l'évidence que commencer à vivre libère du travail et de la mort qu'il produit ?

Leur humanité prétendue n'est rien d'autre qu'une animalité socialisée.

Une civilisation semi-humaine

Ils s'interdisent d'user des sommaires libertés de la bête mais se comportent plus féroce-ment que les fauves. Il n'en faut pour preuve que les turpitudes qui se sont de tout temps mijotées sous le couvercle de l'héroïsme, de la sainteté, de la bonne conscience, de l'humanisme.

L'esprit qui transcende la bestialité est pire que la bestialité même. Pour tuer, le tigre n'a besoin ni du mandat de Dieu, ni de la raison d'Etat, ni de la pureté de la race, ni du salut du peuple ; il ignore l'hypocrisie d'une société qui fustige sa cruauté et imite ses ruses de prédateur, contrefait sa tyrannie, s'approprie comme lui la femelle et le territoire.

Après avoir publié partout que l'homme, chétif par la chair, est grand par l'esprit, ils ont appelé surhomme une brute plus stupidement agressive que ce qu'engendra jamais la nature, ils ont pris pour modèle social une jungle économique d'intérêts divergents où le plus fort écrase le plus faible.

Il n'y a pas trente ans, l'alliance de la ruse mercantile et de la violence militaire passait encore pour le modèle accompli de l'honnête homme. Se raidir, bomber le torse, marcher résolument au pas d'une pensée cadencée, dissimuler son arme pour mieux frapper, c'était ce qu'ils appelaient «avoir du caractère». Alexandre, César, Brutus, saint Augustin, Voltaire, Bonaparte, Lénine meublaient le panthéon éducatif où l'enfant s'agenouillait, dans la promesse d'égaliser un jour les grands têtards transfigurés par l'esprit du soudard et du maquignon.

Ainsi les générations ont-elles appris que travailler à se détruire, nier sa créativité, refouler la jouissance et se déborder en amères compulsions, c'était cela devenir un homme.

Prenant toute réalité sens dessus dessous, ils ont fait du corps une glèbe où s'emprisonnait, le temps d'une éphémère existence, un pur fragment de l'éternité céleste. Or le piège n'est pas le corps mais l'esprit, la pensée séparée du vivant et qui se referme sur lui en le châtrant de ses désirs. Arraché à ses jouissances et traîné aux gémonies du travail, le corps sanctifie son martyre ; la tête pensante renie sa nature charnelle, sans laquelle elle n'est rien, et s'auréole d'une couronne mythique, d'un éclat où se reflète tout le mensonge du monde à l'envers.

L'esprit a souillé le corps d'une souffrance «ontologique» qu'il a le front de prétendre soulager par ses vaporisations éthérées. Refoulée dans un en-deçà de l'existence spiritualisée, la vie ne se laisse découvrir que dans un au-delà de la mort.

Les animaux s'adaptent aux conditions naturelles et les hommes à un système qui dénature le vivant. C'est pourquoi les uns ne progressent pas et les autres progressent en régressant tout à la fois.

Les hommes de la survie...

De ce que l'animal survit en s'adaptant aux lois de terrain, ils ont inféré qu'il s'adaptait pour survivre.

C'était lui prêter un esprit de conquérant et de promoteur de marchés.

La bête ne connaît d'autre souci que de se nourrir, de se protéger, d'assouvir ses pulsions de rut et de jeu. L'école de la nature l'initie aux pratiques de séduction, d'affût, de refuge, d'errance. Elle y acquiert une connaissance quasi épidermique des rythmes saisonniers, de la faune, de la flore, du milieu ambiant, du territoire, elle y gagne de meilleures chances dans le combat où l'existence se prolonge au jour le jour, instant après instant.

La seule espèce à s'adapter dans le but de survivre, c'est l'espèce humaine. Tout son génie n'a concouru qu'à défigurer la bête en figurant l'humain, à passer d'une survie aléatoire à une survie programmée, souvent pire que la première.

...sont les hommes de l'économie

L'exploitation de la nature par l'agriculture et le commerce a d'abord produit d'évidents avantages. Elle a écarté la menace que les changements de climat et l'accroissement démographique faisaient peser sur les ressources jusqu'alors garanties par la cueillette et la chasse.

Les greniers à blé, le développement des techniques, la circulation des biens eussent accredité le bon renom de leur civilisation si le prix à payer n'avait atteint l'exorbitante fatalité des guerres, des famines, des destructions de récolte, de l'asservissement de beaucoup au profit de quelques-uns, avec, pour comble, le risque d'aboutir à l'épuisement des ressources naturelles transformées en richesse abstraite et sans usage réel.

N'est-on pas fondé à juger que l'humanité s'est trompée d'évolution, qu'elle a renoncé à son génie en s'inféodant à un système de survie, qu'elle a refoulé son animalité par esprit d'économie, qu'elle a dérogé à la qualité humaine par excellence qui est de créer l'univers à l'image du désir insatiable ?

Telle est l'opinion récente qui navre certains et réjouit les autres. Pour les premiers, la partie a été jouée et perdue, il ne s'agit plus que d'aller de dégoûts en désespérances sans perdre la face. Pour ceux qui sentent en eux s'éveiller une vie nouvelle, la dernière page de l'archaïsme est tournée et la page à

venir

reste à écrire avec la plume de chaque destinée. Sous les dehors d'une grande nonchalance couve une violence sans partage et, tandis que s'éloigne le spectre de la guerre et des révolutions traditionnelles, un secret affrontement dresse contre les résolutions de la mort l'exubérance incontrôlable du vivant.

Ils ont pensé changer le monde à leur profit, et c'est le profit qui les a changé, eux et le monde.

La mutilation de l'histoire

En poussant l'empire de l'économie aux confins de la terre, ils ont fait de l'homme la plus belle conquête de l'inhumanité. Dès l'instant qu'elle succède aux civilisations de la cueillette, du nomadisme, de la symbiose avec la nature, la civilisation marchande interrompt le processus de création de l'homme par l'homme. Nous lui sommes redevables d'une piste cyclique de neuf à dix mille ans où l'appropriation de biens matériels et spirituels pourchasse une passion de vivre qu'elle épuise et s'interdit d'atteindre. Sa course effrénée passe à côté du seul progrès vraiment appréciable, l'expansion conjuguée des jouissances et des situations qui les affinent.

Ils ont fait la marchandise et la marchandise les a défaits, voilà toute leur histoire. L'économie qu'ils ont produite les a reproduits à son image. Ils ont vécu par représentations et les représentations ont changé, passant du divin au terrestre, des religions aux idéologies, de la pompe à la ruine, pour les abandonner en proie à leurs reflets brisés. Voilà tout leur progrès.

Ils s'enorgueillissent d'avoir, au XX^e siècle, jeté à bas les derniers dieux pour promouvoir le culte de l'humanisme. En cela, la marchandise n'a fait que changer d'emballage, elle a pris un aspect plus humain. La sollicitude pour l'homme, la femme et l'enfant garantit sa vente promotionnelle bien mieux, désormais, que la baïonnette du soldat et le crucifix du curé. Où tout a été vaincu, il ne reste plus qu'à convaincre.

Le progrès

La civilisation marchande a économisé l'homme et fait la déplorable économie d'une mutation vers l'humain. Son triomphe est manifeste, puisqu'elle est partout, sa ruine ne l'est pas moins, car le

vivant lui
est étranger et le bien-être qu'elle dispense se paie d'un manque à vivre sans cesse croissant.

Le progrès de l'expansion marchande a fonctionné à la façon d'un révélateur, il a précisé jusqu'à la
brandir sous le nez des plus myopes la discordance originelle où l'évolution s'est trouvée dévoyée.

Le drame de la séparation ne se joue plus entre la terre et le ciel mais entre la volonté de vivre de chacun
et la part de mort qui les gouverne. A l'aube de l'histoire comme à l'aurore quotidienne de la vie, l'humain
s'est nié et se nie comme réalité charnelle pour s'ériger en une forme abstraite, pour régner par l'esprit.

Il appartenait à l'intelligence créatrice de l'humanité de transmuter la materia prima de l'animalité. Mais
l'intelligence s'est éloignée du corps, elle a engendré des monstres divins et des hybrides terrestres,
mi-bêtes, mi-hommes.

Les dieux de l'économie les ont damnés sous couvert de salut, tel le Dieu, particulièrement exemplaire,
de la mythologie chrétienne, qui crucifie son fils pour lui assurer le bien suprême. ce que chacun tue en
soi et qui ressuscite en contrefaisant cruellement l'ange, c'est sa bestialité fondamentale, l'exubérance des
besoins primaires où se peut seule enraciner la volonté de dépassement.

A mi-chemin de leur destinée, les hommes sont restés pris au piège de leur animalité socialisée. Leur
liberté s'est imposé les limites d'un contrat qui règle l'étiage de la bestialité refoulée et de ses défoulements
compensatoires. Empêtrés dans les insatisfactions du corps opprimé et de la morosité d'un esprit qui ne
peut le contraindre parfaitement, ils traînent une existence sans joie, songeant à s'en défaire par la mort au
lieu de faire de la bête la source de l'humain en voie de développement.

Le cercle agraire

L'agriculture fixe leur civilisation dans l'immobilisme d'un cercle dont le commerce en

expansion
accroît sans cesse le rayon.

La formation d'un domaine agricole les a entourés d'un rempart qui tout à la fois les protégeait et les emprisonnait. Le sillon qui cerne leur champ de culture et d'occupation les abrite et les environne d'un danger constant. Ils ont beau reculer les frontières, creuser en profondeur le sous-sol exploitable, hausser leur toit à l'infini du dôme céleste, l'acte d'appropriation d'un dieu, d'un maître, de l'esprit qui les saisait par la tête, les enserre à jamais dans un espace mesquin. Ils tourneront en rond selon la longueur de chaîne que leur accordent l'économie de leur fonction et leur fonction économique : développer l'exploitation de la terre et échanger les biens produits.

Comment verrait-on rien de neuf sous le soleil puisque tout se souille et se lave, se mêle et se démêle dans la contenance d'un même baquet, fût-il à la dimension d'un village, d'un Etat, d'un empire, d'un continent, de la planète, voire des galaxies colonisées à perte d'ennui par l'invariable souci de gagner de l'argent, d'asseoir un pouvoir et de conquérir marchés et territoires ?

La terreur du dehors et du dedans

Au-delà des frontières définissant la propriété commence le pays qui n'appartient à personne, le pays de la nature inorganisée, un chaos sauvage et hostile aux yeux des premiers laboureurs. Comme on comprend que la communauté paysanne rivée au sol qu'elle enseme se recroqueville dans sa coquille, se ramasse derrière ses fossés et ses murailles dans l'attente apeurée d'une intrusion. Sa présence n'est-elle pas une insulte et un défi à la liberté naturelle des errants ?

Il n'est pas une pierre du rempart érigé par la société agraire qui n'incite à l'invasion des nomades, qui ne sollicite le raz de marée du dehors, qui, cimentée par la civilisation de l'esprit, n'invoque l'horreur et l'attrait de la barbarie animale, l'apocalypse venue de la bête.

Au reste, ce camp retranché, opposant sa barrière insolite au va-et-vient des cueilleurs-chasseurs, qu'était-ce d'autre pour les nomades qu'une provende à recueillir, un bien à glaner ? Ainsi la cueillette

tourna-t-elle au pillage et le migrateur à l'expropriateur, c'est-à-dire au propriétaire en puissance.

Les hordes s'enragèrent des entraves au libre déplacement, celles qui ne furent pas détruites conquièrent les villages et s'y emprisonnèrent à leur tour. Telle fut la fin des civilisations antérieures au néolithique, des civilisations sans économie souveraine.

La sédentarisation a figé les comportements dans la routine du sillon. Le changement y fait figure de menace et l'immuable de sécurité. La répétition apaisante des gestes saisonniers boucle un temps qui revient sur lui-même, secrète une pensée cyclique, la redondance du mythe.

Mais aussi, quelle frustration que l'immobilité contrainte, que la herse abaissée sur le droit d'entrer ou de sortir ! D'autant qu'à l'intérieur s'élève une seconde enceinte : la présence invisible des lois qui arment les maîtres et désarment les esclaves ; tandis que le corps lui-même se caparaçonne à la manière des citadelles, se durcit dans l'artifice d'une enveloppe foetale et flétrie qui le protège et l'emprisonne. Etonnez-vous après cela de l'agressivité et de la cruauté qui, au témoignage unanime des historiens, signalent l'apparition des villages néolithiques et des cités-Etats.

La nature est le mal

L'exploitation du sol et du sous-sol a dressé un rempart entre l'homme et la nature, c'est-à-dire contre lui-même en tant que nature issue d'un milieu naturel. La tradition de l'antiphysis n'a pas d'autre origine.

En société patriarcale, la nature partage le sort de la femme et de la classe dominée. Elle est admirable de loin. Brise-t-elle dans la fureur de ses éléments déchaînés le joug qui la contraint ? C'est une force hostile, meurtrière, monstrueuse, un péril pour la civilisation. Se laisse-t-elle déchirer et violer par l'airaire, engrosser et spolier par la rentabilité, subjugué par la pensée ? Elle mérite la condescendance du maître.

Insoumise au-dehors, esclave au-dedans, il faut, à tout instant, la tenir à l'oeil du haut des murailles protectrices. L'esprit redoute les exigences de la chair, l'exploiteur la révolte des exploités, le propriétaire l'expropriation.

Pour avoir renoncé à une liberté aléatoire mais qui contenait en germe la création d'un destin humain et d'une nature humanisée, ils n'ont de sécurité que dans la peur des dieux, dans une protection foetale artificiellement prolongée, dans un enclos contre nature où l'économie les châtre et les étouffe. La paix n'est pour eux qu'une guerre essoufflée.

C'est bien illusoirement que l'ingéniosité de leurs techniques les grandit. A l'aune de l'humain, ce ne sont que de petits hommes débiles, incapables de rien produire qui ne pousse plus avant l'inhumanité et la dénaturation, dignes émules de ces dieux qu'ils engendrèrent en accouplant l'impuissance à vivre et la rage de dominer.

Privée ou collective, l'économie déshumanise pareillement

Pas de clôture qui n'appelle la rupture, pas de propriété qui n'excite l'avidité des exclus, pas d'interdit qui n'incite à la transgression. C'est ce qu'exprime leur vieux dicton «Qui terre a, guerre a.»

Dès l'instant que le droit de propriété enserre le moindre lopin de terre entre ses pinces technocratiques et lucratives, la gratuité naturelle est mise en pièces et vendues à l'encan. L'eau pour irriguer, le sol à fertiliser, l'habitat, l'errance, l'air même, tout prête à intérêt, tout se paie et est payé en retour tandis que haine, frustration, agressivité font cortège aux moeurs d'usuriers.

Et qu'y aurait-il de changé à ce que la propriété des champs, des usines, des moyens de production fût collective plutôt que privée ? Entre les mains de tous au lieu de quelques-uns la gratuité naturelle n'en serait-elle pas moins niée et saccagée par les mêmes privilèges de l'économie ? La pollution du rentable a-t-elle de moindres effets sous les auspices du collectivisme que sous la coupe du capitalisme monopolistique ?

L'immobilisme agraire

Deux piliers fondent les assises de leur civilisation : l'agriculture et le commerce. Ce sont les deux piliers d'un temple, car si profondément qu'on les sache implantés en terre, ils ont toujours nourri l'illusion de procéder de quelque édifice céleste, dont le mystère ne se dissipera que tardivement.

En se refermant sur l'homme et sur la société, le sillon de la structure agraire enferme en l'un et l'autre le ferment d'une peur endémique. C'est la peur de sortir des sentiers battus, de s'écarter de la routine, d'aller au-delà du préjugé et de la coutume, de s'engager du mauvais côté de la barrière, de perdre son bien, sa place, ses habitudes.

Là se creuse un lit de repos inlassablement soufriteux que hantent les cauchemars de l'immobilité : les mythes, les dogmes religieux, les idéologies réactionnaires, le refus de changer et de progresser, la haine et la terreur de l'étranger, le nationalisme, le racisme, le despotisme bureaucratique, la férocité des crimes et des châtiments, le fanatisme, la frénésie de détruire et de se détruire.

La bestialité s'y prend au piège d'une société en forme de ghetto, d'une société repliée sur elle-même dans une carapace obsidionale, protectionniste, musculaire, foetale, d'une société rigide, qui engendre le culte de la virilité patriarcale et se perpétue jusque dans la modernité de pays industrialisés tels que l'URSS stalinienne, la Chine maoïste, l'Allemagne nazie, les Etats-Unis, où l'impact de 1789 n'a pas brisé l'encerclement des consciences et la chaîne des comportements immuables.

La mobilité marchande

Autant l'exploitation du sol s'enracine dans la fixité d'un éternel retour, autant le commerce - c'est-à-dire l'échange étalonné des biens produits par le travail - engendre la mobilité, introduit le changement, conduit à l'ouverture. Franchissant les remparts familiaux et les frontières connues, il s'aventure dans les régions sauvages, il explore la nature inviolée, il implante de plus en plus loin ces têtes de pont de la civilisation que sont les comptoirs et les marchés. Il est le bras que n'oserait allonger vers d'autres territoires la pusillanimité d'un régime engoncé dans une économie strictement agricole. Il est l'aile conquérante déplaçant vers d'autres horizons la pesanteur, d'une culture emmurillée. Ainsi brise-t-il, sans l'abolir, le cercle de l'invariance paysanne.

Extirpant l'homme de sa coquille, il le propulse plus avant avec le dynamisme de l'intérêt, il lui prête une plus vaste maison, qui est l'univers à conquérir. Son insatiable avidité l'incite à creuser plus profondément

le sous-sol pour arracher une quintessence de profit à la pierre, au charbon, au minéral, au pétrole, à l'uranium. ce faisant, il creuse aussi l'intérieur de l'homme afin qu'aucune machine ne soit étrangère à l'intimité de la pensée et de la chair. L'audace, l'inventivité, le progrès, l'humanisme naissent dans son sillage.

Pourtant, les plus hardis périples bouclent à leur tour le cycle du repli. Les bateaux en partance reviennent au port, la loi du gain règne à l'arrivée comme au départ. Aventurier, pionnier, chercheur, fabricant de chimères, prophète ou révolutionnaire n'empruntent aucun couloir, si insolite soit-il, qui ne débouche sur un comptoir de vente

Le cercle commercial

L'expansion marchande a toujours porté à bout de bras les espérances humaines pour les jeter à bas à la distance exacte où son intérêt faiblissait. Elle a beau ouvrir dans l'immobilisme théocratique, féodal ou bureaucratique la brèche d'une liberté, il faut savoir qu'elle a déjà refermé sur l'usage qui s'en pourrait exercer la parenthèse de la rentabilité.

Que découvrent-elles en sautant le mur ces passions qu'enrageait l'oppression des lois rigides, de traditions étouffantes, de rigueur morale, d'inhibitions névrotiques ? Le devoir de payer les nouveaux droits de transgression. Ainsi le libertinage rend raison au puritanisme, le libéralisme à la tyrannie, la gauche à la droite, la révolution au despotisme, la paix à la guerre, la santé à la maladie.

Qu'on n'invoque pas ici l'effet d'une prétendue loi naturelle : il n'entre dans le jeu qu'effets de commerce. La prépondérance de l'échange a imposé sa structure de marché aux comportements, aux moeurs, aux modes de pensée, à la société. La chose est si évidente aujourd'hui qu'il n'est pas un domaine - idéologique, politique, artistique, moral, culturel, répressif et insurrectionnel - où la faillite de l'économie n'entraîne un effondrement des cours, un tassement des valeurs, une lassitude de l'offre et de la

demande,
une indifférenciation entre l'envers et l'endroit, le moderne et l'ancien, la vogue et l'oubli.

La fin des temps apocalyptiques

Jusques et y compris son expansion industrielle, l'enclos agraire a suinté des rages et des terreurs de la vie et de la ville assiégées. Jour et nuit, l'apocalypse veille aux portes de la cité. Il n'est pas d'horizon d'où ne puisse à chaque instant jaillir le feu de la destruction et l'on croirait pressentir une manière d'apaisement quand déferlent enfin les hordes de pillards, d'ennemis héréditaires, d'émeutiers, quand surgit, accomplissant sa promesse, la mort épidémique, nucléaire ou chimique.

Il est vrai que vivant dans la peur du glaive, ils font périr par le glaive, scellent, dans le rituel du sacrifice, et l'expiation et la vengeance. Ce ne sont jamais que leurs propres crachats qui leur retombent sur la gueule. Le feu qui les dévore est le feu qu'ils allument, ou du moins qu'embrase en eux et autour d'eux l'échauffement mécanique de la vie réduite au travail.

Dans les tournants de l'histoire, à l'endroit où l'expansion marchande prend son élan et rompt la léthargie des sociétés agraires, les lumières de l'apocalypse clignotent avec un éclat accru. La succession des crises économiques et des bouleversements qu'elles suscitaient n'a jamais manqué de faire emboucher les trompettes de la fin des temps et ces temps-là ont fini si souvent qu'il n'y a plus rien à en attendre aujourd'hui ni d'heureux ni de malheureux.

L'apocalypse s'est dévidée avec le siècle qui voit se profiler sous les apparences d'une crise économique une crise de l'économie, une mutation de civilisation. Ce n'est plus la peur d'un cataclysme qui incite à se réformer et qui guide vers des révolutions dont elle ne pourrait que programmer l'échec. Une confiance en soi se ranime peu à peu, comme si tout ce qui s'éveille à l'exubérance et à l'innocence du vivant ralliait à elle la quête incertaine, individuelle et quotidienne, d'une jouissance sans partage. La mutation en cours laissera derrière elle le cycle périmé d'une histoire où révolution et répression n'ont jamais fait qu'obéir au mouvement de systole et de diastole de la marchandise en tous ses états.

Préhistoire du commerce

Si l'agriculture et le commerce ont présidé à la naissance de l'histoire, leur préhistoire comporte à la fois des conditions qui en rendaient le développement possible - mais non nécessaire - et des modes de vie qu'un tel développement va si bien refouler dans l'impossible qu'il faut, pour les conjecturer, se souvenir de l'inversion comportementale imposée par la prise de pouvoir de l'économie.

Les réserves de chasse balisées et délimitées par les chasseurs du mésolithique annoncent l'enclos agraire et trahissent encore une animalité prédominante, tant par la pratique de prédation que par le souci de marquer le territoire.

En revanche, il existe une volonté d'humanité dans l'art d'éviter l'affrontement entre deux groupes qui convoiteraient une même région riche en gibier. On sait comment la commensalité, l'exogamie, l'échange de quelques gouttes de sang réalisent la gageure de fondre en une seule et même chair deux êtres et deux communautés distinctes, de sorte que le mal occasionné à l'un atteigne l'autre et que le bien prodigué par chacun soit pour tous une profusion de jouissances.

Le repas pris en commun, l'accouplement et le mélange de sang opèrent en une alchimie charnelle, dont se souviennent les amants de tous les temps, l'union du corps individuel et du corps collectif. Chyle, sperme et principe vital distillent la quintessence du plaisir d'être ensemble sans cesser d'être soi.

Niera-t-on que l'usage de donner et de recevoir la nourriture, l'amour et le sang, qui est le tourbillon de la vie, esquissait une évolution au sein de laquelle rien n'excluait que se fonde une harmonie sociale, une humanité qui eût développé son organisation créatrice comme le règne minéral, végétal et animal avait développé son organisation adaptative ? N'est-ce pas là que la mémoire collective a puisé la nostalgie d'une société rythmée par les respirations de la vie ? Une société qui n'a pas besoin de contrainte pour éviter que le sang ne soit pas répandu, une société où l'amour s'éteigne et renaisse sans semer haine et mépris, une société où le droit de manger, de se loger, d'errer, de s'exprimer, de jouer, de se rencontrer, de se caresser ne tombe pas sous le coup d'un chantage permanent.

La jouissance de soi et des autres, les «noces alchimiques» avec la nature, la poursuite du

plaisir dans le
labyrinthe des désirs divergents, tel a été le projet confusément apprêté à l'aube d'une histoire qui
l'a
abandonné aux rêveries, pour n'avoir sans doute pu résoudre un problème de bouleversements
climatiques
et démographiques hors d'une économie agraire qui assurait la survie de quelques-uns aux dépens
du plus
grand nombre.

Tout ce qui en a subsisté tient en de vagues promesses de fraternité, d'égalité, de générosité,
d'amour
que la religion et la philosophie gardent comme des hochets au fond de leurs sanglants bagages.
Sa chaleur
irradie encore dans le coeur des enfants et des amants et il n'est pas jusqu'au langage qui n'ait
gardé
souvenance d'un bonheur originel en évoquant sous le plus glacé des substantifs une relation
érotique :
«avoir commerce avec quelqu'un», ou amicale : «être de commerce agréable».

Que signifie la rémanence insolite de l'amour et de l'amitié dans un concept qui appartient à la
logique,
peu amène, du principe «les affaires sont les affaires» ? Que le souvenir du vivant hante jusqu'à la
forme
même qui l'a vidé de sa substance.

Avec la «révolution néolithique» de l'économie, la prolifération de la vie cède le pas à la
prolifération de
la marchandise. A la symbiose des êtres et des choses, à l'osmose des différentes espèces se
substitue un
commerce, au sens moderne du terme, un échange lucratif des biens produits par le travail.

Le corps à corps où la tendresse remplaçait peu à peu la violence bestiale n'inspire plus aux
moeurs une
douceur et une lenteur où les conflits se dénouaient. Il n'est plus désormais de geste, de pensée,
d'attitude,
de projet qui n'entrent dans un rapport comptabilisé où il faut que tout soit payé par troc,
monnaie,
sacrifice, soumission, récompense, châtiment, vengeance, compensation, redevance, remords,
angoisse,
maladie, souffrances, défoulement, mort.

Le vide d'une angoisse sans fond dévore ce corps si naturellement bâti pour s'emplier de vie
chaque fois
que la jouissance le remplit de joie. Son énergie s'épuise en force de travail, sa substance
s'emprisonne
dans une forme abstraite, son regard se détourne de lui comme d'une chose ignoble et s'égare
dans l'infinie

sottise des mandements célestes.

L'individu particulier s'identifie à l'anonyme prix de ce qu'il produit et qui est produit en son nom. En dehors de quelques passions qui le chevillent encore à la vie en perdition, il n'est plus qu'une marchandise ; il possède une valeur d'usage, qui fait de lui l'instrument servile des besoins les plus diverses, et une valeur d'échange, à la faveur de quoi il s'achète et se vend comme une paire de bottes. C'est ainsi que le commerce lui a tenu lieu de génie jusqu'à nos jours, où le chômage le jette au rebut, où la crise monétaire le dévalue, et où il s'avise comme par enchantement que sa valeur est unique, incomparable et sans prix.

Le travail

Le travail a mécanisé le corps comme il a imposé au monde qu'il transformait la réalité de ses mécanismes.

Le monde a changé de base avec la révolution néolithique : il évoluait dans une symbiose de la nature et de l'humain et il s'est mis sens dessus dessous en prenant pour fondement de son progrès et de sa civilisation une activité spécialisée qui détruit l'unité primordiale, épuise la nature en dénaturant ses ressources et généralise un système de contraintes qui fait de l'homme un esclave.

Le beau résultat que de s'enorgueillir d'une pratique inaccessible à l'animal pour s'interdire aussitôt l'accès à la création, qui forme le génie humain !

La mécanisation économique

En se substituant au potentiel créatif, le travail pénètre dans l'évolution avec une redoutable force de fragmentation. Sous l'onde de choc des gestes répétitifs, des comportements lucratifs, des mœurs serviles et tyranniques, la richesse de l'être se disloque en une pacotille d'idées et d'objets broyés et triés par les mécanismes de l'avoir.

La nécessité de produire et de consommer des biens matériels et spirituels refoule la réalité des désirs, la
nie au nom d'une réalité forgée par l'économie. Ce qui est ainsi mis en pièce, réduit à un ensemble
de
rouages, n'est rien de moins qu'une totalité vivante, où les règnes minéral, végétal, animal se
fondaient
dans le creuset de la nature pour créer une espèce nouvelle, dotée du pouvoir de créer à son tour.

L'histoire montre avec une précision croissante comment le travail perfectionne la mécanisation
de
l'individu et de la société à mesure que la marchandise étend son emprise sur la terre et dans le
corps.

Il y a quelque chose d'artisanal dans le martèlement originel de la jouissance, et dans l'orgie,
l'émeute, le
massacre où elle se débonde dès que se relâche le travail régulateur du roi, du prêtre, du
fonctionnaire, du
plébéien, de l'esclave. Il y a de l'universalité industrielle dans les fureurs révolutionnaires qui
prêtent au
défoulement des passions opprimées la conscience d'un changement social imminent. Mais quel
désenchantement, universel lui aussi, quand il apparaît que les révolutions n'ont fait que traduire
le passage
d'un stade économique à un autre et que les nouvelles libertés n'incluent en rien la liberté de jouir.

Seul le travail qui transforme le monde a été le moteur d'un progrès qui a propagé partout la
défaite de
l'humain et l'image de sa victoire. Depuis que l'obligation de produire s'est prolongée en
persuasion de
consommer, le travail s'est fait, d'objet d'horreur, sujet de satisfaction. Son omniprésence ne laisse
plus un
ilôt de nature à la surface de la terre - même l'Amazonie succombe - et il n'y a pas dans les
profondeurs de
l'homme une passion qui ne se glace dans l'ennui de ses cadences. La marchandise a si bien
exploité
jusqu'à ses limites l'énergie de la vie terrestre et individuelle qu'une grande langueur mène à la
mort
Brocéliande et le merveilleux désir d'y aimer.

Qui s'obstine à participer à ce monde-là s'enlise dans les tics et les redites de son propre glas.
Tout son
discours n'est plus, comme son existence, qu'une oraison funèbre. C'est désormais à la croisée de
la mort
consentie et de la vie à créer que les enjeux de la destinée sont engagés.

Le travail sépare l'homme de la jouissance de soi. Telle est la séparation d'où procèdent toutes

les
autres.

La castration des désirs

L'homme de désirs a été chassé de son corps par le travailleur qu'il est devenu. L'économie n'a pu prendre le pouvoir qu'en économisant la vie, en transformant l'énergie libidinale en force de travail, en jetant l'interdit sur la jouissance, sur la gratuité naturelle où le désir s'accomplit et renaît sans cesse.

Les pulsions du corps - les besoins primaires de se nourrir, de se mouvoir, de s'exprimer, de jouer, d'accéder au plaisir sexuel - ont été enrégimentés dans une guerre de conquête dévolue au profit et au pouvoir. C'est une guerre qui, ne les concernant en rien, les atteint pourtant jusque dans leur volonté d'y échapper.

Coupé de ses désirs d'accomplissement, l'individu n'a plus en face de lui que les multiples modalités de sa mort. Le travail lui est un suicide commode, d'une hypocrisie toute sociale : il commence par ôter l'essentiel de la vie, et la routine fait le reste.

S'il n'existait pas au coeur de l'enfance une aussi précise castration, croyez-vous que tant de générations eussent permis par leur volonté de servitude tant de séculaires tyrannies ?

La division du travail a fait le maître et l'esclave dans l'individu et dans la société.

L'abstraction

Le pouvoir du ciel, du maître et de l'Etat commence dès que le corps, obéissant aux impératifs économiques, renonce à ses jouissances.

Le travail, qui sépare l'homme de lui-même, se dédouble à son tour, il se scinde en une activité intellectuelle et en une activité manuelle. Le processus s'inscrit dans la logique de l'exploitation du sol et du sous-sol.

L'organisation des labours, des semailles, des récoltes distribue le temps en une série de contraintes, un calendrier saisonnier gouverne les occupations de la communauté, l'irrigation suppose un tracé de canaux, la répartition des eaux, la prévision du temps. Chaque saison apporte son lot de problèmes à résoudre :

préparation de la terre, résistance des matériaux, extraction de matières premières, amélioration des techniques, observation des astres, géométrie dans l'espace.

Les choses ne s'ordonnent selon la plus grande efficacité qu'à la condition de les regarder de haut, comme de ces tours et promontoires que les privilèges accordés aux organisateurs, et usurpés par eux, appesantiront d'un sens lourd de conséquences, transformant des constructions initialement fonctionnelles en monuments de tyrannie : cairns, mastabas, pyramides, donjons.

La fabrication d'outils de plus en plus nombreux, le traitement des minerais, le défrichement des forêts, la multiplication des tâches spécialisées, à quoi s'ajoutait le souci de défendre contre la convoitise des voisins les lieux où s'épanouissait une fortune nouvelle, tout concourait à concentrer en quelques têtes un savoir issu d'une pratique d'abord commune à tous.

Graduellement arrachée des mains des praticiens, la connaissance s'est élevée telle une buée de la terre pour se condenser dans les cieux et retomber en averse comme si elle émanait des dieux. L'expérience commune à tous s'est abstraitement ramassée en quelques têtes qui en firent un secret, un mystère. Il ne s'est guère passé de temps que les mandements du savoir devinssent les décrets du pouvoir.

Pouvoir temporel et pouvoir spirituel

De la maîtrise de l'espace, du temps, des eaux, des échanges sortit l'engeance des prêtres et des rois. L'éclair des ordres et le tonnerre des commandements churent d'un au-delà, que fondaient bel et bien ici-bas le sacrifice du corps au travail et la puissance égalisatrice du prix, le Logos universel d'une monnaie qui circule et impose partout ses équivalences, réussissant ce prodige d'apposer le signe «égal» entre un terrain pétrolifère et dix mille Indiens à expulser.

Le travail ne fonde pas seulement l'économie terrestre, il la dédouble, à l'image de sa propre division, en une économie céleste, en un pur et hypocrite domaine de l'esprit régnant sur la matière.

Au sommet de la pyramide hiérarchique, Dieu auréolera le prêtre-roi, jusqu'à l'arasement qu'en 1789 les premières trépidations de la machine industrielle imposeront à l'édifice archaïque du monde.

Déchéance de la terre et du corps

Tandis que les maîtres s'inventent une ascendance céleste pour razzier la terre au nom des dieux, le corps se recroqueville ainsi que la communauté sur laquelle se referment murs et frontières de la propriété.

De quelle déchéance ont-ils osé frapper ce corps sans quoi l'homme n'existe pas, qui est le lieu de toutes les sensations, de toutes les connaissances, de toutes les délectations et de toutes les peines ; ce centre lumineux des réalités tangibles, creuset où l'alchimie des trois règnes transmute la sensibilité du cristal, du végétal et de l'animal dans la faculté humaine d'accomplir le grand oeuvre de la nature !

Ils l'ont réduit à deux principes fonctionnels, à deux organes hypertrophiés, une tête qui commande, une main qui obéit. Le reste a la valeur calculée des abats sur l'échalot d'un boucher : le coeur, réservé non aux futilités de l'amour mais au courage des armes et de l'outil ; l'estomac, destiné à soutenir l'effort physique, et que risqueraient de brouiller fâcheusement les plaisirs de la table ; l'appareil génital et urinaire, affecté à la reproduction et à l'évacuation et dont l'usage voluptueux est cause du péché, de souffrance et des maladies.

Jugez de la qualité accordée aux jouissances quand, les mécanismes du corps au travail ayant rempli leurs offices, le bonheur différé par les affaires a le loisir de se satisfaire.

Le travail est l'exploitation lucrative de la nature terrestre et de la nature humaine. La dénaturation est le prix de sa production.

Le parti de la mort

Quand le travail succède à la cueillette des ressources offertes à l'ingéniosité humaine par la terre, l'eau, les forêts, le vent, le soleil, la lune, les saisons, il substitue à la relation symbiotique des hommes et de la nature un rapport de violence. L'environnement et la vie qui en est issue déchoient au rang de pays conquis et à reconquérir sans relâche. Le producteur les traite en insoumis, en ennemis sournois.

La nature a connu le sort de la femme, admirable comme objet, méprisable comme sujet. Elle a

été

violée, chiffonnée, saccagée, dépecée en propriétés, mortifiée juridiquement, épuisée jusqu'à la stérilisation. Le corps rompu au va-et-vient des muscles et aux redondances de l'esprit, n'est-ce pas le triomphe de la civilisation sur les «bas instincts», entendez la quête du plaisir ?

On sait comment tant de vertus gouvernant le bonheur ont propagé le goût de détruire et de se détruire.

Quand l'usine du travail universel n'absorbait pas l'énergie libidinale, le trop-plein se débordait en conflits

d'intérêts et de pouvoir que les Causes aussi diverses que sacrées promenaient de drapeau en drapeau.

Cependant, la nature humaine s'épuise aussi et l'hédonisme qui réduit la satisfaction des désirs à la

consommation de plaisirs surgelés est bien contemporain des forêts moribondes, des rivières sans poissons

et des miasmes nucléaires.

Le travail a si bien séparé l'homme de la nature et de sa nature que rien de vivant ne peut désormais

s'investir dans l'économie sans prendre le parti de la mort. On conçoit que d'autres voies paraissent et que

la gratuité, jadis taxée d'irréalité, soit désormais la seule réalité à créer.

L'émergence d'une réalité autre

L'empire de l'économie a jadis porté un coup d'arrêt à l'évolution symbiotique de l'homme et de la

nature. sa chute ravive aujourd'hui le cours du vivant. A la tyrannie du travail succède la primauté de

la jouissance où la vie se forme et se perpétue.

Ce qui était noué se dénoue. La complexité du vieux monde se disloque en un fatras de vérités péremptoires dont le ridicule ne laisse pas d'étonner. Comment a-t-on pu souffrir, se battre,

mourir pour

tant d'inanités gonflées d'importance ?

C'en est fini des dieux, de la fatalité, des décrets de la nature, de la détermination caractérielle, de

l'aveugle destinée guidée par le hasard.

Des grands systèmes théologiques, philosophiques, idéologiques qui gouvernèrent l'existence,

la poussant
de Charybde en Scylla, il ne restera bientôt que le poussiéreux souvenir de l'érudition.

Les êtres et les choses se décantent, la simplicité fleurit dans un premier printemps, le quotidien prend
l'aspect d'un paysage sur une terre nouvelle. Déserte est la nuit de l'homme abstrait.

L'enfant grandit à la croisée d'une conscience récente, les lassitudes de l'amour apprennent à se conjurer,
l'ardeur au travail se dissipe, éclairant la frontière du désir et de la contrainte où le plaisir se perd.
Parfois,
le bonheur d'être à soi l'emporte sur l'ennui de ne pas s'appartenir.

Ici commencent les errances de la nouveauté, ses aberrations peut-être. En dehors de la dissection
scientifique qui la livre en pièces détachées aux lumières de la pensée séparée, la vie sur la terre et dans le
corps est si mal connue que la lucidité et la niaiserie risquent de s'emmêler pour un temps dans
les
tâtonnements de la découverte et les troubles d'une réalité autre. Qu'importe, nous voulons des mystères
qui ne recèlent pas d'horreurs :

La démocratie

Les principes de la démocratie et des droits de l'homme n'ont pas de plus sûr garant que la nécessité où
le marché mondial se trouve de vendre n'importe quoi à n'importe qui. Il s'ensuit que les valeurs
du passé
vont à la casse à la cadence de marchandises obsolètes, même si leurs débris archaïques entrent
dans
l'élaboration d'un éphémère modernisme.

La subversion

L'économie propage ainsi la subversion mieux et plus vite qu'une horde d'agitateurs spécialisés.
Il suffit
de jeter un regard sur les vitrines spectaculaires où la société exhibe les modèles de sa
respectabilité et de
son infamie ; il n'y traîne plus guère que des spécimens défraîchis de rois, prêtres, papes,
policiers,
militaires, noblions, bourgeois, bureaucrates, prolétaires, riches, miséreux, exploités, exploités... et l'on a
peine à croire qu'autour de tels magots s'élevèrent, il n'y a pas si longtemps, les ardeurs de la
haine et de
l'admiration. jamais une époque n'a été à ce point soldée à des prix défiant toute concurrence.

La lucidité

Les années 60 sollicitaient encore, pour déchiffrer le contexte social, l'exercice d'un peu d'intelligence. Il fallait de la lucidité pour percevoir les signes de faillite. Trente ans plus tard, le premier clin d'oeil venu saisit d'un bout à l'autre de la terre le délabrement du décor, l'usure du spectacle, le ridicule du pouvoir, l'effilochage des rôles, les bouts de ficelle d'une économie rapiécée. La désinvolture et l'ennui ferment les rideaux sur une tragi-comédie millénaire.

L'économie a fait et défait l'empire que les hommes ont bâti en bâtissant leur propre ruine. Chacun quitte le vestiaire sans déguisement qui vaille. Il n'y a plus qu'à marcher devant soi, et de préférence vers soi, sans autre guide que le plaisir qui brille en tout instant de vie.

Les fonctions

La diversité de leurs sociétés repose sur quelques fonctions si manifestement communes à toutes qu'elles ont été imputées à la nature humaine. Il se trouve aujourd'hui encore de bons esprits pour soutenir que l'appât du gain, la soif de pouvoir, le goût de détruire et de se détruire font partie de l'homme au même titre que sa faculté de créer. C'était, il y a peu, une opinion lucrative. Elle a perdu beaucoup de ses intérêts depuis la dévaluation conjointe des valeurs matérielles et des valeurs spirituelles.

Si le poids de l'inhumain l'emporte dans la société des humains c'est raison non de nature mais de dénaturation. L'intrusion, au coeur du vivant, des mécanismes répétitifs du travail manuel et intellectuel, de l'échange par l'offre et la demande, du refoulement et du défolement des désirs ont inscrit dans les gestes, les pensées, les émotions ces mouvements par quoi l'économie s'empare des hommes et de leur environnement.

L'expansion de la marchandise a réprimé l'expansion de la vie ne lui laissant d'autre voie que celle d'un déchirement où ce qui ne se vit pas se vit abstraitement, au moyen des rôles, qui sont le tribut payé par l'humain à l'inhumanité des fonctions économiques.

Les rôles

L'apprentissage de l'enfant canalise la poussée des désirs. Loin de les affiner dans un essai d'harmonisation où la relation affective serait prépondérante, il les équivarrit à la dimension de rôles stéréotypés, de conduites soumises aux lois de l'échange, de l'exploitation, de la concurrence. L'éducation arrache l'enfant à ses plaisirs pour l'introduire de force dans une série de moules où il ne sera plus que la représentation de lui-même.

Il fut un temps où les couleurs et la vivacité des rôles compensaient l'interdit jeté sur les pulsions du corps, où la violence des débordements découvrait une manière de satisfaction dans les pratiques de l'avidité, de l'autorité et de la renommée qui s'y attachait.

On estimait alors que naître baron ou serf, devenir empereur ou éboueur, monter aux honneurs ou à l'échafaud participaient de l'histoire et du destin, non d'une logique conquérante progressant par inclusion ou exclusion, sauvant le rentable et damnant le manque à gagner. Une fatalité, assurément, mais une fatalité préméditée et calculée, la détermination d'une pratique qui n'avait rien de divin ou de céleste.

Le spectacle social permettait à des existences encorsetées de péchés, de remords, de terreurs, de culpabilité de briller dans les fastes et la fange de la gloire ou du supplice. On était saint, savant, débauché, criminel, intéressant par dépit de n'être rien seul à seul avec soi. Une pieuse imagerie entretenait les vocations de la nullité.

La vie n'est guère plus riche aujourd'hui mais les rôles ont dégénéré en grisaille et pauvreté. Qui répondrait désormais aux tambours de la renommée militaire, religieuse, patriotique ou révolutionnaire ? Qui endosserait pour «épater la galerie» l'uniforme caractériel qui a pour fonction de capter l'attention d'imposer un prestige, de conduire le troupeau ?

L'idée a fait son chemin que, bien ou mal jouées, les rôles procèdent d'un réflexe conditionné, d'une salivation au coup de sonnette. C'est une habitude qui se perd depuis que l'enfant n'est plus assimilé à un chien, ni le chien à une machine, et que la machine, elle-même modèle de perfection marchande, a cessé d'être le modèle de la perfection humaine.

Fin des fonctions et des rôles

Pendant des millénaires, ils se sont battus comme des forcenés pour ranger et étiqueter les êtres et les choses. Ils cherchaient de bas en haut et de gauche à droite la place de l'homme dans les desseins de Dieu et ne découvraient en fait que l'emplacement réservé au produit et au producteur dans chaque étape du processus marchand.

Cependant, si conditionnés qu'ils fussent par les mécanismes fondamentaux du système - la transformation de la force de vie en force de travail, la division laborieuse de l'esprit et du corps, l'échange et la lutte concurrentielle pour le contrôle des marchés - ils n'ont jamais été les purs produits de l'économie qui les gouvernait. Ils gardaient, chevillée en eux, une grâce de vie irréductible à la logique et à l'ordre marchands, ils s'y baignaient en d'éphémères moments d'amour, de générosité, de création, prenant en soudaine horreur le permanent calcul de l'existence ordinaire.

Bien que les rôles, qui les maintenaient sur la scène sociale où l'apprentissage et l'initiation les avaient jetés, décidassent souvent de leur survie ou de leur mort, combien de fois ne leur est-il pas arrivé, au coin d'une rue, dans un salon, en sortant du bureau, de se demander ce qu'ils faisaient là, de découvrir dans leur corps quelqu'un qui cessait d'être un autre qu'eux-mêmes, de tirer le rideau sur la lamentable bouffonnerie des mérites et des démérites, de tout abandonner pour se mettre en quête d'une fortune qui ne doive rien à l'argent ni au pouvoir.

Ce qui n'était hier que fulgurance, bouleversement sans lendemain, coup de folie ou révolte revêt l'allure d'une réaction de plus en plus fréquente et prévisible depuis qu'à l'instar du marché des changes le marché des valeurs sociales s'effondre, dévaluant les rôles, quels qu'ils soient. Qu'est-ce que perdre la face alors que l'envers vaut l'endroit, et à quoi bon se coincer le corps et l'esprit dans les grimaces d'une autorité sans bras ni jambes ?

L'authenticité

L'authenticité n'est pas une réalité nouvelle, ni Kleist une exception, qui prétendait n'être heureux qu'en

sa seule compagnie parce qu'il lui était permis d'être tout à fait vrai. Ce qui est nouveau, c'est le relief que prend l'authenticité dans l'effritement du mensonge social, dans le délabrement des personnages typés auxquels chacun était contraint de s'identifier dès l'enfance.

Fin des vedettes

Quelques mois suffisent dorénavant pour que croissent et décroissent le crédit ou le discrédit des vedettes, que leur renommée tienne au domaine de l'art, de la politique, du crime ou de la mondanité. Il y fallait naguère plusieurs années, des dizaines parfois. La gloire s'éteint aujourd'hui sitôt allumée.

Du temps que les réputations se perpétuaient, l'opinion publique recevait l'éclat d'un nom sans s'inquiéter des techniques d'éclairage et des machineries de l'apparat. L'obscurité de beaucoup d'existences prêtait du lustre à un petit nombre de gens qui n'eussent pas autrement brillé par leurs vertus particulières. Le faste d'un monarque, la faconde d'un guide suprême, la vogue d'un auteur rejetaient dans l'ombre les artifices d'une mise en scène conçue pour prêter une grandeur factice aux petits hommes du pouvoir.

L'inflation médiatique

Je ne soutiens pas que le talent de paraître se soit perdu. Il existe de nos jours d'excellents artistes dans l'art de tromper le peuple mais moins de peuple pour se laisser abuser et moins de moyens pour soutenir de grandes séductions. Car en dépit d'une inquiétante fascination des images, le mensonge ne mord plus avec la même acuité. L'oeil, l'oreille, le goût, le toucher, la pensée glissent sur une pléthore de clichés sans qualité qui ne les peuvent fixer bien longtemps.

A la surproduction de biens inutiles - par quoi se marque l'affolement de la marchandise, son processus de cancérisation - correspond un fatras d'informations qui décourage la digestion, écoeure le consommateur, épuise l'intérêt. C'est là que l'appétit, refusant d'indigester fadeurs, s'éveille à d'autres faims plus substantielles.

Alors que, ses circuits engorgés par la frénétique accélération du spectacle, la machine à décerveler impose lentement, son effet délétère se perpétue par le paradoxal biais de ceux qui la combattent. La peur

qu'elle entretient chez des gens dont l'esprit critique sert trop souvent d'exorcisme et de justification à la peur de jouir amplifie la taille du colosse et sous-estime la fragilité de ses pieds d'argile. Obsédés par le harcèlement de la bêtise, ils mettent toute leur intelligence à en parer bêtement les coups. Leurs railleries couvrent d'un dernier habit de mensonges le roi désespérément nu. Mieux que les faiseurs médiatiques d'abstractions, d'idéologies, d'illusions, de régurgitations religieuses et mystiques, ils prêtent de la gravité à cet encombrement de valeurs obsolètes à quoi se réduit l'effondrement de la civilisation marchande, et ils traitent en futilité la puissance du désir de vivre qui affleure partout sous leurs pas.

Dualité des rôles

Le spectacle subit le tassement du marché social. Les rôles y sont soldés au prix du pouvoir. dans les arlequinades de parlement, de prêtre, de conciles ou de conseils d'Etat, ce sont les coulisses et les ficelles qui suscitent la curiosité.

Comment prendre un seul rôle au sérieux quand on les a sous les yeux couplés par deux, arrangés en faire-valoir, vendus à la paire dans une interchangeable vérité : bon et mauvais, brillant et minable, dur et mou, juge et coupable, policier et assassin, terroriste d'Etat et terroriste privé, prêtre et philosophe, réactionnaire et progressiste, exploitant et exploité ?

Le style de vie

Le regard de la vie reprend la couleur de l'éternel, à contempler soudain, dans l'espace et le temps, l'alpha et l'oméga de la mort : le déluge de l'expansion marchande, la terre engloutie par un océan d'affairisme, les remous où les générations se succèdent, surnagent et se noient le temps d'un écu gagné et perdu. Seuls ont résisté au cataclysme perpétuel de l'historique quelques sommets où se sont réfugiés, portant la qualité de l'être, les irréductibles ferments de l'humain : l'enfance, l'amour et la création.

Le cycle des apocalypses incessantes s'achève avec la fin de l'économie. La roue de fortune et d'infortune qui de siècle en siècle tournait le long d'un même sillon de guerres, misères, maladies, souffrances et lendemains amers se brise. Ceux qui estiment que l'univers va se briser avec elle ont peut-être raison mais c'est la raison que leur dicte la grande lassitude qui les rallie au parti de la

mort.

Pour qui se réjouit qu'il n'y ait plus ni drapeau, ni maîtres à penser, ni rôles à soutenir, voici le temps de l'authenticité, et d'un style de vie où les êtres renaissent à eux-mêmes, à la jouissance de ce qu'ils désirent vivre.

Un dolce stil nuovo succède aux violences du refus pour investir dans la volonté de vivre une énergie obstinée, qui n'est plus celle du désespoir et de l'insatisfaction mais celle de la jouissance et de l'insatiable. Il se départit lentement des attitudes caractérielles, des gestes mécaniques, de l'ignorance névrotique, de l'amertume agressive qui traduisent l'obéissance du vivant à l'économique. Il s'éloigne autant qu'il est possible des accoutumances où l'échange l'emporte sur le don, le pouvoir sur l'affection, le défoulement sur l'affinement des plaisirs, la culpabilité sur le sentiment d'innocence, le châtement sur la correction des erreurs. Mais s'il estime archaïques de tels comportements, il ne les récuse pas au nom d'une pensée séparée, d'un parti pris intellectuel, d'une morale, car loin d'en venir à bout, il ne ferait ainsi qu'en reproduire l'engance. Il les repousse parce qu'ils l'ennuient et troublent son plaisir, parce qu'il y a mieux à vivre, tout simplement.

La vie se joue et ne se représente pas

Si l'évolution de l'enfant ne cesse d'engranger des certitudes nouvelles, c'est qu'elle forme la racine d'une humanité qui se dégage de l'animalité sans succomber encore à l'emprise de l'inhumain.

Les hésitations croissantes de l'enfant au seuil d'une école où la pensée séparée de la vie s'enseigne de plus en plus malaisément ne traduisent-elles pas le refus d'entrer dans la carrière qui a fait de leurs aînés des êtres souffreteux, vrillés de désirs tordus, écorchés par une mort quotidienne et jouant leurs rôles dans la parodie du bonheur.

Leur attitude envers les rôles ne ressortit pas de la critique à laquelle se livrent volontiers les adultes, si bien éclairés sur le négatif qu'ils ne s'en dépêtrent pas. Il est facile en effet de railler ceux qui s'en remettent du soin de leur bonheur à un dieu, à un potentat, à un parlementaire ou à un bureaucrate syndical mais les

railleurs sont-ils mieux représentés par eux-mêmes. Est-ce que l'image qu'ils s'échinent à donner d'eux ne traduit pas un reniement de leur propre authenticité ? Est-ce qu'elle ne contient pas en germe le mensonge général du système représentatif et électoral ? N'est-ce pas comme si, quêtant quelque ascendant sur leur entourage, ils l'engageaient à voter pour eux ?

Les enfants ne succombent que tardivement à un tel piège. Ils perçoivent d'abord comme un jeu les rôles que les adultes endossent avec un imperturbable sérieux. Ils prennent, à s'identifier tantôt au gendarme, tantôt au voleur, un plaisir identique. Ils passent avec désinvolture du juge au coupable, du médecin au malade, du fort au faible, du maître à l'esclave, du bon au méchant. Le jeu de la métamorphose et du déguisement, voire de l'affabulation prétendument mensongère, appartient à un fond symbiotique où les êtres et les choses sont reliés entre eux par le mouvement d'une vie commune.

A mesure que le jeu se fige, que les gestes s'appauvrissent dans le ballet mécanique de l'argent et de la promotion, l'enfant est instamment prié de se forger une image de marque, de se loger sous une raison sociale. Les agréments de la métamorphose entrent à reculons dans une réalité fantasmatique non sans que l'adolescent, enfin fixé sur les choix et les orientations que les exigences de l'économie lui imposent, ne garde au coeur l'impression qu'il a poussé la mauvaise porte et que toutes celles d'à côté eussent été préférables.

La contrainte et l'ennui de se donner à voir sous un angle intéressant et intéressé - à «frimer» comme disent les écoliers - découvrent aujourd'hui leur péremptoire inutilité dans la faillite du marché social et de ses valeurs traditionnelles. Une fois de plus, le retour à l'enfance s'identifie à la tentation de renaître à soi-même, dans la pluralité des désirs et l'unité de la vie, dans les métamorphoses humaines de la nature recréée.

La fin du pouvoir hiérarchisé

Il n'est pas un domaine où l'autorité ne se dégrade et n'annonce la fin de tous les pouvoirs engendrés par l'exploitation de la nature.

L'incroyance a dépouillé les prêtres du respect et du mépris dont les drapait leur ministère. Dieu ressortit désormais de la fouille archéologique, et les épisodiques criailleries de chantier ne changeront rien à la faillite (enfin !) des entreprises religieuses.

En quelques terres vénéneuses du tiers-monde croupissent les derniers tyrans. Un universel discrédit ensevelit peu à peu les dictatures militaires dans les déjections du passé ; mieux que l'antimilitarisme le plus virulent, il fait puer d'un remugle de mort l'uniforme des armées de tous les continents et de tous les partis.

Rien n'est plus réconfortant que de voir l'histoire refermer ses poubelles sur le règne des dieux vivants, des sauveurs du peuple, des gloires providentielles, des élus charimastiques. Il faut rendre grâce au XX^e siècle d'avoir désarticulé la main de fer qui tint si longtemps en sujétion le prolétariat, la femme, l'enfant, le corps, l'animal et la nature. Heureux temps où les chefs d'Etat, de famille, de coteries, de cénacles et d'entreprises dégringolent de leur prestige comme feuilles mortes, tourbillonnent dans les remous du ridicule avant de se perdre dans l'indifférence !

N'ayant plus rien de consistant à leur mettre sous la dent, la volonté de puissance ne nourrit plus que des carnassiers édentés. Sans doute l'époque continue-t-elle à jeter sur le marché son lot de créatures autoritaires, mais c'est affaire d'inertie plus de conviction. Les mutilés affectifs ont beau s'exhiber encore sous le label du regard de feu, du caractère d'acier, de la mâchoire virile, le milieu ambiant stérilise leurs semences d'amertume, d'agressivité et de mort. Ils se retrouvent déchus des raisons qui les fondèrent si longtemps en droit et en espérance : la promesse d'un Etat fort, d'un empire financier, d'une révolution nationale ou prolétarienne. La caution de la réussite leur est désormais refusée.

Au nom de quoi gouverneront-ils maintenant que l'économie les gouverne comme des pions,

car

l'échiquier du vieux monde ayant perdu rois, reines, tours et cavaliers, il ne reste plus pour sauter d'une

case à l'autre qu'une universelle piétaille ? Poursuivront-ils un jeu qu'ils ne mènent plus, et à l'appel de

quelle victoire ? Restaurer les affaires, l'Etat, l'argent, la confiance ? Allons donc ; les choses en sont à ce

point que le ressort du mensonge se brise aussitôt remonté.

Les gens de pouvoir ont perdu cette foi du maquignon, qui fit les royaumes et les républiques. N'auraient-ils gardé que l'ancienne créance du commis voyageur, frappant de porte en porte pour écouler

son stock de balayettes, qu'ils eussent conservé assez d'imagination retorse pour dépendre le pendu et lui

vendre une autre corde. Mais non ! L'idée leur vient à peine de profiter de sirènes d'alarme qui signalent la

présence d'une planète en danger. Ils ne songent pas à déboulonner les monopoles branlants de l'industrie

traditionnelle, à investir dans l'écologie, à démanteler les fabriques de nuisances, à défaire en beauté ce

qu'ils firent en laideur, à dépolluer et dénucléariser, à coloniser les énergies douces, à fédérer internationalement de petites unités régionales de production, à propager des modes d'autogestion rentables, bref à agir selon la constante de leur histoire : la reconversion économique des idées révolutionnaires. Du reste, il semble que l'état mental des hommes d'affaires subisse la baisse tendancielle

de leur taux de pouvoir. Ont-ils ressenti comme un traumatisme personnel le fait que le commerce des

armes pâtisse de l'extinction graduelle des guerres locales ? Toujours est-il qu'ils n'ont rien trouvé de mieux

pour obéir aux lois de concurrence que de s'affronter dans le champ clos de la Bourse. Là, adoubés en

chevaliers noirs et blancs, ils s'adonnent à des parodies de tournois, de raids, de pillage. Etonnant spectacle

qu'une génération de financiers obsessionnels poussant d'un bout à l'autre d'une table d'actionnaires des

séries de chiffres et des liasses de biftons tandis qu'en cascade des secteurs entiers de l'agriculture et de

l'industrie vont à la casse.

A son stade suprême, le capitalisme retombe en enfance, une enfance éradiquée de la vie, ce que l'on

nomme ordinairement le gâtisme. Dans le même temps que ses mécanismes apparaissent à la conscience

du corps individuel, l'économie atteint à sa pure abstraction. Son évanescence est telle qu'elle lâche sous

elle sa propre substance, les usines et les marchés qui en composaient la matérialité. Quelle volonté de

puissance résisterait à pareil relâchement musculaire ?

La courbe décroissante de l'offensive économique

La rage de s'approprier un os à ronger ou à revendre a partout nourri la volonté de puissance.

Même

l'homme le plus faible protestait de sa main-mise sur un bout de pain, une femme, un chien, une manière

de renommée. Voilà un trait de caractère que l'on n'a pu attribuer à la nature de l'homme qu'à la condition

de la revêtir d'une cuirasse caractérielle. Le tour de passe-passe est d'autant plus manifeste

aujourd'hui

que, la marchandise ayant presque tout conquis, il ne reste en présence sur la terre que la redondance

d'une économie sans usage et une vie découvrant l'usage humain de sa nature.

Il n'est pas un continent où la marchandise ne pousse sa modernité. L'obligation de consommer propage

la démocratie à la vitesse des études de marché, la paix des échanges efface progressivement le spectre des

guerres, voire de la guerre sociale, du moins sous sa forme archaïque. Le conflit qui dressait séculairement

l'une contre l'autre la classe exploitée et la classe exploiteuse subit chaque jour davantage les effets de la

dévaluation du pouvoir. Répression et revendications s'amollissent dans la parodie nostalgique des luttes

d'antan.

Il n'est pas jusqu'à la vieille prédominance de l'esprit sur le corps qui ne lâche prise à son tour.

Le

marché technocratique n'a-t-il pas entrepris, en promotionnant l'ordinateur, de transformer l'outil en

cerveau et le cerveau en outil ? La cybernétique réalise ainsi le programme préparé pour l'homme par la

logique de la marchandise : un corps et un esprit également réunis dans une machine.

Qui s'extasiera du prodige auquel atteint le génie humain mis au service de l'économie : un corps

musculaire dépourvu d'énergie libidinale et une pensée engouffrant des millions de connaissances, qu'elle

ne peut traiter qu'au moyen d'une logique binaire, c'est-à-dire avec une intelligence inférieure à celle du rat

? L'émerveillement est ailleurs.

Le règne de la valeur d'échange

Comme si l'ordinateur servait d'enseigne à la boutique humanitaire où l'homme tend vers la

pure
abstraction, voici un monde où la valeur d'usage décroît de gadget en gadget, où les biens véritablement utiles disparaissent avec vaches, escargots, champignons et forêts, où les industries de matières premières sont démantelées au nom de la rentabilité internationale.

En revanche, la valeur d'échange tend vers l'absolu. Le profit détermine le sort de la planète dans l'ignorance méprisante de l'homme et de la nature. Une intellectualisation forcenée réduit l'écart entre travail manuel et travail intellectuel. Ce qui y gagne, ce n'est pas l'intelligence du vivant, c'est l'indifférenciation des êtres et des gestes quotidiennement pliés au réflexe d'un travail programmé pour procréer le néant ; c'est l'accord assuré non avec ce qui vit mais avec une société où tout ce qui bouge est mécanique et quantifiable en valeurs boursières. Telle est la perspective marchande. La pyramide hiérarchique a beau se tasser et le pouvoir dégringoler, le sentiment d'un univers où l'être se glace en objet continuera de pousser passivement vers la mort ceux qui ne perçoivent pas combien une violence nouvelle couve sous le pourrissement des luttes traditionnelles, à quel point l'antagonisme de l'exploiteur et de l'exploité a lassé les énergies parce qu'il révèle aujourd'hui un dénominateur commun à l'une et l'autre factions, l'exploitation lucrative de la vie.

Le déchaînement de la volonté de vivre sera aux fureurs insurrectionnelles ce que l'exubérance enfantine est aux trépignements du vieillard.

L'organisation

Jamais le pouvoir n'a disposé d'aussi grands moyens pour imposer sa souveraineté et jamais il ne lui est resté, pour les appliquer, aussi peu de force.

La politique des dieux était impénétrable. La ferveur idéologique balayait les doutes et les scrupules. Il a fallu que les exigences du marché condamnent, sous l'accusation, sans appel, de «rentabilité insuffisante», cet ultime résidu de la structure agraire qu'était la tyrannie bureaucratique pour que rien ne dissimule plus longtemps les circuits déconnectables de l'économie informatisée.

Assurément, la bureaucratisation soviétique avait déjà rendu palpable l'absurdité de plans aussi parfaitement agencés sur papier que parfaitement inutilisables. L'effondrement du glacis

bureaucratique
achève de démontrer concrètement ce qu'a toujours été le pouvoir hiérarchique : une tentative
d'organiser
le vivant en le vidant de sa substance au profit de l'économie.

La distance qui séparait l'esprit céleste de la matière terrestre tient aujourd'hui entre le poing qui
se ferme
sur la nécessité de travailler et la main qui s'ouvre aux plaisirs d'aimer et de créer.

La gestion de la faillite

A quoi se réduit désormais l'existence effective, sinon efficace, des dernières formes de pouvoir
? A la
science du management. Elle seule est en prise directe sur l'économie depuis que l'économie s'est
épouillée de sa vermine politique, rois, pontifes, chefs d'Etat et de factions, depuis qu'elle étend
sur la terre
ses circuits visibles du grand ordinateur.

Quelle est la qualité la plus prisée chez les hommes politiques, maintenant qu'ils sont devenus
les
porte-bagages des hommes d'affaires ? Quel est leur meilleur faire-valoir électoral ? Le charisme
?
L'intransigeance ? La poigne ? La séduction ? L'intelligence ? Pas le moins du monde ! Il importe
seulement qu'ils aient le sens de la gestion.

Belle logique : L'époque exige de bons gestionnaires avec un empressement d'autant plus grand
qu'il n'y a
plus à gérer que des faillites.

Il y a trente ans, les révolutionnaires, exigeant la peau des bureaucrates, appelaient à la
formation de
nouvelles organisations qui liquideraient les fauteurs de gabegie et feraient triompher l'ordre
autogestionnaire. Ils ont eu la peau des bureaucrates mais pour s'en revêtir.

Les murs de la citadelle bureaucratique et des empires de l'Est se sont effondrés non sous
l'assaut des
libertés révolutionnaires mais sous la poussée de la marchandise appelant à son libre passage
avec tant de
transparence que c'est le mot lui-même qui passe pour abolir le rideau de fer.

Les anciens combattants de 1968 - peu sensibles au refus de la survie qui s'exprimait alors - ont
pris du
galon dans la fringante armée des nouveaux gestionnaires. Comme la débâcle économique se
gère fort bien
d'elle-même, ils ont tout loisir d'agir au mieux des intérêts du peuple en agissant dans l'intérêt de
l'économie. Ils mettent de l'ordre dans la défaite et de la dignité dans la débandade. Les jeunes
loups ont

toujours fait, le temps d'une saison, de bien beaux moutons.

Pour la première fois dans l'histoire, le sentiment que l'économie a usurpé sa souveraineté au vivant
donne à la volonté de vivre la conscience d'une souveraineté à créer.

Le retour au concret

Le devenir de la marchandise a été la force des choses qui ont partout pesé sur les destinées.
Son
universalité a matérialisé dans le corps des individus, cependant uniques, un ensemble de
fonctions et de
rôles qui agitaient, comme autant de pantins à peine différents les uns des autres, des êtres
persuadés d'agir
selon l'esprit, la culture, l'idéologie qu'ils avaient choisis. Le retour au concret dénonce
l'imposture de
l'homme abstrait, de l'homme arraché de soi au nom de l'homme en soi.

La séparation entre le vécu et le marché social, qui le prétend gouverner, est si sensible
aujourd'hui
qu'elle prête une grande fragilité aux engagements dans quelque carrière que ce soit, à
commencer par ce
qu'ils appellent la «responsabilité sociale». Pourquoi, en effet, irais-je entériner un contrat avec
une société
si contraire à la vie que la simple survie de la planète s'en trouve menacée ? Toute obédience
consentie à
un monde qui se détruit n'est-elle pas un acte d'autodestruction ?

Les décombres qu'ils accumulent d'une main et rapetassent de l'autre ne me concernent en rien,
si ce
n'est par le détour qu'ils m'imposent. Il n'est pas facile de vivre et moins encore d'en garder
l'envie, voilà
un effort constant qui me dispense des autres.

Il n'y a plus, pour s'opposer à la montée du vivant, que la force d'inertie qui continue
d'agenouiller
ceux que le pouvoir n'a plus la force de contraindre.

Le délabrement du mécanique collé sur le vivant

Le pouvoir a perdu cette irradiation sublime et terrifiante qui le rendait si redoutablement
proche et
lointain : proche par son inquisition permanente, sa police sillonnant les pays et les têtes ; lointain
par cet
inaccessible renouvellement que n'interrompt jamais le couteau qui tranche la gorge des tyrans.

Depuis que l'opinion publique enregistre l'effondrement des diverses formes d'autorité, le

mélange de
peur, de haine, de respect et de mépris que propageaient les surplis, breloques et uniformes
s'exorcise en
rires et railleries avant de se diluer bientôt dans une indifférence amusée.

Il faut ne savoir ni aimer ni être aimé pour éprouver le besoin de gouverner les autres. Ce qui se
gagne
en prestige se perd en puissance affective. Et quel asservissement aux mécanismes des rôles et
des
fonctions ! L'obsession de régner, d'imposer, de vaincre, de subjuguier réduit le corps à un
ensemble de
leviers de commande. Les gestes, les muscles, les regards, les pensées obéissent à un mouvement
de
balancier. Il faut, ici, s'attacher par faveurs, flatteries, compromis, alliances celui qui ne peut être
exclu ; et
détruire là, avec morgue, insolence et raisons péremptoires quiconque ne s'est laissé acheter par
contrainte,
contrat et séduction. Heureuse existence qui tire son plaisir et son piquant d'une brosse à reluire et
à étriller
!

Plus le mécanique s'empare du vivant, plus la frustration s'affame et se nourrit de
compensations
agressives. Dans le temps que le pouvoir patriarcal et la vogue incontestée des comportements
autoritaires
prêtaient de puissants moyens aux fonctions et aux rôles, on appelait charisme, responsabilité,
sens du
devoir cette rage de dominer qui relève aujourd'hui de la névrose et du ridicule. Il reste à ceux qui
ont
l'étoffe d'un chef trop peu de tissu pour en draper décemment leur impuissance fonctionnelle et
leur
impuissance à vivre.

Un insigne stupidité du terrorisme prétendument subversif est de n'avoir pas compris que les
créatures
du pouvoir sont à ce point diminuées qu'elles tirent un puissant réconfort de l'intérêt que leur
consacre une
campagne d'assassinat ou de dénigrement. Signe des temps : le nom de Caserio a éclipsé celui du
vague
président envoyé par lui ad patres, alors que le peu glorieux Aldo Moro l'emporte dans la
mémoire sur son
terne assassin. Chiens couchants, chiens qui mordent et aboyeurs de l'ordre sont du même chenil.
Ceux qui
se battent encore pour mourir ont les cimetières qu'ils méritent.

Qui a résolu de vivre selon ses désirs devient insaisissable. Il n'a ni rôle, ni fonction, ni
renommée, ni

richesse, ni pauvreté, ni caractère, ni état par lesquels on le puisse agripper et prendre au piège. Et s'il doit comme chacun payer tribut au travail et à l'argent, il ne s'y engage pas vraiment, étant engagé ailleurs où il a mieux à faire.

Rien n'est plus déprimant pour le matamore que de s'apercevoir soudain qu'il n'a pas d'adversaire, qu'il se démène seul sur le ring de la concurrence et de la polémique, qu'il n'appartient qu'à lui de se donner de la révérence et du mépris.

Le miroir s'est brisé, où l'homme de pouvoir s'entendait à livrer au public une image admirable. S'il lui arrive de s'y contempler à la dérobée, c'est désormais pour saisir d'un coup d'oeil la désolante inanité de tant d'efforts, le vide affreux d'une vie sacrifiée aux apparences.

Ne jamais s'avancer où le pouvoir essoufflé jette ses derniers ordres, c'est laisser qui méditait de vous avilir et écraser face à face avec son pire ennemi : lui-même.

L'art d'être à soi n'empiète pas sur l'espace des autres, il occupe un autre plan de l'existence où l'espace ne manque pas ; il laisse aux protagonistes du comportement autoritaire le choix de l'une ou l'autre façon de disparaître : en achevant de se détruire comme être vivant, ou bien en détruisant rôles et fonctions pour commencer à vivre.

En finir avec le triomphalisme et la compétition

Prendre d'instant en instant le temps de se sentir vivre, c'est se trouver libéré du droit et du devoir conjoints d'obéir et de commander. Apprendre à saisir chaque plaisir quotidien, si minime qu'il soit, crée peu à peu un milieu où l'on s'appartienne sans réserve, où l'on soit vrai sans réticence, où l'exercice du désir passionné à tel point qu'il n'est rien ni personne qui s'interposant fâcheusement ne perde aussitôt de son poids, de son importance, de son sens.

Le sentiment de plénitude n'est pas un état de fait mais un devenir, non une contemplation mais une création. Le jeu du désir et de la jouissance implique une perspective où n'entrent pas en ligne de compte les critères du monde marchand et leurs raisons impératives. Il y a là une frontière indécise qu'un

savoir

sensuel devrait déceler à certains signes. Je n'en veux pour exemple que l'innocence de l'enfance heureuse qui illumine le visage des amants dans le moment de l'amour alors que les accès d'autorité auxquels ils succombent impriment à leurs traits la crispation douloureuse de l'enfant frustré dans son besoin de tendresse et qui se venge par les criaileries du caprice tyrannique.

Etre heureux, c'est aussi ne se soucier ni de l'être plus ou moins qu'un autre, ni d'en fournir la preuve ou l'aveu. Le bonheur se gâte dès qu'il a besoin de se faire valoir. Otez son mobile pusillanime et apeuré au précepte «pour vivre heureux, vivons cachés» et vous lui découvrirez une signification plus profonde : la jouissance ne s'exhibe qu'à ses dépens, la bonne fortune se tourne en son contraire dès que la fatuité s'en empare. La vanité est une authenticité qui se vide avec un bruit d'évier. Ce n'est jamais le vivant qui se livre à la gloire mais sa dépouille. Le plaisir qui ne s'offre pas dans sa gratuité est une denrée de supermarché.

S'aimer n'est pas s'admirer. je n'ai que faire de la balance des valeurs comparées, des mécanismes de concurrence où le commerce des hommes est régi par le commerce des choses.

Comment prendre le plaisir d'être à soi s'il faut à chaque instant escalader le podium et s'accrocher pour n'en être pas précipité ?

Le ridicule dans lequel le tassement régulier des marchés traîne l'esprit de compétition ne rend que plus absurde et odieux le leitmotiv de l'éducation traditionnelle : «Que le meilleur gagne !» L'enfant n'a nul besoin de victoires sur lui ni sur les autres ; elles sont autant de défaites assénées à sa capacité d'aimer et d'être aimé, elles instillent en lui la peur de jouir, car au regard d'une société où tout doit être pesé, acheté, vendu, prêté, rendu, payé, la jouissance est, par sa gratuité naturelle, une faiblesse et une faute. Comme disait cette femme de tête : «Il faut éviter de faire l'amour quand on est en affaires, on y perd sa combativité.»

La fin du juge et du coupable

La peur et l'agressivité diminuent avec le prix que la société fixe aux interdits et à leur transgression.

Le libre-échange achève de démanteler les vieux remparts de la structure agraire et chaque brèche met à la mode quelque idée nouvelle d'ouverture et de liberté.

Les sociétés archaïques cernaient de murailles à la fois protectrices et oppressives leurs champs, leurs propriétés, leurs villes, leurs nations. La modernité marchande a entrepris de les jeter à bas.

Les cités ont perdu leurs murs d'enceinte, les frontières s'effacent lentement. Sont-elles tournées les dernières pages sanglantes de l'épopée marchande ?

La guerre de 1914 et la reprise de ses braises mal éteintes en 1940 marquent, à ce qu'il semble, les ultimes vociférations ubuesques du protectionnisme, cette régression de l'esprit commercial à la mentalité agraire.

Le tumultueux passage du capitalisme privé au capitalisme d'Etat a vu se bâtir et s'effondrer les citadelles totalitaires du nazisme et du bolchevisme.

Les routes d'aujourd'hui, si embrumées d'illusions qu'elles demeurent, sillonnent plus librement l'Europe ; un laissez-aller, dûment patenté, tourne en dérision les vieux interdits et la violence qui, traditionnellement, les transgressait.

La paix des échanges

Un marché de plus en plus «commun» célèbre les libertés d'un commerce qui n'exclut aucune direction ni aucun objet et prête en quelque sorte sa largeur de vue aux opinions et aux consciences. Une paix des échanges imprègne peu à peu les relations sociales et internationales, elle écarte pêle-mêle les affrontements entre les peuples et les révolutions à l'ancienne, noyant le poisson de la révolte dans le verre d'eau de la palabre.

Tout baigne dans un conjonction apparente d'intérêts si déliquescents qu'ils découragent jusqu'à

l'idée
que l'on puisse se battre encore pour les défendre ou les revendiquer.

Ce qui s'incarne en fait dans cette communauté hautement industrialisée, où le fracas des armes le cède
au dialogue et les torches-cul du chauvinisme à l'étandard hygiénique de la Croix-Rouge, c'est le triomphe
de l'universalité marchande, c'est l'empire de la valeur d'échange, c'est le triomphe de la pensée heureuse
régnant sur un bonheur inexistant.

Cette transparence dont ils s'enorgueillissent, ce n'est pas la transparence de l'humain mais celle des
mécanismes qui dénaturent l'humain. J'aurais, hier, dénoncé une telle imposture afin de rendre la honte
plus honteuse. Comme elle se dénonce aujourd'hui d'elle-même, je me réjouis plutôt qu'elle mette
face à
face, en chaque individu, l'impulsion du vivant et le réflexe économique qui la tue.

Ce qu'ils appellent «laxisme» est l'abaissement du seuil d'interdit, sous la pression d'un marché
de
l'hédonisme qui légalise la transgression.

Le prix d'un péché s'est démocratisé

L'acte immoral qui procure pouvoir et profit n'est pas une immoralité, c'est une transaction
lucrative.
L'économie n'a jamais rien laissé à la traîne, dont elle escomptât un bénéfice matériel et spirituel.

La religion n'a-t-elle pas été la première entreprise à prospérer dans le traitement retors du
refoulement et
du défolement des pulsions ? Une fois les libertés de nature soumises aux exigences du travail
quotidien,
c'est une faute que d'y céder, une faute contre l'esprit économique. Le prêtre a su se faire très tôt
le
contrôleur et le comptable de la «faiblesse humaine». Il guette la chute de l'homme dans
l'animalité et se
poste à la sortie pour négocier le prix de la pénitence et du rachat. S'étonnera-t-on que l'Eglise de
Rome,
qui a hérité des vertus boutiquières de l'Empire, insiste tellement sur le caractère faillible de
l'homme en
proie aux tentations ? Plus le pêcheur succombe et mieux il acquitte en argent, en obéissance, en
débilité
résignée la taxe de péage qui lui accorde le salut de l'âme.

Hélas, depuis que l'économie terrestre a dévoré l'économie céleste, les affaires religieuses sont
tombées

en des mains profanes, moins soucieuses de secours spirituel que de réalité monétaire. Il a suffi que les plaisirs s'introduisent dans la démocratie des supermarchés pour que tombent en désuétude des formes ascétiques de rachat, où l'on crachait au bassinet en battant sa coulpe.

Ce n'est pas la raison scientifique qui a balayé l'obscurantisme religieux, c'est la raison péremptoire du chiffre d'affaires. Elle a pouvoir de tout privilégier, à l'exception de la gratuité. Elle a mis en vente et à portée de toutes les bourses le bonheur débité en denrées consommables. Elle a conçu pour la satisfaction à bas prix une gamme de désirs artificiellement modelés selon une technique éblouissante de bien-être, elle a programmé le triomphe de l'autonomie automatisée : sex-shops ; quick-dinners, vibromasseurs, peep-shows, télévisions, minitels roses, self-service social, culturel et psychologique.

Vaine querelle que de décréter s'il s'agit d'un bien ou d'un mal, puisque la vie est ailleurs. Ce qui est sûr, c'est que la vieille tyrannie agro-religieuse a été supplantée en Europe par une liberté formelle et commerciale qui a mené à un degré de haut développement l'humanisme marchand, c'est-à-dire une conception qui accorde à l'homme les mêmes droits qu'à un objet de prix, ni plus ni moins. C'est beaucoup si l'on songe à tant de générations sacrifiées, à la masse d'existence écourtées parce qu'elles valaient moins qu'une guigne. C'est trop peu pour qui estime que sa vie est unique et ne se peut ni payer ni échanger.

Dans la foulée, pourtant, un grand nombre de peurs, de frustrations, de conduites agressives et surnoisées sont en train de disparaître. Ouvertement et presque étatique incitée à saisir au passage, sans scrupule et sans honte, la plâtée d'érotisme, de passion quantifiée et de rencontres informatisées, la clientèle hédoniste apprend à se débarrasser des angoisses et des culpabilités dont la gangrène religieuse et morale noircissait, il n'y a pas si longtemps, les moindres satisfactions.

En revanche, ces libertés, qui sont des libertés de marché, se paient. La plupart des transgressions bénéficient d'une reconnaissance officielle, il suffit d'en acquitter la facture.

Pourtant, la peur de jouir n'a pas disparu, elle a seulement été ventilée dans la balance des paiements, dans le même temps que la rigueur des interdits s'atténuait pour qu'on les puisse transgresser à tempérament. Au bout du compte surgit toujours la taxe absolue, la dette insolvable d'une vie économisée

jusqu'à n'avoir plus que la mort sur les os.

Moins ils éprouvent le besoin de se protéger contre eux-mêmes, plus ils se passent de la protection des autres et contre les autres.

L'ouverture

Les citadelles où se verrouillèrent si longtemps les individus et les peuples ont été pétries d'un mélange de crainte et d'assurance. Le sort des nations, des villes, des hommes louvoyait entre la confiance et la suspicion, la sincérité et le mensonge, la trahison et la loyauté. La ruse et l'inquiétude qui règnent à l'état endémique parmi les bêtes, les hommes de l'économie les ont encloses en eux et dans leurs sociétés.

Or, dans la nature menaçante qu'ils lui imputent, l'étranger qui se tient à l'extérieur du rempart ne se distingue pas fondamentalement de l'étrangeté qu'ils ressentent au fond d'eux-mêmes : ce mouvement du corps vers la jouissance, mouvement réprimé parce qu'il menace la civilisation du travail.

La protection des dieux et des maîtres, qu'ils appelaient de leurs cris et de leurs sacrifices, n'a jamais été qu'une protection contre eux-mêmes, contre les désirs de nature. Ein Festburg ist unser Gott !

Le déluge de la marchandise a rasé les murailles de la mentalité agraire et protectionniste. Il n'est pas jusqu'à la carapace caractérielle qui ne se lézarde et ne s'ouvre à son tour. Nous savons qu'un autre cercle se reforme pour protéger, sur ses nouvelles frontières, l'empire de la marchandise. Cependant, la peur a pour un temps desserré son étreinte.

Tout ce qui se ferme et referme n'a jamais protégé que les choses aux dépens des hommes. Il n'est ni famille ni société qui ne fonctionne à la façon d'une mafia ; il s'agit toujours de propager la peur de «ce qui peut arriver» pour vendre, avec une sollicitude maternelle, le préservatif contre les dangers qui guettent l'enfant, le citoyen, la nation.

La plupart des tyrannies ont commencé par une amélioration du sort commun pour déboucher sur le règne ordinaire du pouvoir protecteur et de l'imbécillité protégée. Si le phénomène est mieux perçu

aujourd'hui, c'est à la fois qu'apparaît de plus en plus suspecte la protection que l'économie garantit contre la prétendue hostilité de la nature, et qu'une meilleure connaissance de l'enfant montre comment l'affection qui l'aidait à soutenir son autonomie s'économise peu à peu, se prête à intérêt, s'octroie en échange d'une soumission, transforme la sollicitude tutélaire en névrose de pouvoir.

Quand le marchandage affectif soumet la gratuité de l'amour à la loi de l'offre et de la demande, la séparation de la jouissance et du travail reproduit chez l'enfant les origines du pouvoir hiérarchisé.

Le déclin de la peur

Tant que le pouvoir des rois et des républiques gardait son crédit, la survie de l'espèce et la sécurité d'existence ont servi utilement de prétexte pour propager une peur qui faisait entrer impôts et soumission dans les caisses de l'Etat. Les semences de la crainte tombent désormais sur un sol stérile, elles prennent vigueur le temps d'une campagne de presse puis dépérissent.

Voyez le désarroi dans le grand guignol des armées. Elles sont là sans guerre à fourbir, sans insurrection à mater, sans même une grève générale à se mettre sous la dent. Réduites à servir de vitrine à un marché de l'armement que l'absence de conflits sérieux menace de plus en plus, leur force de dissuasion ne dissuade même plus du ridicule.

Il n'est pas jusqu'à la fonction policière qui ne s'avise parfois de dissiper l'odeur de mort par laquelle les gens d'armes sécurisent les foules désarmées.

L'idée que le criminel et le policier sont deux rôles complémentaires et interchangeable, taillés dans la même volonté répressive, n'a pas peu contribué à les nettoyer l'un et l'autre de la haine et de l'admiration qu'ils s'attiraient de la part de leurs partisans et adversaires respectifs. Les tueurs de tyrans, de ministres, d'argousins et de militaires, hier encore applaudis par la faction des insoumis, ont vu leur cote déchoir à mesure que leur image se confondait avec celle de leur victime. Ce n'est pas qu'on les soupçonnât seulement de briguer, dans l'un ou l'autre régime de liberté obligatoire, le poste qu'ils venaient de rendre vacant, non, c'est le réflexe de meurtre qui offusque ; ils ont le même mépris de la vie qu'en face.

Il faut être mort à soi-même pour réclamer la mort d'autrui. Surtout lorsque l'époque arrive à une si grande puissance et à une si grande faiblesse de l'agonie omniprésente que la vie se propage partout dans la conscience et les comportements comme la seule réalité véritablement humaine, la seule réalité qui ait valeur d'usage.

Ne me faites pas dire que, aspirant à la liquidation du pouvoir, de l'armée, de la police sous toutes ses formes, j'en pressens la disparition par quelque coup de baguette magique. Je sais assez que la chute de l'empire économique risque d'entraîner avec lui ceux que l'accoutumance et une certaine lassitude de «chercher ailleurs» accrochent aux réalités pourries du vieux monde. Ce qui touche à sa fin ranime toujours les fantômes du passé, et il se peut que le choix d'une mort imminente l'emporte sur les efforts qu'exige la restauration d'une volonté de vivre.

Cependant, je mise sur la nouvelle innocence et, ne passant pas un jour sans m'y appliquer avec sagesse ou folie, j'avoue me satisfaire de signes qui assurent ma conviction, à tort parfois, à raison souvent. Ainsi ne m'est-il pas indifférent que les parents s'initient à l'enfance, que les raisons du cœur priment çà et là sur le sens des affaires. J'entends avec plaisir les voix qui revendiquent et le refus des chefs et l'autonomie au sein de conflits traditionnellement contrôlés par des bureaucrates syndicaux, voire celles, encore insolites, qui s'élèvent de la magistrature et de la police pour démilitariser la fonction, pour proposer au criminel non le châtement mais quelque façon de corriger, dans le sens du vivant, ce qui a été commis par ignorance et mépris de la vie.

Ce n'est pas en les raillant mais en les pressant à la lettre que l'on empêchera les appels de l'humain de tourner au discours abstrait et de se renier dans les faits.

Contre le recours à la peur en écologie

La peur pénètre dans le cœur de l'homme dès l'instant qu'il se trouve empêché de naître à lui-même. Je veux dire qu'il ne quitte les terreurs inhérentes à l'univers animal que pour sombrer dans les terreurs d'une

jungle sociale où c'est un crime que de se comporter avec la libre générosité d'une nature humaine.

L'économie distille une peur essentielle dans la menace qu'elle fait peser sur la survie de la planète entière ; d'un côté, elle se donne pour la garantie du bien-être, de l'autre, elle se referme comme un piège sur toute tentative de choisir une voie différente, qu'il s'agisse de l'indépendance de l'enfant ou de la promotion des énergies naturelles.

La peur, en tant qu'argument économique, consiste à fermer portes et fenêtres alors que l'ennemi est déjà dans la maison. Elle accroît le danger sous couvert de s'en protéger. Susciter la frayeur d'une terre transformée en désert, d'une nature systématiquement assassinée n'est-ce pas encore une façon de se murer, pour y périr, dans le cercle vicié de la marchandise universelle ?

En détruisant les remparts de l'enfermement agraire pour les reconstruire plus loin aux limites de la rentabilité, l'expansion marchande a rameuté le troupeau des terreurs à la frontière d'un univers moribond et d'une nature à revivifier.

Ce qu'il y a de plus redoutable dans la peur de mourir, qui abêtit les hommes jusque dans leurs témérités suicidaires, c'est qu'elle est originellement une peur de vivre. Trépasser, franchir le pas de la mort, appartient si bien à la logique des choses que les hommes réduits aux objets qu'ils produisent y trouvent paradoxalement plus de sécurité et d'assurance qu'en la résolution de commencer à vivre et de prendre pour guide leurs propres jouissances.

La peur d'une apocalypse écologique occulte la chance offerte à la nature et à la nature humaine.

Peur naturelle, peur dénaturée et traitement humain de la peur

La peur a ceci de commun avec la maladie qu'elle appartient au langage du corps. Elle l'avertit des dangers auxquels il se trouve exposé. Toutefois, n'est-ce pas une étrange manière de se comporter que d'en amplifier la cause et les effets par la débandade ou cette fuite en avant qui se nomme courage, au lieu d'apprendre à se prémunir des risques annoncés ?

Ceux qui vivent dans la familiarité et l'amour des bêtes sauvages savent combien une réaction de frayeur augmente l'effroi et, partant, l'agressivité de l'animal approché ; alors que lui parler calmement, avec la voix du coeur, l'apaise dans le même temps que s'apaisent les inquiétudes d'une rencontre si traditionnellement marquée par l'incompréhension et le mépris.

Tel est le secret d'Orphée : la poésie est le langage affectif qui crée l'harmonie, car elle recueille, pour les faire siens, les rythmes élémentaires où bat le coeur de la nature.

Tel est le secret accessible à ceux qui pénètrent aujourd'hui dans la familiarité des enfants, petites bêtes en voie d'humanisation et qui n'avaient jusqu'ici connu que le règne du chasseur et du chassé, du dompteur et du dompté, de la trique et du coup de griffe.

La fin du marchandage affectif - c'est-à-dire de l'amour économisé, mis sous tutelle économique - a quelque chance d'extirper cette peur au ventre qui, du berceau à la tombe, ronge l'existence depuis que les pulsions animales s'y répriment au lieu de s'affiner humainement.

Vaincre la peur, c'est encore lui rendre raison et, le plus souvent, l'exorciser en la projetant sur les autres. Il s'agit bien davantage de lui ôter son ancrage névrotique, d'extirper du corps l'angoisse qui naît des incertitudes de l'amour et des reniements de la jouissance.

On sait désormais à quel point la crainte provoque le danger, l'accroît et l'attire en raison de l'impuissance et de la débilité auxquelles elle ramène chacun comme si elle le replongeait dans les terreurs nocturnes de la petite enfance. Le beau savoir que de ne rien ignorer de la foudre et de ses effets et d'en être toujours, en matière d'angoisse existentielle, à courir sous un arbre pour se protéger de l'orage.

La peur disparaîtra avec la dépendance qui l'hypertrophie parce que le pouvoir y trouve son compte. Seule l'autonomie, partiellement offerte à l'enfance au fil de ses jouissances affinées, réduira la frayeur à un signal que la volonté de vivre soit la première à percevoir, et non plus le réflexe de mort.

Le commerce et l'industrie ont prêté une forme humaine à la justice expéditive des sociétés

agraires.

La justice

Il serait fort étonnant que, ayant mis leur existence publique et privée dans la dépendance d'un système où tout se paie, ils pussent soustraire leurs coutumes, leurs pensées et leurs gestes à la balance du crédit et du discrédit, au bilan de l'actif et du passif, à la comptabilité du mérite et du démérite.

Leur conception de la justice tient tout entière dans le principe des échanges.

Justice et arbitraire

Le combat de l'équité contre l'arbitraire suit à la trace la guérilla que la conscience éclairée du commerce a toujours livrée aux puissances obscurantistes du pouvoir.

Le caprice des tyrans, le raffinement des supplices, la férocité des peines, le règne de l'injustice scellent dans les liens du sang expiatoire l'histoire des sociétés à prédominance ou à survivance agricole. Les despotismes orientaux, les féodalités, les dictatures modernes prônant le retour à la terre, les protectionnismes en mal d'«espace vital», les communautés paysannes engoncées dans l'archaïsme mental, tout ce que le délire obsidional d'une nation, l'identification à un territoire, le repli dans le droit de propriété, la carapace caractérielle engendrent de frustrations, de peurs, de rages et de haines fanatiques s'est débondé de siècle en siècle en vagues de massacres, d'holocaustes, de génocides, d'autodafés, de progroms, de vengeances et de quotidiennes barbaries.

En revanche, il n'est pas d'époque «auréolée par la gloire du commerce et couronnée par les palmes de l'industrie» qui ne fasse prévaloir sur les rituels d'expiation massive un souci rationnel d'épargner le capital humain, de ménager non la nature humaine mais la force que le travail en extrait pour assurer le progrès de la marchandise. La justice s'humanise avec la montée de l'humanisme, et l'humanisme est l'art d'économiser l'homme pour en tirer un profit durable.

L'économie économise la répression

Si le cortège des horreurs judiciaires s'éloigne lentement avec ses tortures et ses mises à mort, rendez-en grâce à l'empire de la rentabilité plus qu'à l'emprise des âmes sensibles.

Pourquoi mitrailler des milliers d'insurgés quand dix fusillés suffisent à rétablir l'ordre ? A

l'instar de la
maffia, la justice des Lumières ne punit qu'à regret, dans le seul intérêt supérieur des affaires.

Au reste, la sollicitude envers le coupable s'est accrue depuis qu'au travail de production s'est
superposé
un travail de consommation. Le bâton des nécessités frappe moins qu'il n'agite sous le nez les
carottes de
la séduction. Depuis que le néon des supermarchés conduit à l'usine plus sûrement que la
baïonnette, la
justice prend l'allure d'un service à la clientèle et d'un bureau des contentieux.

Le coupable est un client qui a manqué aux engagements contractés d'office à sa naissance et
auquel on
accorde désormais des facilités de paiement. La culpabilité inhérente à l'échange a perdu sa
dramatisation,
voire cette indignité que l'on éprouvait jadis à ne s'acquitter jamais assez de sa dette envers Dieu,
le roi, la
cause, l'honneur et autres fariboles. La pompe céleste du sacrifice et du rachat a beau teinter
encore
d'hermine et de pourpre la parade guignolesque des tribunaux, le sentiment prévaut que la
machine
judiciaire n'est ni plus ni moins qu'une caisse enregistreuse où la faute s'acquitte en amende et en
traites
carcérales, de la même manière que le travail salarié règle la facture des plaisirs consommables.

Auprès des pays de goulags et d'in pace, au regard des époques de crématoires et de bûchers, le
progrès
est manifeste. Pourtant comment se satisfaire d'une justice démocratique qui permet tous les
espoirs de
clémence à la condition implicite de se sentir coupable ? L'inhumanité est ainsi agencée que la
plupart des
biens acquis remplacent désavantageusement les maux qu'ils suppriment. Ainsi voit-on, à mesure
que la
justice atténue ses rigueurs, les hommes de l'économie se punir eux-mêmes de fautes dont ils
s'incriminent
en secret, substituant le suicide à l'échafaud, la maladie à la torture, l'angoisse au pilori.

La justice humaniste est née des progrès du talion sur le bouc émissaire.

La relation d'échange est en ceci porteuse de civilisation qu'elle limite le droit du plus fort à
l'exploitation
lucrative du plus faible. Le temps de survie accordé à l'esclave n'est jamais que la durée du profit
qu'il
assure à son maître.

L'ubiquité des échanges est ce spectre de la justice immanente qui surgit entre le pire des tyrans

et le plus insignifiant de ses sujets pour tempérer l'excès de pouvoir et l'excès d'indignité. Ce qu'ils ont attribué à la mansuétude des dieux et à la clémence des princes appartenait à l'économie bien tempérée. L'histoire de l'émancipation des hommes n'a jamais entériné de libertés qui ne soient sources de revenus accrus. La justice s'est démocratisée avec le prix des marchandises.

Bienfaits de l'expansion marchande

La contradiction entre l'archaïsme du travail de la terre et la modernité de l'expansion marchande gouverne l'évolution de quelque dix mille ans de civilisation.

La communauté paysanne est au coeur du sacrifice originel comme au coeur d'un cyclone. Jamais le renoncement à soi - sans lequel le travail ne pourrait exploiter la matière naturelle pour en tirer une matière d'échange - n'a cessé de propager autour de lui une rage de détruire qui s'exacerbe à proportion de l'interdit jeté sur le désir de créer et de se créer.

L'or, les idées, le pain, le vin appartiennent au commerce de êtres et des choses, qui les dispense. Ils ont été payés dans la chair, par une castration quotidienne des désirs, par l'application à la nature d'un supplice utilitaire. Faut-il attendre de pareil traitement qu'il incite à l'amour, à la tendresse, à la générosité ? N'explique-t-il pas, au contraire, que des hommes et des femmes si cruellement entamés en leur fondement cherchent à assouvir sur une victime propitiatoire, sur un bouc émissaire, les inassouvissements auxquels leur travail les condamne ? Ceux que les coups de semonce et le fouet des sermons rappellent à l'ordre et à la peur de jouir, s'étonnera-t-on qu'ils lapident, lynchent, torturent, se livrent aux brimades, au racisme, aux exclusions chaque fois que l'aiguillon de l'austérité, du manque à gagner, de la patrie en danger, des privilèges menacés leur brûle le sexe ?

Qui s'indigne d'un tel état de cruauté, de barbarie, d'obscurantisme ? Les hommes du dialogue lucratif, de l'ouverture rentable, les hommes de la modernité. C'est le profit, plus que la générosité, qui prescrit d'échanger les prisonniers de guerre contre rançon ou de les vendre comme esclaves au lieu de les supplicier jusqu'au dernier, en recouvrant sur eux les traites de la vengeance. L'humanisme prend

sa source
ici même.

Le talion et la justice absolue de l'«œil pour œil, dent pour dent» marquent sur l'aveugle sacrifice du bouc émissaire et des peuples déchus le progrès de la rationalité des échanges sur la brutale compensation du dévouement ; car à la différence de l'immobilisme agraire, il est dans la logique du troc d'évoluer vers des formes moins primitives à mesure que la monnaie invente un principe de raison universelle, un étalonnage de l'actif et du passif, une balance homologuée où se pèsent le pour et le contre.

La justice répugne au massacre expiatoire parce qu'elle n'y décèle qu'un gaspillage insensé. N'est-il pas plaisant que le langage criminologique juge intéressant et intéressé le meurtre qui rapporte beaucoup, crapuleux celui de piètre bénéfice et gratuit - avec l'horreur que le mot implique - l'assassinat où l'auteur se dédommage sur plus faible que lui de ses frustrations et de ses humiliations, comme s'il en était resté à la forme irrationnelle et bestiale de l'échange ?

Eloge de l'humanisme

Les humanistes se font un devoir d'ignorer l'échange fondamental, qui est le principe même de la dénaturation : la transformation impérative de la force de vie en force de travail. En revanche, ils sont intarissables sur le confort et les aménagements que le négoce et sa philosophie introduisent, au fil des siècles, dans l'inhumain sacrifice de l'homme à l'économie.

Pénétrés des lumières que porte aux quatre coins du monde la marchandise universelle, ils célèbrent partout la grandeur et l'excellence de l'homme qui travaille à la parfaite. En un sens, qui est le leur, ils n'ont pas tort.

Indéniablement, l'idée d'un profit équitable pour tous a consolidé l'acquis des droits démocratiques, imposé sa loi à la loi du plus fort, atténué les injustices et les insatisfactions, ramené la paix dans la tourmente sociale des intérêts divergents. Qui songerait à se plaindre des libertés à l'ombre desquelles il est permis, sans trop de craintes, d'aimer, de boire, de manger, de parler, de penser, de s'exprimer, de se

déplacer, de respirer ? Ne sais-je pas assez que sans elles je n'écrirais pas sans risquer la censure
et
l'autodafé ?

Je ne les raille pas dans ce que leurs limites autorisent, je refuse seulement leurs frontières, qui
ne sont
pas celles de l'humain mais du lucratif. Je leur reproche de n'être ni données, ni gagnées, quoi
qu'il
paraisse, mais de naître, de s'agencer, de s'imposer dans le processus de réalisation de l'économie.
J'en
veux à ces libertés-là de n'outrepasser jamais la libre circulation des biens, de se borner au droit
de vendre,
d'acheter, de servir selon l'offre et la demande. Avouer que de telles bontés se paient, c'est
reconnaître à
quel point elles se nient.

Il y a de l'imposture à réprover la politique du bouc émissaire, en vigueur dans les
comportements
autoritaires et bureaucratiques, la xénophobie, le racisme, les sectarismes, quand on dédaigne de
briser
l'emprise économique qui brise le désir à sa racine.

Tant que ne se guérira pas cette blessure de l'être qui est la blessure de la jouissance écorchée,
le grand
exorcisme de la mort fera rejaillir sur les autres les larmes et le sang versés par chacun. Gardez-
vous
d'oublier qu'il existe, dans le palais des fêtes où la convivialité marchande célèbre les Droits de
l'homme,
une cave qui, à tout instant, peut servir de chambre à gaz.

La mort est la vraie justice égalitaire, comme la marchandise est la fin de l'homme qui la
produit.
Ce qui vit échappe au juste et à l'injuste parce qu'il échappe à l'économie.

Le combat contre l'injustice

La lutte contre les injustices a cessé de dissimuler ce qu'elle a toujours été : la conquête par les
hommes
d'une marchandise qui les conquiert et remplace par une forme humaine - par une abstraction - la
réalité
vivante qu'elle épuise.

Descendre dans la rue avec les armes de la revendication ? Pourquoi faire ? Pour réclamer des
droits qui
me seront accordés au prix de nouveaux renoncements, m'enrichiront à mes dépens et me feront
une vie
plus pauvre ?

Les gens se sont battus pendant des siècles pour l'égalité et ils prennent aujourd'hui conscience que la seule égalité effective est le devoir imposé à tous de se sacrifier pour travailler, et de travailler pour rien ou si peu, puisque l'avoir périclité, que le pouvoir ridiculise et que la survie s'ennuie.

Je ne me sens concerné que par la création d'un monde où il n'y a plus à payer.

Le travail et la mort

Ils se consolait jadis des tourments de l'injustice en invoquant pour tous, riches et pauvres, grands et petits, fortunés et infortunés, puissants et misérables, la commune obligation de mourir. Dans le trépas s'accomplissait le rêve d'une justice égalitaire.

Maintenant que le travail est éprouvé comme une quotidienne et universelle perte de vie, il semble n'exister entre l'égalité devant la mort et l'égale obligation de sacrifier chaque jour que la différence entre paiement comptant et paiement différé. Les temps sont si propices à l'euphémisme que le sursis s'appelle ici facilité.

Leur justice relève de l'euthanasie, l'équitable répartition des droits et des devoirs agissant comme une dose létale injectée petit à petit. Et quelle consolation, pour ainsi dire «cosmique», dans le sentiment que la marchandise, cette chose morte vampirisant le vivant, étreint et éteint simultanément l'ensemble des espèces et la terre qui les nourrissait !

L'auto-punition

Se retrouver seul avec l'ombre d'une mort qui ne procède plus ni de Dieu, ni des Parques, ni même d'une loi naturelle mais d'un réflexe, conditionné par la nécessité économique, présente par bien des aspects un caractère heureux, une aubaine à saisir.

N'est-il pas permis, en effet, de démêler d'entre les gestes accomplis ceux qui mortifient l'existence par routine et ceux qui s'emploient à la raviver ? Mais quelle obstination il y faut ! Et combien auront la sincérité de s'avouer qu'ils exécutent le plus souvent sur eux-mêmes le jugement qui prescrit de mourir à

soi-même, et auquel invite à souscrire un si dérisoire affairément parmi la vanité des êtres et des choses.

Tel qui milite contre la torture et la peine de mort s'avise un matin qu'il n'a jamais cessé de se navrer et de se tourmenter sur l'échafaud de sa culpabilité. Tel autre en appelle à la suppression des prisons, qui n'en finit pas de se verrouiller dans les bas-fonds de sa carapace caractérielle.

L'économie réalise si bien son essence, depuis qu'elle l'a ramenée de la transcendance céleste à l'immanence terrestre, qu'elle se concrétise dans l'existence économisée de chaque individu particulier. La conscience s'en éclaire, les choix se précisent. Il faut ou, se sentant juge, coupable, bourreau, programmer secrètement, et comme le prononcé d'une peine, l'infarctus, le cancer, la thrombose ou l'accident, ou bien s'emparer de chaque plaisir pour s'arroger une innocence qui n'a de compte à rendre à rien ni à personne.

Toute justice est coupable

Les hommes de l'économie n'ont d'autre recours qu'en cette justice immanente qui se prépare à les économiser dans la fin dernière d'une terre accédant à l'état de pure marchandise. Vous les reconnaissez aisément.

La peur et l'oppression les a si bien agenouillés qu'ils ne savent se dresser que pour mettre les autres à genoux, leur imputer leurs malheurs, les punir de la punition qu'ils s'infligent à longueur de journée. La vocation du sacrifice se nourrit du sacrifice d'autrui.

Ils expient, donc ils jugent. Leur jugement veut que s'abatte sur le monde entier l'agonie qu'ils s'imposent. C'est pourquoi ils ricanent quand la mort sort de sa manche les dés pipés de Tchernobyl et du sida. Tous les cris d'alarme leur sont bons, qui ajoutent d'aigrettes sonorités aux rumeurs du jugement dernier. S'ils dénoncent la pollution de l'air, c'est encore pour ventiler l'atmosphère de culpabilité dans laquelle ils végètent.

Sous l'indifférence de l'homme d'affaires ou les indignations de l'insurgé suinte la même odeur d'existence méprisée, de vie défunte. Le parti de la mort a le plus grand respect pour le malheur, car il n'est rien de mieux, pour s'attirer de plus grandes infortunes, que de se résigner à en supporter de petites. Il

n'arrive fatalement que des fatalités auxquelles nous nous sommes prédisposés.

Contre l'anti-terrorisme

Dans la toute-puissance de leur inhumanité, les Etats du passé ont engendré des héros qui, osant se dresser seuls contre le Léviathan, s'auréolaient, comme d'une lumière noire, de l'éclat d'une humanité opprimée.

Coeurderoy, Ravachol, Henry, Vaillant, Caserio, Bonnot, Soudy, Raymond-la-Science, Libertad, Mecislas Charrier, Pauwels, Marius Jacob (qui n'a jamais tué), Sabate, Capdevila et tant d'autres, je me suis dépouillé de l'admiration que je vous portais et mon affection s'en est accrue, car je perçois combien il en allait alors de la simple sauvegarde d'une vie de repousser dans l'autre sens le couteau que l'on vous mettait sur la gorge.

Il n'est plus vrai, aujourd'hui, dans le déclin précipité de toute forme d'autorité, que le poids de la servitude et de l'avalissement prête aux sursauts de la vie les armes de la mort. En revanche, je vois à quel point le réflexe suicidaire et le devoir de périr pour quelque cause confèrent de nouveaux crédits à un Etat de plus en plus discrédité, et redorent le blason délavé du pouvoir. Il suffirait du reste d'examiner à quel point le terrorisme a recueilli du bout du fusil la débilité des dernières idéologies pour reconnaître à quoi l'on a faire. Sexisme, racisme, marxisme, sectarisme, nationalisme, mysticisme, autoritarisme, affairisme offrent un assez bon reflet de ce qui reste en scène dans le théâtre politique, il suffit d'en siffler l'air aux badauds pour que les cabotins de l'ordre retrouvent un semblant de conviction.

L'Etat européen a déjà la disgrâce d'avoir sur les bras une armée que l'absence de guerre et d'émeute condamne au chômage, que ferait-il de sa justice, de sa magistrature, de sa police, de sa bureaucratie s'il perdait le terrorisme politique et le forfait de droit commun ?

La répression s'est toujours nourrie de l'inclination commune à se réprimer, qui fait la force des gouvernements. Et voilà qu'à l'instant où la cote de la culpabilité est en baisse, des activistes suicidaires sortent de sa léthargie un système de jugement dernier où l'on se tue en tuant les autres. Cui prodest ?

Jeter à bas ce qui s'effondre de soi, c'est offrir à sa propre agonie un lit au milieu des ruines.
Que les
morts fraient avec les morts dans le même culte de la charogne, dans ce refus de la vie qui est
l'esprit de
toutes les religions.

La nouvelle innocence abolit la culpabilité par la souveraineté du vivant.

La vie avant toutes choses

Si le vieux cri de «Mort aux exploités !» ne retentit plus parmi les cités, c'est qu'il fait place à
un autre
cri, venu de l'enfance et d'une passion plus sereine : «La vie avant toutes choses !» Qu'il se
propage, non
dans les têtes mais dans les coeurs, et ne vous inquiétez plus de l'apathie où s'enlisent les
archaïsmes de la
soumission et de l'insoumission.

La joie d'appartenir à l'incessant renouvellement de la nature est le meilleur antidote aux
contraintes
quotidiennes de l'exploitation et de la dénaturation. C'est le moment de l'innocence où l'enfant se
révèle à
soi-même, avant que l'éducation fasse payer le plaisir de naître par l'obligation de travailler. Là
gît le secret
dénouant la chaîne de remords, de sacrifices, de maladies, de frustrations et d'agressivités que
forge
anneau par anneau le libre-échange des culpabilités.

La clémence

A quel mobile obéissait-il le geste de clémence que les hagiographies attribuent à l'un ou l'autre
potentat,
monarque, général ou homme d'Etat ? A l'escompte d'un profit spirituel, à un bénéfice moral qui
est, dans
leur système de plus-value, ce que le pouvoir est à l'argent. N'est-il pas arrivé, pourtant, qu'il se
glissât sous
la froideur du calcul une vraie générosité, un élan d'authentique gratuité, comme si le souffle de
l'humain
n'attendait qu'une fissure dans la carapace autoritaire pour reprendre son inspiration ?

Or la fissure s'est accentuée avec le démantèlement de l'autorité. Le prix du pardon a baissé
avec le prix
de l'offense. De sorte que les effusions de la générosité naturelle se trouvent de plus en plus
fréquemment
quittes des comptabilités de l'ascendance. Que l'on soucie moins d'être payé en retour signifie
aussi que

l'idée de récompense et de châtement s'efface peu à peu devant les exubérances de la tendresse, de l'affection, de l'amour.

Apprendre à tenir de soi seul la grâce d'aimer et d'être aimable dispense d'attendre aucune grâce de rien ni de personne.

Contre le châtement

Le châtement ne dissuade pas du crime, il le stimule. Il fonde une surenchère compétitive où le coupable rend sur les autres une justice que les autres rendront sur lui. Le criminel n'agit-il pas comme un juge implacable ? Il condamne, punit, grâcie ou exécute sa victime sans déroger à la loi d'une justice universelle. Son forfait le salarie et il sait qu'il en acquittera l'impôt s'il est arrêté.

Telle est la logique imparable des échanges, elle se reproduit sans fin. Néanmoins, ce n'est pas une loi humaine, c'est seulement la loi d'une économie où tout se paie.

Condamner la violence, le viol, l'attentat et en appeler à une légalité qui tue, emprisonne, viole et tourmente, c'est entrer dans l'inhumanité d'un marché nommé justice, c'est se résigner, avec un secret sentiment de vengeance, à se comporter en juge et en criminel.

Si contraint que je puisse me trouver de travailler pour survivre et, dans la même occurrence, de réagir violemment pour me défendre - car il ne s'agit pas de tolérer quelque menace que ce soit -, on ne me fera acquiescer ni à la vertu du travail ni au bien-fondé du talion. Une civilisation qui a la prétention de créer son humanité se renie si elle ne met tout en oeuvre pour briser le cycle du crime et du châtement, pour en finir avec la justice.

J'ai beau être entraîné, à certaines heures du jour et de la nuit, dans un jeu dont les règles appartiennent à l'universalité mercantile, je n'ai pas choisi d'y entrer, je ne me soucie pas d'y perdre ou d'y gagner, il ne me convient que d'en sortir. Il se moque bien de juger et d'être jugé celui qui, cueillant le hasard des plaisirs, évite les chemins battus de l'autopuniton et de ses exorcismes.

La culpabilité nourrit la violence

Qu'il n'y ait plus de coupables mais seulement des erreurs, car il n'est pas d'erreur qui ne

contienne en
soi sa correction. Même le plus irréparable des actes criminels, l'assassinat, a plus de chances de
s'effacer
des moeurs par une attitude qui privilégie la vie, à commencer par celle du meurtrier, qu'en
perpétuant
l'ombre poisseuse du châtement, du rachat, de l'expiation.

Mettez autant d'énergie à éloigner les sentiments de culpabilité que vous en déployez pour les
entretenir,
et vous ferez reculer la violence brutale ou sournoise de la mort plus sûrement qu'en la réprimant.
Cette
violence-là n'est que l'inversion de la volonté de vivre, elle ne participe pas de la nature humaine
mais de sa
dénaturation, elle n'entre pas dans la création de l'homme par l'homme mais dans le système
d'exploitation
généralisée qu'impose la suprématie du travail sur la jouissance.

Abolir les prisons

Le règne odieux des prisons ne finira pas sans que chacun apprenne à ne plus s'emprisonner
dans un
comportement économié par les réflexes de profit et d'échange.

Moins l'animalité s'encagera dans les raideurs du caractère, s'enrageant de perpétuelles
frustrations,
mieux elle ouvrira les portes de la jouissance à de progressifs affinements, et plus apparaîtra à
tous
l'horreur d'enclorre dans des cachots des condamnés qui y croupissent non pour leurs méfaits mais
parce
qu'ils exorcisent les démons qu'embastillent en eux les honnêtes gens.

Quant aux progrès que l'humanisme appelle de ses vœux, ils ont de quoi faire frémir. Si les
prisons
disparaissent alors que la jouissance n'est pas restaurée dans ses droits, elles céderont seulement
la place à
des institutions psychiatriques aérées, en accord avec les thérapeutiques qui anesthésient chez les
condamnés au travail quotidien la violence des frustrations.

Le temps n'est-il pas venu de se mettre si bien dans l'amour de soi que, arrivant à se souhaiter
du fond
du coeur beaucoup de bonheur, on s'attache aux autres par le bonheur même qui leur échoit, on
les aime
par la faveur d'aimer qu'ils se dispensent ?

Je ne supporte pas d'être abordé par le rôle, la fonction, le caractère, l'instantané qui me fixe et
m'emprisonne dans ce qui n'est pas moi. Quelle rencontre espérer en un lieu où l'obligation d'être
en

représentation empêche que je sois jamais ?

Seule m'importe la présence du vivant, où convergent toutes les libertés qu'aucun jugement n'a le pouvoir de mettre en état d'arrestation.

Dénouer les liens

Les questions sans réponse sont le plus souvent des noeuds que le temps arrive le mieux à dénouer, parce que, emmêlé dans les torsions d'un monde à l'envers, elles se remettent à l'endroit lorsque vient le moment où le vivant se rajuste.

Comme l'insoluble obéit à une logique qui n'a d'ultime solution qu'en la mort, il existe à toute interrogation une résonance inouïe qu'apporte le sentiment de joie et de bonheur. En ce sens, rien n'est moins futile que la tendresse d'un regard, le goût du café matinal, un trio de Boccherini, une aria de Mozart, un rayon de soleil parmi les frondaisons, l'effleurement d'une main aimée, l'odor amoris plus éloquente que les mots d'amour. C'est là que reprennent force tant de désirs découragés par les circonstances hostiles à leur accomplissement, c'est là que, s'exhortant à ne pas céder au renoncement et à désirer sans fin, ils libèrent des contorsions de l'amertume et de l'insatisfaction les questions que chaque jour pose dans l'inextricable doute de soi.

Le plaisir brise le temps linéaire où la vie s'écoule au rythme de l'économie, selon la chaîne des échanges, au fil des paiements étalés de la justice immanente. Ce qui est dû par contrainte et nécessité, il n'y a que la gratuité des jouissances pour le comprendre et, inséparablement, le transformer.

Le plaisir est à la source d'une inébranlable confiance en soi, le contraire de la foi en un Dieu ou une Cause, c'est-à-dire en l'économie menant le monde. Un désir exaucé en engendre dix autres avec la promesse d'un même bonheur. C'est pourquoi l'homme heureux ne découvre en lui aucune raison de souhaiter la mort ou le châtement de quiconque.

Contre le respect dû à la vie

Voulez-vous perpétuer le mépris de la vie ? Imposez son respect ! Le vieil impératif «Tu ne tueras point» n'est-il pas la pierre commémorative de tous les charniers ?

Chaque fois que l'adulte s'érige en guide autoritaire de l'enfant, il ne lui communique que son incompréhension. Je n'en veux pour preuve que cette cruauté si longtemps imputée à l'enfance comme un trait de nature et qui n'a jamais été que l'effet d'une éducation.

Taxer de sadisme le comportement de l'enfant de deux ans qui écrase volontairement une colonne de fourmis relève des aberrations de cette pensée si bien séparée du vivant qu'elle voit l'empreinte de la mort à l'endroit même où la vie cherche à tâtons sa voie incertaine.

En écrasant les bêtes qui vont et viennent, le petit s'initie en fait au mystère du mouvement et de l'immobilité. Sous son pied, la ligne en déplacement s'arrête, se fige en une série de pointillés. La même approche ludique de la connaissance l'incite à saisir le chat par la queue, à arracher les feuilles d'une plante. A quoi rime donc le concert de réprimandes, de reproches, d'indignations attristées ? Il a pour effet de changer une expérience à laquelle il ne manquait que du discernement en un état de malaise où la culpabilité se glisse avec les secrètes sollicitations de l'interdit.

Le plaisir de la découverte innocente pétrifie soudain l'enfant sous le regard d'une réprobation médusante. Voilà qu'on cesse de l'aimer à l'instant où de nouvelles notions avaient besoin de l'amour pour être interprétées et entrer dans un savoir plus vaste. La répression soudaine enclenche un réflexe de transgression, le plaisir s'englué dans l'angoisse, une pierre s'ajoute à la citadelle névrotique des années à venir où les jouissances s'emprisonneront pour se tourmenter, se détruire et se satisfaire négativement. Le sadisme ordinaire commence là.

La logique mercantile de la concurrence suppose toujours de l'intelligence à ce qui, prenant le contre-pied d'une bêtise bien établie, n'est, dans sa modernité, que la même bêtise a contrario. Que l'attitude autoritaire et répressive des adultes fasse des enfants dissimulés et sournois a de la sorte mis à la mode pour un temps la théorie du «laisser faire» que la pédiatrie américaine vulgarisa avec succès. Comme si accorder à l'enfant la liberté de se défouler en tourmentant les bêtes n'impliquait pas qu'il subît dans le même temps l'effet des culpabilités et des frustrations parentales. Il est vrai qu'une franche et nécessaire cruauté servait bien les desseins d'une génération occupée à expérimenter l'incidence du napalm sur la progression des fourmis vietnamiennes. Chaque fois que la nature est appelée à la rescousse pour justifier

un comportement social, il est curieux que l'exemple végétal ou animal illustre toujours l'appropriation, la loi du plus fort, l'affrontement concurrentiel, toutes choses fort utiles à l'économie.

Si l'expérience des êtres et des choses comporte un risque de cruauté, n'est-ce pas le propre d'une éducation humaine d'y parer ? Pour démontrer l'existence d'une gravitation universelle, il n'est pas indispensable de précipiter un homme par la fenêtre d'un cinquième étage ; ni de recourir à une mise à mort pour expliquer le mouvement et l'immobilité.

De même que la chasse photographique dispense de tuer et accroît le plaisir de parcourir les bois, de se poster à l'affût, de saisir un instant de vie, de même une conscience du vivant se propage peu à peu et tisse un subtil réseau de connivence entre la jouissance de soi et la plante, le cristal, la bête, la ligne d'un paysage, la forme d'un nuage, l'objet né du génie artisanal.

L'enfant qui jette par terre une coupe en baccarat éprouve à la fois les limites d'un matériau et de la garantie affective. La réprobation brutale ajoutée au constant de fragilité du verre ouvre moins les portes de la connaissance que celles de l'angoisse et de l'envie morbide de détruire pour attirer l'attention.

En revanche, le sentiment, aisément perceptible par l'enfant, qu'il y a maladresse et non pas faute engendre au fil d'une sympathie rassurante une compréhension qui est la compréhension humaine par excellence : la qualité du verre, sa forme, sa lumière, la vie secrète qu'y ravive le plaisir de s'en servir concrétisent une présence qui est l'ubiquité du vivant, une ubiquité jadis usurpée par les dieux, le ciel, l'esprit, l'intellect.

Le déclin des médecines

Une double évolution annonce la fin du couple morbide que forment le malade et le médecin. Selon la première, le malade s'aperçoit qu'il est un médecin qui s'ignore ; selon la seconde, qu'il est

comme
le médecin un vivant qui a peur de vivre.

Jamais la médecine n'a aussi souverainement imposé sa puissance à la mort et à la souffrance et
jamais
ses efforts ne se sont découverts aussi vains devant le sceau de la maladie incurable, dont le mal
de survie
oblitére le corps.

La vérité est qu'elle peut tout vaincre sauf l'essentiel : la fatigue d'avoir à travailler partout et
toujours.
Quel désaveu que le cancer, où les cellules affolées par l'ombre de la mort prolifèrent en une
outancière
réaction de vie, qui les tue ! Quel défi que le sida, qui oppose au triomphe de l'hygiène
immunitaire la
débâcle absolue de l'immunité de l'organisme !

La médecine est à l'image de la civilisation marchande. Son apogée fait résonner les fanfares du
bien-être
aux quatre coins d'un monde où les espèces disparaissent, où les miasmes chimiques et nucléaires
empoisonnent l'air, où les engrais stérilisent le sol sous prétexte de le fertiliser.

Pouvoir et impuissance de la médecine

Ayant atteint au sommet de l'efficace et de l'inefficace, la médecine tombe des hauteurs de la
prétention
essentielle pour se ramasser dans une réalité existentielle : le rapport morbide entre l'individu et
lui-même.

Le XIX^e siècle avait sacré science de l'homme l'art du médocastre, reconnaissant par là moins le
progrès
du savoir qu'une hausse des quotas sur le marché des matières humaines.

Durant les époques où un millier de personnes ne valaient pas un clou de cercueil, la réputation
du
médecin n'excédait guère celle du barbier, du charlatan et du bourreau. Il fallut que la morale
avaricieuse
du développement capitaliste considérât l'être humain avec l'attention prêtée à une pièce de
monnaie pour
que le rebouteux frotté de jargon universitaire s'élevât au statut de technicien en efficacité
laborieuse, pour
qu'il devînt, à la demande d'une industrialisation accélérée, l'expert du corps au travail. Tandis
que la
plus-value arrachée aux corons stipendie le progrès des recherches, il apparaît clairement que
l'objet
d'élection des plus respectables sciences, c'est en général, la machine et, en particulier, la
mécanique de

l'homme, qui la prolonge si utilement.

Jugez de la popularité de la médecine lorsque la machine à produire se dédoubla d'une machine à consommer ; lorsque l'industrie pharmaceutique, ayant découvert dans le prolétariat un vaste marché potentiel, démocratisa l'usage des soins de santé.

Le médecin n'était que prestigieux, il devient indispensable. Sa fonction se bureaucratise pour le bien-être de tous, sa mission n'est plus caritative mais socialiste. Il milite dans un organisme sanitaire qui, sous le nom de Sécurité sociale, veille à ne pas laisser sans remèdes ceux qui travaillent chaque jour à mourir davantage.

Cependant, le déclin s'annonce. La routine bureaucratique, le pouvoir des monopoles pharmaceutiques, l'émission de thérapies spécialisées coïncident avec une surprotection de la santé qui contraste avec le malaise dans la civilisation. La méfiance s'aiguise au contact d'une pharmacopée qui guérit l'estomac en gâtant les reins et participe de la même puissance industrielle dénaturant la terre et l'homme au nom du bonheur.

Ajoutez à cela la faillite de l'Etat-protecteur, incapable d'assurer plus longtemps une Sécurité sociale que le prolétariat des sociétés marchandes à haut développement rangeait au nombre de ses conquêtes et de ses acquis.

Bref, une morosité croissante envahit le marché de la mort et de la maladie, et l'opinion balance entre l'inquiétude et le soulagement de le voir disparaître, à la façon d'un convalescent à qui l'on assure qu'il peut marcher sans béquilles et qui n'ose le croire.

Les médecines parallèles

L'effondrement du marché médical traditionnel n'a pas manqué de stimuler la promotion d'un marché parallèle. De même que le développement marginal des industries douces convoite le marché des industries dures en croissant discrédit, de même un foisonnement de médecines alternatives s'apprêtent à évincer les thérapies chirurgicales et chimiques, de plus en plus contestées.

Le phénomène, prévisible dès les années 1960, s'insère en fait dans une logique marchande dont la deuxième moitié du XX^e siècle a vulgarisé la conscience : le glissement de la production forcenée à la consommation accélérée, le passage de l'autorité à la séduction, de la tyrannie au laxisme, du sectarisme à l'ouverture, du coût élevé de la transgression à l'hédonisme à bas prix.

Les maladies sont le plus souvent une forme d'accident du travail. Dès que le corps rechigne à fonctionner par tout temps et tout terrain, comme une machine à produire et à consommer, il se dérègle, s'enraie, se grippe. Fuyant le stress des cadences et d'un affairement qui lui paraît soudain absurde, il cherche refuge, repos, anesthésie ou léthargie dans le coryza, l'infarctus, la fracture, l'hémiplégie, le cancer. Le paradoxe de la médecine, c'est que son intervention est aussi indispensable que nuisible. Elle répare la machine pour de nouvelles performances sur le parcours de la rentabilité, où le comportement machinal entraîne le déclin de la vie.

Bien qu'elles s'enferment dans la même tradition lucrative que leurs rivales, les médecines douces ouvrent la porte à une gratuité qui les révoquera quelque jour. Ainsi en est-il, du reste, des techniques sollicitant, pour une nouvelle cueillette énergétique, la profusion solaire, végétale, terrestre, éolienne, thalassique.

La contradiction qu'elles cultivent en exigeant paiement d'une gratuité naturelle, revendiquée par ailleurs, agit à la manière d'un révélateur. Elle souligne la dualité morbide du sain et du malsain, elle montre concrètement comment celui qui veut la santé veut aussi la maladie.

Les thérapeutiques sans violence ont, dans leur projet de renaturer les comportements, répandu l'opinion que chacun est sa propre source de vitalité et de langueur, qu'il intervient consciemment et inconsciemment - et en tout cas plus qu'il ne fut induit à l'admettre - dans le conflit dont son corps est en permanence le champ de manoeuvre et de bataille.

Où la médecine classique emploie l'artillerie lourde pour écraser la maladie, dût-elle écraser le malade, la guérilla des médecines douces sollicite du patient une participation à l'effort curatif ; elle l'amène

à se battre
pour guérir et lui remontre qu'il est pareil au caducée où s'enchevêtrent les deux serpents de la
santé et de
la maladie.

Tandis que le médecin croit de moins en moins à la médecine, le patient en vient à estimer qu'il
est
capable de couper court à ses malaises et de se soigner lui-même, n'usant du guérisseur, diplômé
ou non,
qu'à la façon d'un placebo ou d'un préservatif contre le doute qui peut raisonnablement occulter
ses
chances de succès.

Quant à savoir si la vie gagne au change, rien n'est moins sûr. Devenir son propre médecin,
n'est-ce pas
tout bonnement apprendre à gérer sa maladie ? Concocter ses tisanes, acheter la gamme tarifée
des
produits biologiquement purs, s'astreindre à la diète et au régime sec fait de l'homme de santé le
consommateur éclairé d'une morbidité latente. On croit déboucher sur l'autonomie de l'individu,
on aboutit
à l'autogestion de ses prisons.

Le langage du corps

Pour qui accepte comme une fatalité le pacte avec la mort quotidienne, rien n'assure que la
médecine
chimique ne vaille autant, sinon plus, que la phytothérapie. Pour un patient accoutumé à être
violé et
violenté, le coup de poing médical a plus de chances de convaincre et de guérir que l'approche
douceâtre et
molle des nouveaux praticiens.

Au reste, l'affaire est conclue d'avance dès que l'adulte se tourne vers la médecine comme vers
le sein de
sa mère ou la mâle protection de son père : dès qu'il renonce à mener seul son enquête sur les
pistes de la
maladie naissante et à ausculter le langage du corps avec une sollicitude de grammairien. Le tout
n'est-il
pas de prêter un tour ludique plutôt que dramatique à des questions telles que : «Pourquoi suis-je
en train
d'entrer en maladie ?», «Pourquoi avoir choisi le cœur plutôt que les reins, cette douleur
particulière, ce
type d'affection (mot remarquable désignant ici le mal et ailleurs l'amour, comme s'il contenait le
mal né
de l'amour absent et l'amour qui préserve du mal) ?»

La perspicacité s'exercerait utilement à découvrir le lexique et la syntaxe par lesquels le corps

s'exprime
tant qu'il a le loisir de parler. Car si nous prenons peu d'intérêt à ses manifestations de bien-être,
ne faut-il
pas qu'il crie de douleur pour se faire entendre ?

Quel est le sens du rhumatisme naissant, de la migraine, d'un élancement, de la luxation, de la
nausée ?
Pourquoi ces malades où l'on casse des objets comme si quelque chose se nouait en soi et
menaçait de
se briser ? A chacun de répondre car le langage diffère d'un corps à l'autre, et pourtant le conflit
est partout
le même : il oppose la volonté de vivre au réflexe de mort qui la nie.

La peur de mourir n'est que le travestissement ordinaire de la peur de vivre. Tout le profit de la
médecine tient à soulager l'une en aggravant l'autre.

La naissance du morbide

Avec quelle sollicitude, avec quelle ferveur parfois n'accueillent-ils pas secrètement la maladie,
persuadés
qu'ils sont d'être nés pour payer par des années de malheur quelques bonheurs éphémères. Le
travail et le
marchandage ont si bien déprécié le plaisir de vivre qu'il pointe rarement le nez sans enclencher
un réflexe
de mort et d'échec.

Au commencement était le jeu puis le jeu devint drame. Quand il s'agit d'échapper à l'école,
d'éviter une
corvée, de capter des caresses dont il se sent privé, l'enfant excelle dans l'art d'être malade avec la
virtuosité d'un champion d'échecs. Ce sont non pas des maladies feintes mais des maladies jouées
jusqu'à
ce que l'attention affective les déjoue, du moins si elle s'y emploie avec l'intelligence désirable.

Tant d'énergie s'investit quotidiennement dans la résignation suicidaire que l'habitude de se
mettre la
mort en tête n'attend qu'un signal de la fatigue et du désarroi pour emmitoufler son homme dans
le cocon
de la maladie et pour justifier par quelque infirmité sa régression à l'état fragile de l'enfance.

Seule une lucidité amusée paraît de taille à mettre un terme à d'aussi néfastes dispositions, à
ridiculiser
l'exaltation morbide et dramatique des premiers malaises. Encore faut-il, pour accéder à la grâce
du gai
savoir, faire fond sur une irrépressible volonté de vivre, sans laquelle l'intelligence des causes
tourne au
bon mot du condamné devant la guillotine.

Mais quoi, ne vivons-nous pas dans un paradoxe permanent, attisant la haine pour nous faire aimer, nous acharnant à perdre une vie dont chacun de nos gestes pleure le déclin, jugeant nécessaire l'éreintement au travail et futile l'effort que sollicite la jouissance ? Combien nous sommes proches, malgré les conjurations et les maléfices de la maladie et de l'ennui, de la création du vivant, et comme un moment d'amour et de joie, dissipant les brumes malsaines où nous avons accoutumé de nous complaire, à la souveraine puissance de défaire, le soir - comme un jeu dont les règles n'ont plus cours - le cancer ébauché le matin.

N'y a-t-il pas dans les instants où l'on s'appartient, si exceptionnels soient-ils, plus de science et d'intelligence à extraire que de toutes les thérapeutiques, qui cultivent la vertu curative sur un incurable mal de vivre ?

Les drogues

Avec la raréfaction des guerres, des émeutes, des révolutions qui servaient de prétexte et d'expédient au culte bien enraciné de la mort, il ne subsiste plus pour nourrir le refus de la vie que, ultima ratio, le combat de chacun contre soi-même. C'est un conflit dont il est plus aisé de sortir aujourd'hui qu'aux temps passés, où il se faisait sournoisement tout petit dans les vastes embrasements entre les nations et les classes sociales. A une réserve près, toutefois : que l'on ne sous-estime pas à quel point le marché des armes a laissé place au marché de la drogue, non seulement de l'héroïne et de la cocaïne, mais plus encore les médicaments, dont le pharmacien est le très officiel dealer ; à bien de égards, la propagande mortifère n'a fait que changer son fusil d'épaule, et plutôt vers la gauche.

Dévaluation de la souffrance

Le crédit décroissant accordé à la douleur compte assurément parmi les signes rassurants de notre époque. Il était temps qu'elle vienne à perdre peu à peu son ignoble sens de rédemption. Chassée de la boutique des valeurs positives, elle excite moins à la compassion et aux soulagements secourables qu'elle ne résout à la volonté d'en finir avec ses déplorations et de l'éradiquer avant qu'elle agisse par accoutumance à la manière d'une drogue.

Combien de générations n'a-t-elle pas horripilées de ses jérémiades, jouant les pleureuses dans

le cortège
de l'envie, de l'arrivisme, de l'ascension aux honneurs, se dédommageant de la peine en
l'infligeant aux
autres, gâtant la gastronomie par l'ulcère et faisant de l'épine la gloire du rosier.

Hélas pour ses cagots et ses souteneurs, il n'y a plus ni réussite, ni prestige, ni pouvoir. Le
travail ne
sanctifie plus l'abruti qui y sacrifie courageusement, et s'il arrive encore qu'un malheur, une
maladie, une
infortune servent de faire-valoir, ce n'est plus là qu'un trait ridicule, comme on en glane dans les
mélodrames du passé.

Il va de soi que la dépréciation de la douleur coïncide avec le déclin de la fonction qui lui fut
économiquement impartie. L'idéologie de la souffrance utile et agréable aux dieux, à l'Etat, à la
morale
s'accordait on ne peut mieux avec l'indispensable sacrifice de soi sur les autels de la production.
En
revanche, c'est une idéologie résolument contraire qui a paré des falbalas de la séduction la
nécessité de
consommer. A l'ascétique objurgation : «Prenez de la peine car on n'a rien sans douleur» a
succédé
l'allègre «Faites-vous plaisir.» Pour vendre les succédanés de l'agrément, il ne paraissait pas trop
frivole de
prêter le masque du sourire à l'angoisse, à l'amertume, à l'insatisfaction qui doublent la facture
des plaisirs
mercantiles.

On n'a que trop longtemps confondu la souffrance naturelle - telle qu'elle émane de la
dialectique de vie,
avec sa répartition incidemment aléatoire des plaisirs et des déplaisirs - et la souffrance dénaturée
que
sécrètent l'interdit jeté sur la jouissance, les mécanismes réducteurs du travail, la culpabilité
inhérente aux
échanges, la perspective alignant les êtres et les choses en prenant la mort pour point de
convergence.

S'il est vrai que la maladie remplit les vides que la frustration creuse dans le corps - qu'elle est
l'envers
d'un sentiment de plénitude -, cela signifie aussi que la jouissance est l'absolu préservatif contre
l'angoisse,
les états morbides et l'agonie précoce.

Vertu curative de la jouissance

Je tiens pour exemplaire l'observation consignée par une pédiatre à l'occasion d'une
consultation. Pour
atténuer la douleur d'un pansement à renouveler, une petite fille de six ans, découvrant

spontanément la
vertu analgésique du plaisir, se caressait les seins. La mère, gênée par une conduite qu'elle jugeait
obscène,
voulut la faire cesser. Il est à l'honneur de la pédiatre qu'elle s'opposa à la remontrance maternelle
et
entreprit d'expliquer le bien-fondé d'un tel comportement.

La jouissance éloigne la douleur. Il y a là une évidence qui mériterait de changer les bases
mêmes de la
recherche scientifique. Car si l'on admet que le patient réagissant vivement contre la douleur qui
l'accable
(et réagissant avant qu'elle ne le terrasse) hausse à 70 p. cent ses chances de guérison, on
conviendra qu'il
y a quelque aberration à emprunter le chemin inverse, à partir d'un état morbide où, qu'on le
veuille ou
non, la jouissance écartée de la vie cherche à se satisfaire dans la souffrance, le sacrifice et la
mort pour
prétendre restaurer l'on ne sait quelle santé.

Quand donnerez-vous congé à l'école du sado-masochisme, à l'éducation selon l'esprit, à
l'initiation au
travail forcé à un apprentissage dont le progrès est aussi celui des carences affectives, si bien que
le plus
savant des thérapeutes ignore encore à quel point ses propres maladies sont le choix d'une
nostalgie ?

La volonté de vivre et sa conscience

Le savoir, en une matière dont la médecine s'est abusivement réservé le contrôle, consisterait à
dialoguer
avec le corps. La maladie parle, semble-t-il, où le désir a été contraint de se taire et de se renier.
A chacun
de découvrir, s'il le veut, en quel lieu et comment une volupté naissante s'est rencoignée,
recroquevillée,
ratatinée en de douloureuses nodosités que la médecine n'a que le choix de trancher, à défaut
d'obtenir
l'assentiment du corps.

Pourtant, ce n'est pas de la pensée séparée, si lucide soit-elle sur la faille où le désir s'est coincé
et
couine, que viendra la faculté de restaurer l'équilibre vital du corps. Il n'y a que la passion du
vivant et
l'amour de soi pour vaincre le doute et la peur lentement distillés dans le coeur dès l'enfance ; il
n'y a que
la passion attentivement accordée à chacun des plaisirs du jour et de la nuit pour transmuter les
pulsions
primaires en cet affinement des désirs qui est la seule substance de l'humain.

Une nouvelle conscience découvre sa pratique. Le médecin croit de moins en moins à la médecine, le malade soupçonne de plus en plus dans son mal l'effet des manquements quotidiens au plaisir de vivre, le corps refuse lentement son statut traditionnel de machine à produire, à consommer et à triturer les passions dans les trémies du refoulement et du défolement. C'en est fini du corps assimilé à un lieu de travail. Aucune souffrance ne se justifie car aucune jouissance n'exige un renoncement. Une totalité vivante découvre la puissance de créer et de se créer. Les rêves de la terre et du corps sont les mêmes, ils marquent la reconquête sur les dieux du pouvoir et de l'argent d'une réalité désirée où la souffrance, la maladie, l'interdit et la mort socialement commanditée n'ont plus droit de cité.

Du travail intellectuel au gai savoir

La pensée séparée n'a jamais produit que l'intelligence de la vie qui se nie.

Des triomphes conjugués de la physique, de la chimie, de la médecine, des mathématiques, de l'astronautique, de la biologie, de l'architecture, de la psychologie, de la sociologie, il est sorti moins de bonheur que d'oppression et d'argent. Les sciences ont propagé le bien-être aux quatre coins du monde dans la limite de l'offre et de la demande, ramenant l'activité humaine à une activité de marché.

Ils nous la baillent belle d'incriminer le progrès et le revers de sa médaille, ceux qui s'enorgueillissent d'exploiter et de violer la nature jusqu'à l'atome, ceux qui tirent d'un noyau de vie une énergie de mort fort utile pour éclairer les chaumières et guérir le cancer qu'essaime la pollution nucléaire. Quelle faveur espérer d'un progrès que détermine un processus marchand fondé sur le pillage du vivant ?

Une science de l'exploitation de l'homme et de la nature

Comment se satisfaire d'une paix qui n'éloigne la guerre qu'à la condition de mieux satisfaire aux intérêts mercantiles ? Comment se contenter d'un savoir pacifique que le reniflement du profit fait pirouetter en

direction contraire ? Surtout, comment tolérer que la créativité invente au fil du plaisir et soit tranchée au couperet du rentable ? Des ampoules électriques inusables aux énergies gratuites, tant de brevets rachetés à l'inventeur pour être détruits ne sont que partie visible d'une terreur entretenue sur un savoir non pas secret mais inhérent à la réalité secrète des désirs. Faut-il que la création qui cherche ses poètes ne découvre que les calculettes du prix coûtant ?

La réalité falsifiée

L'économie a ordonné l'univers selon sa perspective, elle a imposé sons sens particulier à l'oeil, à la pensée, aux gestes, à la parole, aux sensations, mais son pouvoir n'est pas si absolu qu'il nous empêche de percevoir la part de nature inviolée et soustraite à son regard de Méduse.

Une réalité a été donnée comme la seule qui soit, et pourtant elle est seulement, dans sa rudimentaire dualité matérielle et spirituelle, la réalité que fabrique, jusque dans les conditionnements mécaniques du corps, le travail d'exploitation de la nature. Il a fallu que son inhumanité tranche aujourd'hui de façon scandaleuse avec les prétentions humanistes qu'elle produit pour que les gens se détournent enfin d'un savoir abstrait et commencent à débattre de leurs désirs. J'ai trop à faire de la terre et de ma vie, heure par heure, pour me préoccuper encore des spéculations qui mènent le monde où je ne souhaite pas qu'il aille. La véritable science à créer est celle de la jouissance de soi hic, nunc et semper.

Le mur du savoir séparé, ou le désespoir des sciences

Le savoir s'est trouvé séparé de la vie comme le producteur de ses désirs, l'esprit du corps et le travail intellectuel du travail manuel. La pensée n'a eu à connaître que la pensée et l'homme abstrait, forme vide où l'individu concret n'entre qu'en se vidant.

La pensée de l'ère économique tourne en rond depuis dix millénaires, murée dans le cercle dont elle entoure la réalité des désirs et de la gratuité naturelle.

Une pensée qui exclut et nie la vie n'avance qu'en se niant et en s'excluant. La bibliothèque universelle des idées a fondé sa diversité sur une banalité constante où l'ancien se travestit en moderne et

l'esprit
critique en nouveau conformisme.

L'assaut mené contre la théologie par la philosophie, sa servante rebelle, traduit la prééminence de l'économie terrestre sur sa représentation céleste, comme le déclin du sacré et la victoire des valeurs désacralisées racontent la fin de la structure agraire et la conquête du monde par la modernité marchande.
Rien ne change vraiment que la forme d'une invariable oppression.

Chaque fois que l'intellectualité a éclairé le projet d'une émancipation humaine, elle l'a obscurci aussitôt en prenant le parti de l'esprit sur le chaos de la matière, entendez sur les impulsions du corps. Dès le départ, les entreprises de démystification ont achoppé sur le désenchantement ; elles pressentaient qu'elles abattaient un mensonge pour en bâtir un autre.

Le drame de la pensée séparée, c'est qu'elle n'est rien sans le corps et qu'elle le traite comme s'il n'était rien qui vaille à son sens. On sait où la religion a longtemps pris le dernier mot à la philosophie qui la supplantait : à l'endroit même où les idées s'avouaient impuissantes à changer la vie ; là, elle rameutait la peur et la consolation de mourir comme une ultime vérité.

Le sentiment d'une vie à créer est demeuré aussi étranger à la philosophie, aux idéologies et aux sciences qu'aux théologies. On comprend pourquoi l'intelligence a si souvent brillé dans le constat d'échec : le penseur exorcisait, en expliquant les êtres et les choses, sa vie désespérément inexplorée parce que irréductible au concept. La fable des dieux, du ciel et du pur esprit ont fait l'objet d'études plus scrupuleuses que l'existence des hommes nés de la terre. Il n'y a pas de mystère de la vie mais bien un mystère entretenu sur le travail qui la nie et la refoule dans une nuit où les pulsions s'érigent en monstres redoutables.

Sans doute faut-il se réjouir aujourd'hui d'une connaissance plus soucieuse de la nature et du corps, mais tant de savoir a beau être utile à la vie, il n'en est pas moins inutilisé dans l'approche individuelle d'une destinée à créer, il demeure entre les mains des gens plus soucieux de prestige et d'affairisme que passionnés par l'alchimie de la libido originelle, par la transmutation des besoins humains.

Il est heureux que la faillite du pouvoir entraîne une démocratisation du savoir. Assurément, la culture se débite en tranches et selon ces ventes promotionnelles où l'on dit fort justement d'une idée en vogue qu'elle fait «recette». Or ce qui se paie n'entre que pour bien peu dans les moments de bonheur que l'on se crée.

En revanche, quelle richesse dans le capharnaüm des sciences, dans les entrepôts de la pensée séparée ; quelle passionnante curiosité il y aura un jour à s'emparer du bric-à-brac accumulé pour l'englober et l'utiliser dans l'approche des plaisirs.

L'inflation du savoir abstrait renvoie dos à dos le savant, qui sait tout du monde et rien de lui-même, et l'ignorant qui, ayant tout à apprendre de ses désirs, ne s'instruit qu'en les réprimant.

L'allergie à un certain savoir

On a vu, dans les années 80, de nouvelles générations tirer une manière de gloire de l'ignorance et de l'inculture, à la grande réprobation d'intellectuels taillés dans le roc de l'érudition journalistique. N'était-ce pas pour elles une fin de non-recevoir opposée à un savoir dépouillé de sa valeur d'usage et servant de monnaie d'échange dans d'oiseuses transactions d'autorité et de profits ? D'autant que, s'il était odieux d'avoir à s'instruire pour gagner de l'argent et des honneurs, le ridicule s'ajoutait au mépris dès l'instant que la récompense même n'était plus ni garantie ni estimée.

Si déplorable que fût le parti pris de l'ignorance, il a, en l'occurrence, clarifié le refus d'une connaissance imposée de l'extérieur, distribuée avec commisération au nom de pontifes souverains, Marx, Freud et tutti quanti. C'était aussi, à n'en pas douter, un rejet des critères économiques hiérarchisant les connaissances selon les demandes du marché d'embauche et, partant, de l'attitude servile où la créativité s'avilit quand elle obtempère au travail.

Chacun perçoit mieux maintenant à quel point les connaissances sont embrigadées dans un système d'intégration sociale où tout s'entrepren par devoir et non par plaisir. Si les écoliers endurent tant de peine à apprendre et qu'il y faut le fouet, l'imprécation, la prière et la séduction, c'est qu'il n'y a rien de commun

entre les exigences du travail et l'effort que suscite le jeu d'une curiosité éveillée et émerveillée. Tant que la science fondera son apprentissage sur la morale lucrative du travail et non sur la jouissance où la création prend sa source, l'enfant qui édifie en terre, pierres, planches, cartons et rêves de somptueux palais ne bâtira jamais, avec les matériaux les plus riches de l'âge adulte, que des villes et habitats en forme de casernes, d'usines, de mouiroirs. Ce n'est pas une des moindres aberrations de l'éducation que d'imposer un savoir abstrait aux enfants qui sont les êtres les plus précisément proches de la vie. S'étonnera-t-on que l'école, censée en faire des hommes, produise des avortons précocement vieillis, aussi versés dans les sciences qu'ignorant de ce qu'ils veulent et désirent vraiment ?

Ramener le savoir à la vie

L'expansion marchande n'a cessé de mener plus loin les routes du savoir et pourtant des hardiesses scientifiques ont ceci de commun avec le bon sens qu'elles dépassent rarement le rebord du comptoir. La connaissance a restitué l'unité de l'univers, découvrant des pays lointains, dévoilant le macrocosme et le microcosme. Mais c'est une unité qui participe du mensonge religieux mariant de force la terre au ciel et se substituant à l'accord fondamental de la vie et de la nature.

Il a suffi que le marché international se rabatte sur l'hédonisme pour qu'apparaisse à quel point la science se moque du désir quand il échappe à l'emballage où les impératifs de consommation le plient et le replient.

Et puis, ce glissement progressif du sensible au mental, du vécu à sa représentation, il a bien fallu qu'un grand geste le balaie, que, se moquant des discours, l'on en vienne à la naïve curiosité de l'enfant, qui veut toucher du doigt ce qu'il souhaite connaître.

Nous n'avons que faire d'une connaissance qui demeure étrangère à la valse de nos regrets et de nos bonheurs. Il y a trop de plaisir à découvrir le monde en se découvrant soi-même pour se contenter de lire et de relire sans fin le bilan d'un univers où seuls les chiffres changent et réduisent tout à leur mesure. Il est bien temps d'introduire dans l'arsenal des sciences les magiciennes de l'enfance et du rêve, afin que tant de

richesse inventive ne se paie pas de notre indigence. Une seule exploration aura le privilège d'ouvrir sur l'infini du vivant les portes d'un horizon mort, c'est l'aventure dans la galaxie des désirs.

Les vérités scientifiques du pouvoir

Une vérité scientifique qui ne s'inscrit pas dans un progrès incontestable de l'humain n'exprime qu'une vérité inhumaine et mérite d'être traitée sans égard.

Songez qu'il n'est pas une infamie que la connaissance et les sciences n'aient cautionnée à un moment ou à un autre de leur autorité. La propriété privée, la patrie, la concurrence, la loi du plus fort, Dieu, l'inégalité, le racisme, l'infériorité de la femme, l'excellence de l'énergie nucléaire ont suscité l'émerveillement de la découverte et se sont parés des lauriers de la vérité. Personne ne s'est étonné que les preuves qui leur garantissaient un statut de fait établi relevassent de raisons d'autant plus péremptoires que les impératifs économiques de l'heure en confirmaient le bien-fondé.

Le sens d'une observation, d'une expérience, d'une théorie préexiste dans le comportement de l'observateur, de l'expérimentateur, du théoricien. Que la science participe de l'exploitation de la nature à des fins lucratives - qu'elle soit ni plus ni moins un travail - explique assez pourquoi nombre de vérités scientifiques procèdent d'un implicite mépris de la vie en tant que jouissance et création.

Un tel mépris a varié selon les hommes et les époques mais il est peu d'exemples de savants dont la morgue, la raideur, l'ascétisme, le manque de générosité, l'ignorance de l'amour n'aient ensemencé les inventions et découvertes de quelque germe ignoble.

La vanité raciste des linguistes et des biologistes du XIX^e siècle bâtit sur des assises jugées excellentes la vérité d'une inégalité des races. La perspicacité policière en progrès et le souci d'isoler les éléments dangereux du magma social jettent les fondements de la sociologie, de la psychiatrie, voire de la psychanalyse. La médecine multiplie ses succès en assimilant le corps à une machine complexe dont elle veut percer les secrets dans le même temps que les secrets de la terre sont livrés aux derricks et aux cotations boursières ; si bien que, cautionnant la dénaturation qui produit le cancer, elle produit aussi pour le guérir une lucrative industrie pharmaceutique. Il n'est pas jusqu'aux vérités réputées éternelles qui ne soient en quelque sorte «fabriquées» selon un sens et une vocation spirituelle ; ainsi la gravitation

universelle perpétuant l'idée d'une horloge divine, d'une perfection mécanique ; ainsi le big bang reniflant l'hypothèse de Dieu, ce vieux pet sous la couverture ; ainsi les acquis de la génétique, manipulés par des gens dont on aimerait connaître le comportement quotidien et la place qu'y occupe l'amour de la vie.

Comment une vérité arrachée par la souffrance ne serait-elle pas le reflet d'une réalité qui s'impose au prix de la douleur et du déchirement ? Une science qui a besoin, pour progresser, de sacrifier un homme, une bête, une forêt, un paysage, un équilibre écologique est une science de mort. Un chercheur qui privilégie sa fonction et son rôle aux dépens de sa vie - comme on voit de ces «patrons» pleins d'amertume et de mépris défendre becs et ongles le territoire mesquin de leur spécialité - ne découvre jamais que des futurs cimetières.

Le gai savoir est le libre usage des connaissances par la volonté de vivre.

Le gai savoir

Le marché de la culture a accumulé une somme considérable de connaissances dont nous ne savons que faire parce que nous sommes le plus souvent dans l'ignorance de nos désirs. Il est vrai qu'un savoir qui se vend et exige que l'on s'éloigne de soi pour l'acheter ne me concerne pas vraiment. Un marché change ses cours mais n'offre jamais de quoi changer la vie. Pourtant, tout est là à saisir d'une science qui nous demeure par essence étrangère parce qu'elle procède d'une pensée séparée et familière puisque le désir en peut détourner l'usage en sa faveur. Rien n'est à effacer de la mémoire, si ce n'est l'empreinte de la mort, qui est celle de la séparation.

Il n'est aucune érudition, aucune connaissance exacte, aucune spéculation, aucune rêverie qui ne soit à l'instar de ces géométries fantastiques dont l'application pratique et insoupçonnée se découvre un beau jour : elles attendent de prendre corps dans la diversité des destinées individuelles.

A mesure que prévaut le sentiment d'une gratuité naturelle, le souci d'acquérir du savoir dans les domaines où la curiosité s'éveille sous l'aiguillon du désir fraie un chemin aux charmes affectueux de

l'apprentissage et de l'enseignement. Il ne s'agit que de s'instruire par indiscretion, non plus par contrainte.

Il est dans la nature de l'enfant de fureter partout, de se montrer curieux de tout. Et quelles réponses apporte-t-on à ces questions ? On les rebute, on lui impose silence pour ne pas lui opposer une ignorance embarrassée, quitte plus tard à lui asséner par rabâchage scolaire des solutions d'ordinateur, dont il a perdu l'utilité.

Parce qu'il participe d'une quête passionnelle - de cette quête du Graal qu'est la jouissance et la création de soi -, le gai savoir veut tout connaître et tout comprendre de l'omniprésence du vivant, à commencer par le labyrinthe des désirs, dont chacun est le parcours et le centre.

On sait à quelles réponses navrantes conduit le plus souvent la question posée à brûle-pourpoint : quels vœux souhaiteriez-vous voir satisfaits pour votre plus grand bonheur ? Question qui à vrai dire s'adresse à l'intellect et rappelle fâcheusement la menace dissuasive adressée à l'enfant à l'instant même où il expérimente précisément ses désirs : «Sais-tu vraiment ce que tu veux ?» Non, il ne le sait pas, il s'applique à l'apprendre mais tout l'en dissuade et, plus tard il n'aura que le choix de faire alterner un jour sur deux le pile et face d'un même renoncement : avoir beaucoup d'argent, jouir de la paix de l'âme. Mais être bien dans son corps et dans le monde ?

Maintenant que l'enfant échappe peu à peu à la castration économique, sans doute verra-t-on quelque jour l'apprentissage se fonder originellement sur cette confiance qu'assure le sentiment d'être aimé pour soi et non pour ses mérites. Aucune leçon ne s'imprime dans la tête si elle n'appartient pas d'abord au désir et si elle n'y retourne pas pour le parfaire. Comprendre, c'est prendre sur soi d'accroître son plaisir et le plaisir de ses semblables, entendez de ceux qui comprennent dans le même sens. La connaissance ne relève ni de maîtres ni de disciples, elle appartient à la passion d'aimer, qui découvre et recrée l'unité de l'intelligence et du sentir.

La seconde naissance de l'enfant

Le retour à l'enfance amorce la renaissance de l'humain.

La malformation dont les hommes dépérissent procède du sort réservé aux enfants : ils naissent avec une nature et grandissent avec un caractère. La gratuité de l'amour leur donne une vie, la société les en dépouille ; ainsi les poisons du chiffre d'affaires dépouillent-ils l'arbre de ses feuilles et la passion de ses attraits.

Enfance, richesse de l'être appauvrie par l'avoir, matin des désirs assombri par l'ennui des usines, histoire abrégée d'une civilisation qui substitue à l'art d'être humain l'efficacité mercantile.

La mort triomphe dans le triomphe planétaire de l'économie, et tout ce qui désespère travaille à la parfaire. Assez de ces révolutions mûries dans le parti des trépassés ! C'est la création du vivant qui est révolutionnaire. Les plus fins maquignons de la politique et du commerce, qui possèdent un sens sismographique des mutations sociales, ne s'emploient-ils pas à envelopper les dernières marchandises dans le dernier emballage idéologique, dans l'apparence du vivant ?

Ils savent que la tendresse fait vendre, ils ignorent qu'elle ne se vend pas, car ils ne connaissent de vérité qu'économique. La réalité des désirs les prendra de court. Ils ont beau mêler au glas d'une société moribonde les fanfares de l'intérêt témoigné à l'enfant, à la faute, à la flore, ils ne perçoivent pas le chant de la terre qui couvrira leur voix, ni les harmonies nouvelles d'une vie qui se remet à l'endroit.

Le plus grand danger auquel s'expose la montée irrésistible du vivant réside moins dans l'assaut des récupérations lucratives que dans le réflexe de peur et de mort dont la conjuration d'interdits séculaires grève la jouissance. C'est pourquoi il arrive encore qu'à l'encontre d'un sentiment écologique de plus en plus commun s'élève soudain quelque furieuse détermination de saccager la nature ; qu'en contrepoint d'une affection croissante et partout soulignée, la violence aveugle frappe l'enfant au sein de la famille et de

la société.

Assurément, ce n'est pas en ajoutant la peur du châtement à cette peur de vivre, qui induit à tuer, que l'on viendra à bout des vocations meurtrières. Une société n'a jamais que les crimes qu'elle commandite. Il est trop tard pour que celle-ci songe à se réformer en militant pour la défense des enfants alors que sont en train de naître de la nature et de l'enfance réconciliées des relations humaines donnant la mesure d'une société radicalement autre.

Retrouver en soi non l'enfance blessée mais l'enfance épanouie

La psychanalyse est une association d'aide aux mutilés affectifs, elle facilite leur réinsertion dans une société qui les mutile. Le psychanalyste est payé pour expliquer en quoi le traumatisme apure graduellement la dette que chacun a contractée en naissant, et qui enjoint de mourir à soi-même.

Or la dévaluation de tout mode de paiement invite aux gratuités de nature. Il n'y a que la lumière des jouissances présentes pour dissiper les spectres obsessionnels du passé. Ne sont-ce pas les moments les plus heureux de l'enfance qui remontent à la surface lorsque le grand souffle de la plénitude insuffle au corps comme une éternité de vie ; émotion d'autant plus forte qu'elle surgit le plus souvent de ce qu'un esprit utilitaire a les meilleures raisons de juger futile : un geste de tendresse, un paysage, un mot, un regard, une intonation, une odeur, une rencontre, une saveur.

Il ne s'agit plus d'assumer les traumatismes, il convient seulement de vouloir les états de grâce. Guidées par l'affection, les passions ne se déchireraient plus en ce long cri de mort qui fut leur histoire. Tant de rêves et de souvenirs épars ébauchent tant de vies qui se cherchèrent qu'il me semble n'exister rien de plus souhaitable au monde que la requête qu'elles font entendre à chaque instant.

Viennent les temps où l'enfant jouira d'assez d'amour pour apprendre à devenir ce qu'il n'a jamais eu la chance d'être en grandissant : un homme. Le libre usage de la créativité lui garantira une autonomie croissante, l'émancipant de la tutelle parentale et étatique. Enfin lui échoira le privilège d'aborder aux rivages de l'amour sans le ridicule des détours et distorsions auxquels les adultes se livrent si ardemment

que les îles les plus fortunées se changent en lieux d'angoisse, de maladie et de folie.

Seul l'amour rétabli dans sa gratuité naturelle rend les désirs à leur simplicité originelle, à une animalité que l'apprentissage a précisément pour mission d'affiner, initiant l'enfant à sa destinée : être unique au monde et solidaire d'une vie omniprésente.

L'humanisation des désirs constitue le fondement d'une éducation nouvelle mais dont les principes ont toujours été ceux des plaisirs les plus simples : ainsi l'art grâce auquel la première gorgée de vin bue dans l'adolescence passe peu à peu de la sensation fruste et sommaire à la formation du goût et du palais et à la recherche de crus plus subtils.

Le temps arraché au vivant

L'exploitation de la nature a dénaturé jusqu'au temps imparti aux organismes vivants. La pollution marchande a soumis à sa loi d'extinction universelle des espèces l'existence de l'algue, de l'arbre et du phoque. Ajoutez-y la couche d'ozone, le sous-sol et l'atmosphère et vous pourrez mesurer assez exactement à quelle vitesse l'économie se réalise en éteignant la vie.

Or la mort universelle que nous voyons s'accomplir comme quelque Ragnarök, apocalypse ou jugement dernier des légendes religieuses, qu'est-ce d'autre que le temps arraché à l'éternité de la vie par une Histoire où l'être de l'économie programme le néant de l'être humain ? Le temps de l'expansion de la vie a été transformé en temps d'expansion de la marchandise, soumettant les rythmes biologiques, les alternances d'excitation et de repos, la succession de systole et de diastole à une durée marquée par la perte et le profit, le progrès et la régression, la fortune et l'infortune, à ce temps qui est de l'argent, évoluant et dévaluant selon les cours du marché.

Le propre de temps-là où bon gré mal gré les producteurs sont embarqués, c'est qu'il s'use à la cadence des affaires et qu'il use à proportion ceux que les affaires emportent au large d'eux-mêmes.

Le présent n'a pas d'âge.

La fin de l'âge perçu comme pouvoir et représentation

Les Anglo-Américains, qui souvent ont le mieux assumé les névroses d'une existence mercantile, emploient le mot «stress» pour désigner l'état d'agitation requise par la bonne marche des affaires.

Or la frénésie paie désormais si mal le délabrement des nerfs et de l'esprit que, se lassant des lassitudes du temps mécanisé, certains redécouvrent comme un privilège la jouissance inopinée du moment présent.

Un morceau d'eux-mêmes leur est rendu, ils font des manières pour l'accepter, puis ils en redemandent.

Dans la débâcle du pouvoir, l'âge a perdu les galons du prestige. Le conflit des générations, qui opposa si longtemps l'insolence stupidité des jeunes à l'arrogante bêtise des vieux, est en train de passer muscade faute de combattants crédibles. Ainsi va l'effondrement des valeurs, que l'archaïsme n'attend plus le nombre des années. A faire feu de tout bois, les marchés en déclin jettent pêle-mêle dans la décrépitude des vieillards de seize et de quatre-vingts ans. Le même poids de vie nulle équilibre le jeune patron et le vieux routier couturé de succès boursiers. L'accélération du corps mécanisé fait bon marché de la vieillesse à tout âge.

C'est en revanche un phénomène nouveau que l'importance accordée à l'amour par les enfants et les personnes âgées ; comme si la vie renaissait plus volontiers où le travail n'exerce pas le plein droit de son autorité, chez les uns parce qu'ils y entrent à regret, chez les autres parce qu'ils en sortent avec soulagement. Heureuse conjonction de gens qui, n'ayant pas ou n'ayant plus l'âge de produire et de consommer, découvrent dans la sensualité de la vie présente de quoi n'être jamais ni jeune ni vieux. Restent, entre les deux, les hommes de l'économie pour qui l'âge continue de se mesurer au degré de fatigue, du moins tant que l'amour et les plaisirs ne les rendent pas pareils à des enfants.

Le temps nouveau est le temps des enfants

Pendant des siècles, la mentalité des enfants n'a pas changé sensiblement. Elle est restée le reflet d'une lutte de pouvoir : devenir grand pour échapper aux brimades et en infliger aux plus faibles. C'est ce qu'on nommait la cruauté de l'enfance.

En quelques années, elle s'est mise soudain à évoluer. Ce fut d'abord un certain désarroi, un refus de vieillir et de s'intégrer au monde absurde et odieux des adultes. Comme ce monde-là se donnait sans réplique pour le seul possible, un certain goût de la mort traduisit le désenchantement d'une démarche sans issue. Puis s'affirma la résolution de grandir autrement, de devenir un homme qui porte les fruits d'une enfance heureuse, non le bois stérile de sa négation. Exclu d'une histoire faite dans le mépris de la nature et de l'humain, l'enfant y entre le temps d'en tourner la dernière page, de claquer la porte sur l'archaïsme d'une civilisation qui, en somme, n'intéresse plus personne.

Sa présence a suffi pour porter au moulin de l'opinion publique de nouvelles banalités qui feront farine. L'enfant n'est pas né pour produire mais pour recréer la vie qui l'a créé. Il naît dans la gratuité de l'amour et la gratuité de l'amour est le fondement de son apprentissage, car il n'est plus vrai que la main, pour utiliser habilement un outil, doit désapprendre à caresser et à jouer, comme il n'est plus vrai qu'apprendre à vivre soit apprendre à souffrir, à se mutiler, à se sacrifier, à se décarcasser, ni que l'affection doive se prostituer en marchandage de famille, d'école, de société pour s'étonner ensuite que les petits instruits fassent de bien grands tourmentés.

A ceux qui se mettent aujourd'hui à étudier sa paradoxale nouveauté, il est presque utile de le rappeler : l'enfant n'est pas issu d'une autre planète, il porte en gestation une planète radicalement autre.

Etudier le comportement de l'embryon et du bébé ne prendra sa véritable importance que dans un projet plus vaste, dans une volonté de restaurer la spécificité de l'enfant, d'empêcher que sévisse plus longtemps l'entreprise de dénaturation qui le détruit comme elle détruit la terre entière.

En l'enfant comme en ce qui subsiste de flore et de faune bat le coeur d'une vie sans partage. Dans la rumeur de mort qui rythme la progression de la planète vers son économie définitive, il tient au salut de chacun qu'une telle musique nous ensorcelle.

Naissance d'une relation alchimique

L'expérience initiale de la vie transparaît dans la découverte de la petite enfance, et nous savons

aujourd'hui qu'il y a tout à reprendre d'une évolution dont la brutale interruption a coupé court aux espérances de l'humain.

Elle commence, cette expérience, dans la foetus et dans l'athanor maternel. Le corps est son foyer alchimique et sa materia prima. L'enfant y est créé tout autant qu'il se crée, fruit d'un magistère où la femme offre sa provende affective et nutritive, et où l'embryon se forme en apprenant comment puiser ses ressources dans l'abondance du milieu naturel.

Un regard plus lucide a établi depuis peu qu'il existait une communication possible avec l'enfant en gestation, qu'il était permis de lui parler selon un langage qui est celui de l'effusion affective et non, bien évidemment, le langage des transactions d'affaires.

Par un enchantement qui vient à point nommé dans l'époque, il s'élabore, timidement, entre les êtres rendus à leur nouveauté radicale une relation de type alchimique, où la transmutation de la nature première implique la transmutation simultanée de l'opérateur. L'adulte qui a su percevoir, à travers le monde du nouveau-né, l'enfant et l'autre monde qu'il porte en lui saisit aussi ses semblables avec le même regard. Il se guide au fil des êtres où brille une étincelle de vie et ne s'encombre plus de la compagnie des morts.

Telle qu'elle s'esquisse après la naissance, l'expérience de la vie s'écarte de la quête alchimique, selon la distance que lui impose l'éducation sociale de l'enfant. Dans la démarche du tout-petit reparaît l'obstination de la plante à puiser la vie autour d'elle, à éviter le terrain hostile, à le contourner pour plonger ses racines dans un sol vivifiant. En même temps se manifeste l'apprentissage de la bête découvrant un environnement où soufflent le chaud et le froid, la caresse et l'agression, la sollicitude et le rejet. Et déjà, la présence humaine et inhumaine modèle un paysage, où la nature n'entre plus qu'artificiellement, un décor de chambre, de maison, de jardin, de famille ; il faut y prendre place pour on ne sait quelle destinée. C'est un paysage en proie, lui aussi, aux changements de climat affectif, aux orages de la colère et de l'impatience, aux frimas de l'inattention, aux tensions de la culpabilité, aux printemps de la tendresse, aux ardeurs de l'amour, aux tornades névrotiques, aux rayonnements de la plénitude, aux tremblements du désir

et aux
lumières apaisantes du plaisir.

Des signes qu'il déchiffre peu à peu lui indiquent en quelles conditions il progresse. Tantôt une douce attention l'encourage à aller de l'avant, tantôt la solitude lui enseigne à prendre l'initiative, à affronter seul les risques de l'inconnu, à parfaire son autonomie. Il lui arrive dans cette quête, dont on a voulu oublier qu'elle est une quête du bonheur, de pleurer, de trépigner, de désespérer en prenant conscience des obstacles et des difficultés. C'est toujours là que les choses se sont gâtées, à l'endroit même où les adultes, tourmentés par l'ordre qui les gouverne, résignent leur cœur et manifestent que le chemin des jouissances n'est pas celui du savoir.

Si une mutation se prépare, c'est dans la communication nouvelle qui s'établit entre les hommes conscients de leur inachèvement et les enfants sensibles au potentiel de vie qu'ils détiennent. Dans le sentiment que seule la recherche du plaisir nourrit et stimule la création de soi et du monde réside le Grand-Oeuvre, la poésie orphique qui a percé le secret des êtres et des choses et amadoué, par ce qu'ils gardent de vivant, les plus redoutables furies de la vie refoulée.

Il n'y a pas d'autre trame à la destinée que le fil qui tisse la tapisserie, chaque jour recommencée, des plaisirs pris à la vie et offerts à l'humanisation du milieu naturel. Seuls commencent à vivre - comme l'enfant n'a pas encore désappris à le faire - ceux qui prennent le temps de poser sur les êtres et les choses le regard émerveillé du plaisir qui s'y peut puiser, non comme une contemplation mais comme le projet d'une création immédiate et sans fin.

La nature brute se fera nature humaine par le biais d'une intelligence sensuelle, d'une intelligence non séparée de la vie et qui a le privilège d'occuper peu à peu la place laissée vacante par la disparition de la famille patriarcale et de l'éducation d'obéissance économique.

L'âge figé dans sa hiérarchie des fonctions et des rôles suit la débandade du temps mesurable en argent et en pouvoir. Le seul temps de qualité est celui du bonheur présent, qui est le temps de l'éternité. L'avenir, on l'a bien vu, n'était qu'un passé ravalé à la hâte pour une vente parodique, désormais déficitaire.

Ce qui
est ancré ici et maintenant n'a pas de traite à payer sur le lendemain.

L'arme absolue dont dispose l'enfant, c'est l'affection dont il croît et qu'il multiplie autour de lui.
Il n'est
rien de tel que le sentiment d'être aimé pour s'aimer soi-même ; comme à revers, le respect et le mépris
forgent la chaîne de la fatuité et de la haine de soi. C'est en ce sens très précis qu'il convient de comprendre le vieil adage : «L'amour n'a pas d'âge.»

Primauté de l'amour

L'amour offre le seul modèle qui soit d'un accomplissement humain.

Il n'est aucun moment dans l'histoire où la nature ait été menée à si grande dénaturation et aucun où se
soit élevée une aussi ferme volonté de la recréer en la dépouillant de ce qui l'asservit.

Stimulées par la conquête marchande, les sciences ont éclairé une face de la terre en plongeant l'autre
dans la nuit et l'ignorance. Tant de vérités ont roulé de marées en marées que dans les ports obstrués
rouillent les bateaux en partance. Tous les voyages ont tourné court dans le seul décor changeant des
criques encrassées.

Connaître désormais n'est plus rien si nous n'y accédons d'abord par la jouissance de soi, qui en est la
clé. Il n'y a pas de savoir qui vaille sans la conscience de l'amour et pas d'amour qui s'apprenne
sans
l'amour de la vie.

L'amour est inconciliable avec l'économie

De même que la vie étudiée communément n'est pas la vie mais sa forme économisée - une durée
essentielle nommée survie -, de même l'amour ne peut-il se confondre plus longtemps avec les
mécanismes
qui l'ont conditionné jusqu'à passer pour sa substance.

La débâcle du patriarcat, puis du féminisme, qui avait brièvement comblé la vacance de pouvoir, a dégagé l'affectif d'un ensemble de fonctions qui en corrompaient le sens et le charme : l'échange des droits et des devoirs, le calcul des pertes et profits, la lutte du fort et du faible, la concurrence qui régit la guerre et la paix des ménages, l'entreprise familiale menée au pas de la réussite financière. Une ligne de démarcation s'est tracée, avec une précision accrue, entre les hauts lieux du coeur et les territoires sous contrôle de l'esprit mercantile.

Ce que les amants font en affaires les défait de l'amour. L'appropriation jalouse du partenaire, la femme traitée en ville conquise, l'engrenage conjugal des frustrations et de l'agressivité, l'assouvissement hygiénique du génital, le discrédit de la tendresse tenue pour un accès de faiblesse, d'infantilisme, de maladie ou de folie, autant de traits archaïques auxquels le parti pris de la vie se refuse à identifier la passion amoureuse. C'est une heureuse banalité que cette évidence qui, paradoxalement, n'allait pas de soi : l'amour devient lucidité depuis qu'il ne se laisse plus aveugler.

La dislocation de la famille traditionnelle le confirme, qui dorénavant échoue à amalgamer l'affection naturellement portée aux enfants et l'ignoble marchandage où l'amour s'échange contre la soumission, où la protection s'érige en pouvoir, où la naissance de l'homme à venir ajoute à la production un futur travailleur.

L'idéologie de la tendresse

Eloge et dérision de la marchandise : tandis qu'une conscience nouvelle dénonce l'imposture de l'amour sans l'amour, le marché de valeurs matérielles et spirituelles inaugure ses boutiques sous l'enseigne de la tendresse, il «promotionne» les douceurs de l'âme et le voluptueux agrément à la seule fin de célébrer les bienfaits du socialisme et du papier de toilette.

Le Bouc émissaire, Prométhée, le Christ avaient fourni sa première propagande illustrée au corps sacrifié au travail, au corps désincarné pour raison de rentabilité. L'image publicitaire de l'amour en propose aujourd'hui la dernière version. La castration du désir n'a changé que de forme.

Pourtant, l'ultime abstraction du vivant côtoie de trop près les passions qu'elle parodie et

recupère, elle
ne résistera pas longtemps à la volonté d'authenticité qui renaît en chacun comme une enfance à
parfaire ;
même si la peur du sida entretient pour un temps les spectaculaires vertus d'une sexualité sans
corps et
perpétue sous le regard d'un Christ ithyphallique et séropositif l'ancestrale peur d'aimer.

Le péché originel

La peur d'aimer est une peur de vivre. Elle procède de l'interdit promulgué par la civilisation
marchande
sur la gratuité des jouissances. Il ne faut pas que l'amour se donne si ce n'est en se sacrifiant, en se
damnant dans le corps et avec le corps pour être sauvé dans et par l'esprit. Le ridicule conflit de
l'angélisme et du charnel l'a si bien engorgé de terreurs et de frustrations qu'il commence à peine
à ne plus
osciller entre la chasteté et le viol, à quoi s'est le plus souvent réduit son déplorable mouvement.

Il a été le mal incarné dans la faute originelle, dans la femme, dans la haine meurtrière de soi,
dans les
sorcelleries de la liberté naturelle. Ce qui s'illustre dans la peste sidaïque, c'est la dernière
condamnation de
l'amour, et je ne pressens pour en effacer l'outrage et les effets que la force d'un amour rejetant
définitivement le cortège de ses juges et de ses culpabilités.

Il n'y a pas d'amour des autres sans l'amour de soi.

Gratuité naturelle de l'amour

L'amour est la plus simple des relations humaines, c'est pourquoi tout a été mis en oeuvre pour
la
compliquer et la dénaturer. A mesure que la force de vie rechigne aujourd'hui à se transformer en
force de
travail, une simplicité nouvelle restaure l'amour dans son droit d'absolue souveraineté. Le progrès
technique a produit tant d'inventions qui n'ont jamais fait progresser le bonheur particulier que
chacun
incline désormais à mettre son génie non plus dans la mécanique des affaires mais dans la passion
amoureuse où, du moins, la jouissance s'apprend et se prend sur-le-champ.

Rien n'a plus d'importance que la naissance de l'amour, si ce n'est sa renaissance quotidienne.
On a beau
savoir que tous les troubles de l'amour viennent des malheurs de l'enfance, d'où viendra la
guérison si ce
n'est de l'occasion offerte à l'adulte - qui le plus souvent la refuse - d'assurer, à la faveur de
chaque
rencontre amoureuse, l'absolue prééminence de l'affection sur l'ensemble des préoccupations
mercenaires ?

La vraie vie commence dès l'instant où l'amour est dispensé sans réserve à l'enfant. Là s'affirme l'éternité du vivant. Et qu'il existe entre parents et enfants, entre amants, des heures, des jours où l'affection, obnubilée par ce qui lui est si ordinairement contraire, n'a ni le temps ni l'envie de s'épancher,
ne change rien au sentiment qu'elle reste présente indissolublement, qu'elle appartient à une immuable
réalité du coeur, comme l'éternité de la sève irriguant l'arbre à travers le rythme des saisons.

«Tu peux tout parce que je t'aime et que tu ne me dois rien.» Tel est le leitmotiv sans lequel je ne
conçois pas d'apprentissage spécifiquement humain. Un amour si soucieux d'aider l'enfant à s'aimer
lui-même que rien ne s'entreprenne, des premiers gestes aux plus grandes joies de vivre, qu'avec les
meilleures chances de bonheur.

L'ère des créateurs commencera dans l'amour qui se donne au lieu de s'échanger.

L'amour exclut le sacrifice

Le véritable amour n'a jamais existé qu'à l'état naissant. Comme l'être humain, comme sa civilisation,
comme l'authenticité dans son élan premier ou la générosité dans sa gratuité naturelle. Nous n'avons que
des débuts ; et le malheur veut qu'à ces commencements de tout, taxés de puérité et de faiblesse, succède
une fin de parcours aux mécanismes bien rodés, qui suggère force et sécurité.

La soif des origines est venue avec le temps. N'ayant plus rien à apprendre et à attendre de la mort, nous
n'avons que le choix de tout reprendre au départ, là où rien n'est accompli de ce qui commençait à se
créer.

L'agonie des religions, à laquelle nous assistons aujourd'hui avec ses derniers sursauts de rage et
d'hypocrisie, dévoile ce qu'elles ont toujours été : un crime contre la vie. Mais la critique qui les dénonce
n'est plus une critique selon l'esprit, c'est-à-dire selon l'essence des religions. La conscience du vivant les
balaie dans l'égout oecuménique plus sûrement que les vitupérations sacrilèges, qui sonnent encore comme
l'oraison funèbre du cadavre.

Tout être s'accroît de l'affection qu'il est capable de donner. Tel est le secret, ou mieux l'expérience de la
plénitude, si chère au coeur de chacun que les gens de religion se sont empressés d'y déverser

leurs
ordurières exhortations au sacrifice.

Or celui qui se sacrifie pour donner de l'amour ne donne que l'exemple du sacrifice. Mourir à
soi-même
pour aider les autres les aide seulement à mourir à leur tour.

Quelle dérision que de prétendre faire plaisir à autrui sans se faire plaisir à soi ! Comment
pourrais-je
offrir de l'agrément en y renonçant moi-même ? Le plaisir est une gratuité naturelle, une grâce qui
se
recueille et ne s'exploite pas.

Le sacrifice est inconciliable avec la jouissance car c'est par son effet de mutilation que le
langage du
corps devient la verbosité de l'esprit, que l'énergie libidinale se vend pour un salaire, que la
volonté de vivre
se renie en volonté de puissance.

Les jours ne sont plus où le pélicanisme maternel passait, pour l'existence entière, le noeud
coulant de la
culpabilité au cou de l'enfant. L'amour apprend désormais à s'aimer en aimant tout ce qui vit. Qui
parle ici
d'aimer n'importe qui et n'importe quoi ? Mon affection se refuse aux porteurs de mort, aux
tourmentés
traînant leur croix pour le salut d'un monde qui les tue. J'ai trop à m'attacher à ce qui est aimable
pour
vitupérer encore des gens qui se détruisent eux-mêmes, et je ne vois de meilleure garantie contre
leur
prosélytisme suicidaire que de saisir d'instant en instant le fil d'une vie à tisser avec tout ce qui
tombe sous
le coeur.

Il y a tout à apprendre de l'amour, j'entends de l'amour dépouillé des mécanismes économiques
qui le
dénaturent. Il ne s'agit pas ici de leçons à donner, ni sur la pratique des relations amoureuses ni
sur l'art de
les épurer de ce qui les nie. Le seul apprentissage qui vaille vient de soi, d'une prise de
conscience née de
l'expérience individuelle. En l'occurrence, il appartient à chacun de saisir la souveraineté de
l'amour là où
elle se manifeste sans partage, de la reconnaître, dans la beauté convulsive du plaisir, pour ce
qu'elle est
exclusivement : le centre de gravitation de ce corps quotidiennement déstabilisé par le travail.
L'amour est
la nature même de l'humain.

L'amour est l'affinement du désir

L'amour n'est pas la transcendance du besoin sexuel, la farce boulevardière de l'ange et de la bête. Il est l'unité du corps ordonnant le chaos de ses désirs, affinant leur brutalité originelle, s'identifiant au seul principe évolutif de l'espèce humaine : que toute jouissance tend à se parfaire.

L'amour rendu à sa majesté sensuelle, à ce torrent de sang où tous les sens aiguisés donnent à chaque être particulier son sens spécifique, abolit la vieille et dégoûtante obédience au ciel, à l'esprit, à la fonction intellectuelle, à la séparation des hommes et des choses, des hommes entre eux et en eux-mêmes.

La transmutation va remplacer la transcendance.

L'amour prend conscience d'une symbiose à créer entre la nature et les êtres de désirs.

Ubiquité de l'amour

L'amour est la transmutation de la pulsion sexuelle en une pansexualité qui correspond le plus authentiquement à l'expression et à la communication de l'humain.

En percevant partout les symboles ithyphalliques et vaginaux que la frustration imprime dans ses sens excités, l'obsédé sexuel reçoit en fait le discours de la nature, mais il l'enregistre sous sa forme négative, dans les balbutiements de la compulsion, dans la réaction névrotique d'un esprit troublé par l'insatisfaction du corps. Entre lui et les amants comblés, il n'existe que la distance entre la plénitude corporelle et son absence. La lecture de l'environnement est la même et de sens contraire. Ici l'amour sensualise un paysage où la vertu analogique découvre dans le bruissement d'un feuillage, l'odeur du foin, le dessin d'une rue, la coulée d'un mur, le geste d'un passant, toutes les grâces où s'illustre l'être aimé. Là, le vent dans les arbres, une bouffée de chaleur, le galop d'un cheval incitent à des brutalités de soudard parce que l'esprit qui les ressent est un esprit d'exploitation pour lequel il n'existe que la rigueur répressive et les défoulements agressifs de l'impuissance à jouir. Il n'y a pas de prône, de sermon, de déclaration politique, d'attitude, de tic qui ne puisse déchiffrer selon une telle grille d'interprétation ; c'est, comme l'a montré Groddeck, la seule lecture primaire à laquelle nul n'échappe.

Le langage des amants énamourés a gardé l'empreinte d'une langue originelle. Ces susurrements, ces murmures, ces cris modulés, ces déhanchements syllabiques, dont les gens avertis raillent l'infantilisme et le bêtifiement, n'expriment-ils pas, comme chez les bêtes et les enfants, la respiration de la jouissance et de l'état de tension qui y conduit ? C'est un langage d'arcane que le souffle de l'élan amoureux qui porte le vivant vers lui-même. Il est présent dans l'étreinte qui unit la mère et l'enfant nourri dans son sein ou bercé entre ses bras, et je ne jurerais pas qu'il ne se perpétue dans l'intimité du dialogue avec soi. L'être qui apprend à s'aimer et aiguise secrètement ses désirs pour les mieux réaliser ne s'adresse-t-il pas à lui-même comme à l'enfant qu'il fut et à qui il promet d'accomplir tant de vœux et tant de prières adressées aux fées dans la ferveur des jeunes années ? Les incantations de grimoire et les psalmodies de la sorcière ne sont elles-mêmes que l'écume trouble d'une magie plus profonde et plus efficace, enclose dans la force du désir et dans le pont que l'énergie libidinale du corps tout entier jette vers la réalité du monde à changer.

Il y a tout lieu de croire que le langage sensuel est en train de gagner en puissance ce que le langage économisé du contrat social perd en crédibilité. En d'autres termes, que les signes d'affection par lesquels le vivant se reconnaît de personne à personne et d'individu à paysage l'emportent peu à peu sur la teneur des discours et plus simplement encore sur ce qui se dit.

La souveraineté à fonder

La faillite d'un système de réalité déterminée par les mécanismes économiques qui la gèrent a sorti de sa torpeur une réalité sous-jacente, séculairement refoulée par l'histoire de la marchandise. L'amour y accède à une souveraineté qu'il est appelé à exercer à l'endroit où régnait le profit et le pouvoir. Il fraie la voie à l'affinement général des désirs, qui marque le dépassement des besoins primaires et fonde sur la quête des jouissances le seul progrès humain qui soit.

Le monde clos de l'intériorité s'ouvre peu à peu à une fertilité printanière, qui chasse la peur et les angoisses, dissout les névroses du passé, sort les plaisirs au grand jour et enseme les terres en friche

d'où la marchandise se retire. L'amour révoque les violences de la frustration et s'invente une violence
pleine de tendresses. La main qui caresse efface la main du pouvoir.

Il ne nous manque pour propager l'abondance que d'aimer sans réserve, sans calcul ni prudence
; jusqu'à
entendre de coeurs innombrables s'élever le chant de la terre.

L'humanisation de la nature

Exploiter la nature l'a dénaturée en dénaturant l'homme. La nostalgie d'une nature primitive et de
son impossible retour est la consolation morbide d'une société malade de l'économie. Il ne s'agit
pas
de renaturer l'homme et la terre mais de les humaniser en privilégiant les énergies vivantes
qu'elles
recèlent.

L'épuisement des ressources naturelles et de la nature humaine trace entre les hommes qui y
travaillent
et y succombent une ligne de démarcation qui définit le seul affrontement à venir. Tandis que le
parti de la
mort puise encore dans la peur le pouvoir de régner parmi les ruines de l'édifice spectaculaire et
financier,
un cri monte, unanime, des rues, des forêts et des coeurs : «La vie avant toutes choses.»

Avant que sa rumeur atteigne l'opinion publique, ses échos ont bel et bien été perçus dans les
rangs de
l'ennemi, car il n'est pas de commerce et d'entreprise polluantes qui ne s'avise de faire campagne
sur le
thème de la vie à sauver. Les filets de la marchandise ne s'encombrent-ils pas de produits
naturels, de
médecines renaturantes, d'emballages écologiques ?

Or il ne faut pas que la récupération mercantile, le bric-à-brac des mystiques vitalistes et les
fonds de
poubelle de la religiosité dissimulent ce qu'il y a d'authentiquement révolutionnaire dans la
volonté de
réconcilier l'existence quotidienne avec la matière vivante, avec un corps omniprésent dont
participe
inextricablement et pour ainsi dire consubstantiellement chaque être et phénomène particulier,

individu,
noyau social, bête, plante, minéral, air, eau, feu et cette terre dont les Indiens assurent que,
blessée par la
méprisante ignorance de sa vermine affairiste, elle possède l'art de se régénérer.

Il n'est pas sans importance que se propagent peu à peu le sentiment d'une coexistence des
différentes
formes de vie, et sa conscience perçue non par l'Esprit issu de l'oppression céleste, mais par le
corps en
quête de sa plénitude psychosomatique. Se sentir bien parmi les enfants, en compagnie des bêtes,
auprès
d'un arbre, au toucher d'une terre ou d'une pierre ne relève plus d'une passivité béate, d'un état
contemplatif, c'est l'amorce d'un langage nouveau de l'individu avec soi et avec ses semblables,
c'est une
autre façon d'être et d'agir, en rupture avec les mécanismes comportementaux qu'imposent
séculairement
le pouvoir et la rentabilité.

L'éveil à l'absolue prérogative dont se revendiquent aujourd'hui les espèces terrestres, voilà ce
qui fonde
un style de vie, une attitude où le privilège d'exister s'exerce dès l'instant que j'accorde à la
réalisation des
plaisirs la préséance sur la nécessité qui les gâte en les payant et en les faisant payer. J'ai pour
moi
l'obstination d'une nature sans cesse renaissante - celle du lierre fissurant le béton - et contre moi
l'usure
qu'exige encore le système de la médiation salariale et de la marchandise.

L'approche humaine d'une nature omniprésente remet en branle un processus d'évolution où les
individus créeront leur destinée en créant un milieu accordé aux désirs. L'ère de l'économie et de
la nature
corvéable à merci n'est plus qu'une forme encombrante et stérile qui empêche l'humanité de naître
à
elle-même.

A la transformation de l'énergie libidinale en force de travail succède une volonté de vivre qui
tient sa
puissance créatrice du seul attrait des jouissances.

La réconciliation avec l'enfance coïncide avec la réhabilitation de l'animal rendu à sa vie
autonome.

La réhabilitation de la bête

L'affection témoignée aux bêtes n'est pas en soi un phénomène nouveau ; encore ne la faut-il
pas
confondre avec la pitié - ce chancre qui a besoin, pour se développer, d'exciter au malheur et à la

souffrance -, ni avec l'aigre dépit d'aimer son chien par mépris des hommes. Je parle ici des élans d'un coeur, ouvert à tout ce qui vit, et qui trouvent à s'apaiser dans quelque relation privilégiée avec un animal domestique ou familial.

Ce qui est nouveau, en revanche, c'est la nature et la vogue d'une telle sollicitude. Non seulement elle ne se limite plus aux hôtes de l'environnement immédiat - chiens, chats, oiseaux, chevreaux, chèvres - et embrasse les bêtes dites sauvages, mais surtout elle entend les reconnaître dans leur autonomie et leur indépendance, elle ne veut plus ni dompter ni subjuguier, elle n'est plus le fait du maître.

Faut-il rappeler qu'il se greffe sur le mouvement de réhabilitation des espèces animales un ensemble d'intérêts mercantiles, soudain soucieux du confort dû au chat de gouttière, et un marché touristique qui, après avoir vendu des gorilles empaillés, sauve les derniers spécimens en leur accordant, au même titre qu'aux Indiens, le droit de survivre dans des réserves ? Ici aussi l'exploitation commerciale stimule, entrave, dissimule la conscience du vivant et sa volonté d'expansion.

En moins de dix ans, l'enfant a rejeté le comportement de prédateur que tant de générations lui avaient prêté comme un trait de nature. Sans l'amour de la vie, l'expérimentation, qu'elle soit celle de l'enfant ou du savant, aboutit le plus souvent à traiter l'animal en objet et l'homme en cobaye. Croira-t-on que l'intelligence sensible, qui éveille l'enfant aux émerveillements de la découverte sans qu'il éprouve le besoin de dénicher les oisillons, de saccager les fleurs, d'arracher l'aile des mouches, soit étrangère à la reviviscence de l'amour ?

S'il se montre, avec un savoir inséparable de la tendresse, curieux de la spécificité des êtres, des bêtes, des choses dans leur environnement, n'est-ce pas qu'une affection sans partage lui reconnaît le droit à l'autonomie et dissout lentement l'archaïque et autoritaire structure familiale ?

Une telle liberté n'eût pas été possible sans que se modifie le rapport de l'individu et de la société avec le corps pulsionnel, si longtemps identifié à la bestialité compulsive.

L'émancipation du corps

Comme il arrive un temps où l'économie terrestre se venge de l'économie céleste qui la

discréditait au
nom de l'esprit religieux, il existe une vengeance du corps, dont le travail concrétise à la fois la
mesure
d'une civilisation de producteurs et la démesure d'une bestialité qui aspire à se débonder «par-delà
le bien
et le mal». Les philosophes matérialistes, la pensée de Sade et de Nietzsche, l'idéologie fasciste et
l'hédonisme du XX^e siècle finissant traduisent les diverses étapes d'une conquête planétaire à la
gloire de la
marchandise de l'homme-machine.

Tandis que le corps se militarise au service du capital, la honte de l'animalité refoulée se
défoule en
célébrations sociales de la brute agressive. la défense du territoire, l'élimination concurrentielle
des faibles,
le droit du plus fort, le sacrifice nécessaire au salut de l'espèce, autant de fariboles réputées
«naturelles»
qui surgissent à point nommé pour fonder en universelle raison la piraterie colonialiste, la
sauvegarde
étatique du capital, la mise au pas du prolétariat. La nature violée et violente succède ainsi à
l'ubris
fatiguée des dieux.

Le triomphe de la musculature dans l'apothéose de la productivité a pour exutoire l'exaltation de
l'animalité terrestre, la célébration de l'instinct sur l'esprit déchu des cieux. L'entraînement
mécanique du
corps, mis à la torture pour gagner du temps et du rendement, forme à lui seul le spectacle des
compétitions sportives, et il n'est pas jusqu'au cerveau qui ne s'y muscle à son tour et ne souffre
de
crampes.

Mais ce corps-là n'est que le contrepois de la tête archaïque, avec sa volonté de puissance, ses
calculs
d'intérêts, ses simulations viriles, ses litanies du meilleur et du plus fort. L'anti-intellectualisme
n'est que
l'esprit cynique de l'économie terrestre, traînant aux gémonies les dieux dont la caution ne lui
était plus
nécessaire, c'est l'esprit de concurrence prônant en temps de guerre la discipline rutilante des
armées, le
défoulement orgiaque et sanglant des combats, et en temps de paix les vertus guerrières du sport,
de la
chasse et du «ôte-toi de là que je m'y mette» qui, jusqu'à présent, fait fonction de norme sociale.

On sait comment le travail de consommation obligatoire a tourné en persuasion mensongère la
violence
autoritaire de la production, à quel point les loisirs rentabilisés ont «offert» au corps brisé de
fatigue les
onéreuses prothèses du confort et des plaisirs surgelés ; combien, enfin, l'image trompeuse de la

jouissance
résiste mal à la réalité qu'elle abuse.

Tandis que l'affairisme des stades d'olympiades sert au dévouement d'une soldatesque militante
- selon
un principe concurrentiel dévoilé dans sa pure fonction destructive (et ce qui vaut pour le football
vaut
semblablement pour les compétitions scolaires, les concours littéraires et musicaux) -, les enfants
revendiquent aujourd'hui le plaisir de jouer sans l'angoisse d'avoir à perdre ou à gagner.

C'en est fini des rancœurs de l'animalité opprimée, de cette animalité qui tue et dont se réclame
non
l'amateur de gibier qui prend le fusil pour inscrire un perdreau à son menu mais le chasseur
sportif, celui
qui songe bien moins à garnir son assiette qu'à assouvir son instinct de mort en prouvant son
pouvoir sur
tout ce qui bouge.

En attendant que le déplaisir de tuer une bête pour la manger disparaisse avec nos habitudes
carnassières
ou découvre une de ces solutions que le changement de société apporte - comme la menace de
surpopulation terrestre, après avoir trouvé des remèdes pires que le mal, guerres, famines,
épidémies,
trouve son préservatif dans le choix qui s'ébauche aujourd'hui de n'avoir d'enfant que désiré
passionnément et pour son propre bonheur -, il est réconfortant que la cruauté du sport
cynégétique laisse
place à ce qu'il réprimait de plaisir ; l'errance, la patience de l'affût, l'adresse se trouvent
désormais plus
agréablement employés à approcher, observer et photographier les animaux dans leur milieu
naturel.

Il n'y a de mort humainement acceptable qu'en l'instant où la vie accorde un repos à son oeuvre
de
perpétuelle création.

La mort dénaturée

La mort a été saisie par la dénaturación dans le même temps que l'eau, la terre, l'air, le feu, le
minéral, le
végétal, l'animal et l'humain étaient frappés par la pollution marchande. A la fin naturelle des
êtres et des
choses s'est substituée une mécanique sociale où, sous le prétexte d'échapper à la mort aléatoire
des bêtes,
la vie était réduite à nier si misérablement qu'elle en venait à implorer son trépas comme une
grâce.

L'obligation, pour assurer un travail de survie, de renoncer à ses désirs nourrit quotidiennement

un
cadavre qui n'a guère de peine à prendre prématurément la place du vivant. L'acte de décès est le
plus
souvent un constat d'usure qui a force d'assassinat légal.

Que l'art médical et quelques confortés ménagés à la survie aient enrayé le progrès des
épidémies, de la
sénéilité, de la mortalité infantile, de maladies hier encore incurables, est-ce une raison pour
méconnaître
que la mort, telle que nous la subissons, est l'effet d'un manque à vivre, d'une inversion dans
l'ordre des
priorités existentielles ?

Si victoire il y eut, ce fut la victoire de la mort socialisée sur la mort actuelle. Mais qui, en
dehors des
agonisants, se soucierait du prodigieux avancement de l'euthanasie ? Il me suffirait d'une vie où la
mort ne
soit qu'un long sommeil après l'amour.

Désacralisation de la mort

La mort s'est détachée comme un fruit sec de l'arbre des dieux défunts. Les Parques ne sont plus
que la
raison sociale d'une filature où chaque destinée s'étire, se tisse et se rompt selon l'ennuyeux va-et-
vient des
affaires courantes. Y a-t-il trépas plus banalement ressenti qu'en ce claquement de porte sur les
doigts d'un
désir qui tentait de sortir pour battre un peu la campagne à son gré ? A s'étaler dans l'ennui, la
camarde a
perdu de sa coutumière fulgurance, son horreur s'éteint le plus souvent dans une grande lassitude.
Elle est
l'amertume sur les lèvres du plaisir, la sueur d'une activité fébrile et vaine, le coup de froid des
amours qui
se défont par défaut d'attention.

C'est un air connu que la passion qui ne va pas à l'amour va à la mort. Comment prendre le
temps
d'aimer quand le temps appartient au stress, au rythme de la machine qui casse le rythme
biologique, noue
les muscles, coince les émotions et brise le coeur ? Se résigner au travail, c'est se résigner à
mourir dans la
familiarité morbide d'une agonie quotidienne, c'est s'appliquer cette peine qu'ont supprimée de
leur code les
nations de moindre barbarie.

Nous sommes encore de ces générations qui se débattent contre la mort, faute de se battre pour
vivre

chaque jour comme si chaque jour fût une vie entière. Or se dresser contre elle, c'est la dresser contre soi
et en dernière analyse prendre, contre la volonté de vivre naturellement présente, le parti de la dénaturation
et de l'anéantissement.

Hic, nunc et semper

Le retour à la nature ne signifie pas la régression à l'état animal. Les hommes n'ont à mourir ni de la
mécanisation du corps ni de son abandon aux rigueurs et aux dangers de son environnement.

Je ne vois d'autre antidote à la mort dénaturée que l'humanisation de la vie quotidienne.

Aborder chaque jour comme s'il allait contenir la totalité de l'existence, intensément ou médiocrement
vécue, me paraît une disposition dans laquelle la destinée individuelle prend, en connaissance de cause, le
pari le plus sûr de se réaliser.

L'important n'est pas, quoi que l'on pense, la réussite ou l'échec d'atteindre un but mais presque l'oubli
de la cible dans la vibration du geste et de la flèche ; une obstination à recréer chaque matin la naissance du
temps, à bondir du plaisir cueilli au plaisir à semer, avec tant de sincérité dans l'allégresse ou la mélancolie
qu'on est encore à s'émerveiller quand vient le soir, ou le sommeil de la mort.

Le propos, on l'aura compris, n'est pas de vivre mieux que les autres mais de vivre simplement dans
l'alchimie de ses désirs. La jouissance n'a pas de gage à offrir à l'esprit de concurrence et d'émulation, à
peine de se renier. Elle va son chemin comme si elle était seule au monde, et que le monde soit à elle seule
la convainc d'une force qui porte en soi la plus authentique des révolutions.

Ce qu'il entre d'énergie dans l'attrait des jouissances appartient à la création, non au travail ; à la relation
affective, non plus au rapport marchand ; à la civilisation faite pour l'homme et non à la civilisation qui
l'économise.

A chacun sa poésie, qu'elle se prenne à la brume sur les bois, aux caresses de l'amour, à la première
gorgée de café, à la beauté d'un art, aux hasards du jeu, à l'éveil des consciences, aux joies de la danse, de
la rencontre, de l'amitié, à trois notes sur un air de rêverie, à tout et à rien, pourvu que le corps se

sente en
harmonie avec ce qui vit, qu'il s'imprègne de cette plénitude que seule accorde de la gratuité des
plaisirs.

En tout moment offert au vivant, il y a l'éternité de la vie. C'est ainsi qu'à travers Hypérion, Non
piu di
fiori. Le temps des cerises et le parfum d'un tilleul renaît sans cesse, comme à jamais arraché à la
mort,
celui qui jadis l'a écrit, composé, planté, avec la grâce de l'offrande à soi, qui est l'offrande à tous.

Création contre travail

L'acte de créer est à l'humanisation de la nature et à la vie ce que le travail est à la dénaturaton
et à
la mort programmée.

La lecture accélérée des évidences place désormais au rang de banalités un constat hier encore
révoqué
en doute : l'exploitation économique a mené les hommes et leur milieu aux limites d'une survie
dont
l'apogée coïncide avec la chute.

L'histoire de la marchandise et l'histoire des hommes qui la produisent est une seule et la même
; elle se
fait en défaisant ceux qui la font.

Nous voilà prévenus et, sinon rassurés, du moins prémunis contre tant de terreurs ressassées de
siècle en
siècle et que nous savons inhérentes à un système dont les mécanismes ont perdu leur caractère
inélucltable. L'apocalypse appartient au passé et au sinistre cortège de ses horreurs cycliques. Le
véritable
Déluge n'a jamais été, parti des premiers remparts de Jéricho, que le déferlement des valeurs
marchandes
ensevelissant les valeurs humaines sous les eaux glacées du profit.

Les hauts lieux de la vie, que n'arasèrent jamais les vagues successives de la conquête
marchande,
servirent longtemps de refuge à ceux qu'affligeait la routine des affaires et des passions
stipendiées. Ces
îles qu'un lent reflux révèle à leur nouveauté sous les noms anciens d'amour, de générosité,
d'hospitalité,

de jouissance, de créativité désignent aujourd'hui les vrais chemins d'une présence humaine sur la terre. La révolution n'a été jusqu'à présent que le changement de décor dans la séculaire mise en scène de l'économie. Je ne pressens de révolution authentique que dans l'aménagement quotidien et individuel d'un paysage humain.

Il aura fallu l'Amazonie incendiée, la couche d'ozone déchirée, la terre blessée, le souffle irradié de l'air pour découvrir sous la nature informatisée, comptabilisée, dépecée à l'aune de sa valeur d'échange, une autre nature, qui offre ses ressources et sa force à qui dédaigne de les lui arracher pour une poignée de dollars.

L'environnement change parce que se modifient le regard, l'oreille, le toucher, le goût, le sentir, la pensée, l'attitude si longtemps emprisonnés dans la seule perspective du pouvoir et de l'argent. Ainsi dans l'ennui et la grisaille d'un univers en déclin surgit la passion de renaître au sein d'une planète et d'une existence si bien connues par ce qui les tue qu'elles demeurent au simple regard de la vie comme neuves et inexplorées.

Misère de la création économisée

Les oeuvres de l'art et de l'invention technique sont nées le plus souvent dans les tourments d'une créativité refoulée et qui n'avait pour s'exprimer que les rages du défoulement. Alors que la joie créatrice naissait, par transmutation, de la violence des pulsions élémentaires et chaotiques, la nécessité de produire a changé l'opération du Grand-Oeuvre en un douloureux enfantement, en une malédiction qui paie chèrement la gratuité des dons de nature.

Ce n'est pas assez que le créateur, qui est un et chacun, doive renoncer à se créer soi-même dès l'enfance, quand la quête de la jouissance lui est interdite, il faut encore que son génie inventif se brise sous la contrainte et s'abâtardisse en de laborieux efforts. Pour quelques heureuses découvertes, combien d'inventeurs condamnés au silence, voire à la mort, parce que l'objet de leur recherche contrariait la loi du cui prodest. «à qui cela peut-il rapporter»? Combien de savants complaisants vendus au pouvoir? Combien d'artistes prématurément usés et prolétarisés à force de descendre dans l'arène sociale

pour
solliciter les applaudissements, subir le jugement du mérite et du démerite, polir un label de
concurrence à
l'égal des hommes d'affaires, des bureaucrates, des politiques et autres courtisans du marché
spirituel et
matériel ?

Pourtant il arrive que l'élan créateur, si corrompu qu'il soit sous le joug du travail, garde
l'empreinte du
corps où il a pris naissance. Etrange résurrection : des oeuvres continuent de nourrir les vivants
bien après
qu'ont disparu ceux qui les abandonnèrent au cors caricieux du temps. A qui sait recréer la vie
qu'il porte
en lui, une vie éternelle est accordée. Les autres, dont l'ambition se contentat de la gloire, ne
seront jamais
qu'un nom dans les catalogues de la mémoire.

On ne crée rien sans se créer soi-même

La fin des vanités, ou pour le moins des moyens qui prêtaient aux renommées un crédit à long
terme, a
l'avantage de renvoyer la créativité à sa vraie nature, qui est la jouissance de soi s'affirmant dans
la
jouissance du monde.

La voici reconnue à la simple et multiple dimension de l'humain : volonté de vivre et non
volonté de
puissance ; authenticité et non paraître ; gratuité et non esprit de lucre ; pulsation des désirs et non
pensée
séparée ; don et non échange ; effort s'abolissant dans la grâce et non contrainte ; coeur de
l'instiable et
non de l'insatisfaction.

Tout empêtrée qu'elle demeure des emprises du travail, elle ouvre peu à peu les portes de
l'enfermement
économique, elle laisse courir la poésie faite par tous, elle encourage le gai savoir dans la
diversité de ses
libertés de chanter, de composer, d'écrire, de jardiner, d'étudier, de rêver, de danser et d'inventer
un
monde sur les ruines d'un monde saccagé par l'empire de l'exploitation progressive. Quand elle se
contenterait d'extirper de la conscience la croix d'infortune que la nécessité d'amasser de l'argent
et de
dominer a plantée dans la volonté de vivre à son gré, elle aurait fait plus pour le bonheur de
l'humanité que
la somme des révolutions qui en programmèrent l'espérance.

Sans doute le temps est-il venu de reprendre aux dieux cette création du monde qui leur fut si

abusivement confiée, et dont ils ont fait si piètre usage. La création n'appartient qu'aux hommes, en dépit de leur résignation quotidienne à s'en dépouiller au profit du travail. Elle leur apparaîtra de plus en plus comme leur incontestable privilège.

La sotte idée leur est passée, aujourd'hui, de prier à rebours, de remercier Dieu de leur accorder un pain qu'ils avaient produit et gagné à la sueur de leur front. Tant de richesses humaines jetées en pâture au néant incitent enfin à se tourner vers soi, non par présomption et dans la vanité de cet individualisme où l'individu se nie, mais par goût de créer et de se créer.

La réconciliation avec la nature à sauver est inséparablement réconciliation avec soi, avec le créateur naissant découvrant son salut n'importe où en dehors du travail. Dans la création se fondent lentement la véritable unité du corps, la symbiose de l'être de désirs et de la nature terrestre, la grande concordance du vivant qui abolira le règne de l'esprit et de la pensée séparée.

Le chômage est un travail en creux

Le travail n'est pas ce qu'il importe de défaire ; il se défait de lui-même, il s'épuise en épuisant l'homme et les ressources naturelles. Mais la servilité, l'inintelligence, le manque d'imagination que continuent de propager, dans les comportements et les consciences, le souvenir de son utilité passée et l'angoisse de son inocuité présente, voilà la vraie calamité d'une économie moribonde, qui conduit la totalité du monde à la mort sous le drapeau du réalisme et de la rationalité.

La force du travail tient surtout à la faiblesse et au mépris de soi qu'il perpétue, mais quelle redoutable puissance et comme on en peut mesurer les néfastes effets sur cette catégorie sociale que les milieux populaires appellent chômeurs et les milieux d'affaires «sans-travail» : Quelle tare d'être privé de ce qui vous prive de la vie.

Sous le label péjoratif qui le coiffe du chapeau de la pitié et de la dérision, le chômeur n'est plus rien, car il est bien entendu que ce qui fait l'homme, c'est le travail. Il était bête de somme, avec la garantie de l'étable, le voilà chien errant. Il tenait des vertus du labeur le droit de revendiquer un salaire ; qu'il

ne se
fatigue plus le ravale à une manière d'état immoral où il sied, pour mériter l'aumône, de baisser la
tête, de
se taire et de se montrer discret sur l'agrément, tout de même, de ne plus perdre ses jours en
fatigue et en
ennui.

Mais telle est l'imprégnation malade du «devoir» que le chômage est vécu comme un travail à
la porte
de l'usine, même si dehors et dedans règne la même inutilité, à ceci près que l'une est salariée et
l'autre pas
(les secteurs rentables, on le sait bien, appartiennent à la bureaucratie et à la production de biens
sans
usage, alors que l'agriculture et les industries couvrant les besoins primordiaux sont condamnées).

Par le vide que provoque et que compense son activité frénétique, le travail agit à la façon d'une
drogue.
Le salaire garantit la régularité d'approvisionnement, son absence l'interrompt, provoque un
manque et jette
dans l'affolement, le désespoir, la panique.

Or s'il est vrai pour qui garde les yeux sur l'horizon terne de la survie, que les allocations de
chômage
n'annoncent pas le printemps, il faut avoir l'aveuglement de l'intoxiqué pour dédaigner la richesse
d'un
temps soudain libre d'obligations, pour hurler à l'embauche comme un morphinomane à la lune
au lieu de
battre le briquet de sa propre créativité et d'entreprendre collectivement cette tâche - jugée
impossible
parce que le préjugé économique l'interdit -, la création du gratuit.

L'imposture du travail nécessaire est la plus lente et, partant, la plus consolante et la plus cruelle
manière
d'en finir avec la vie. Il y aurait du pathétique dans le laisser-aller suicidaire des foules - fluant et
refluant
au rythme d'une machine qui tourne à vide, tandis que la capital est à l'affût de faillites où
s'investir -,
n'était le ridicule où elles s'enferment en mourant de soif auprès d'une fontaine.

La misère volontaire et navrante des travailleurs et des sans-travail excipe de sa bêtise
fondamentale dans
des manifestations de grévistes tournant à l'arrêt de travail en un vrai travail de contestation au
point de
faire suer les rues d'ennui. La belle imagination que d'entraver l'acheminement du courrier postal
et de
paralyser les transports en commun pour le désagrément de tous quand il n'y aurait que les
instances

dirigeantes - maffiosi d'Etat à qui les droits sont payés et qui refusent de les redistribuer en salaires - pour s'attrister qu'arrivât à son destinataire une lettre exemptée de son timbre et que trains, métros et autobus fussent mis gratuitement à la disposition du plus grand nombre.

La gratuité effraie parce qu'elle est naturelle. Mais qui aurait aujourd'hui des raisons de s'inquiéter si les mécontents de la hausse des prix et des baisses salariales s'avisait de ne plus payer pour se déplacer, se loger, se nourrir, s'exprimer, se rencontrer, communiquer, s'amuser et se reconforter ?

La reconversion écologique de l'économie est une transition prévisible vers l'ère de la nouvelle cueillette.

L'investissement écologique offre un dernier sursis à l'économie

Le paradoxe du totalitarisme économique, dont la logique conduit au génocide planétaire, c'est qu'il se condamne à disparaître selon la loi d'un profit dont l'avidité lui enjoint par ailleurs de se perpétuer.

L'exploitation de la nature obéit à un principe de mort : elle transforme le vivant en marchandise et fonde un empire où les hommes ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes. L'au-delà du Styx n'a jamais été que l'en-deçà de la terre.

En revanche, l'appât du gain, cause première d'une inéluctable mise à sac, a horreur du néant, il sait prolonger la durée d'un privilège, éviter de tuer la poule aux oeufs d'or, épargner le vif parce qu'on ne tire plus d'un cadavre que la peau et les os.

Ainsi, l'économie découvre, au rythme accéléré du désert qu'elle propage, l'occasion de survivre en reconstruisant ce qu'elle ne peut détruire plus avant sans perdre sa rentabilité et son crédit.

L'alternative à laquelle est confrontée le système économique se situe entre l'arrêt de mort et le sursis.

Où la civilisation marchande atteindra son néant en anéantissant ceux qui l'ont engendrée ou elle s'éteindra dans la dernière plus-value que la restauration de la nature lui accordera.

Les énergies naturelles et le programme d'assainissement de la terre offrent à la fois un débouché à la rentabilité que menacent fondamentalement le viol et la pollution des ressources, et une chance à

la
créativité brisant le joug du travail et préparant l'ère de la gratuité.

Mieux l'économie jettera dans l'investissement écologique le crédit déclinant de ses forces
ultimes, plus
aisément se déjoueront les pièges de la marchandise et plus proche du corps et de la conscience
sera la
réalité d'une civilisation radicalement autre.

La création locale du milieu de vie

Rien ne devrait s'entreprendre aujourd'hui de grand ou de petit qui ne se pénètre de cette
banalité
nouvelle : l'idéologie du travail a imposé la réalité d'une nature taillable et corvéable à merci, où
rien n'est
obtenu qui ne se prenne par force. Le changement de perspective, perçu par un oeil lassé de
n'avoir plus à
contempler que laideur et ruines, dévoile une autre nature dont la matière première offre, sans
contrepartie, et ses ressources et l'ingéniosité d'en user sans les épuiser jamais.

Ce qui s'esquisse dans les mentalités et les comportements laisse présager l'émergence d'une
phase
transitoire entre la débâcle de l'économie et une civilisation de la créativité, entre le travail et la
création, la
prolifération marchande et l'abondance naturellement suscitée, l'homme abstrait et la jouissance
de soi,
l'exploitation marchande et la nouvelle cueillette.

Qui s'attaque désormais au gâchis des planifications étatiques et aux ordres «venus d'en haut» ?
De
petites collectivités locales, des villages, des quartiers, qui n'hésitent pas à porter la défense de
leur
environnement jusque sur la table des débats internationaux, dénonçant le dépôt de produits
toxiques,
interdisant les industries polluantes, exigeant des solutions de remplacement.

Là naîtront peut-être les premières mises en oeuvre d'énergies éolienne et solaire qui briseront
le
monopole public et privé des sociétés productrices de gaz et d'électricité. Le développement de
l'agriculture
biologique y pourra supplanter la production de nourritures frelatées, recycler naturellement les
ordures,
empêcher la fabrication de matériaux dont les déchets ne soient pas reconvertibles.

Ouvrir la ville à la nature

Il s'agit, ni plus ni moins, de créer un milieu naturel à la fois affectif et nourricier. C'est un

projet sur
lequel l'agriculture concentrationnaire, de ses origines à son prolongement industriel dans
l'urbanisme
moderne, a jeté l'interdit, séparant les hommes de leur nature et les enrôlant dans une guerre
menée contre
eux-mêmes et leur environnement.

Nous en sommes à la léthargie des villes mortes. Le labyrinthe, laissé jadis à la dérive du
promeneur, a
fait place à de grandes avenues quadrillées par l'ennui, à des remparts de béton où la tête se cogne
avec les
résonances du crime, car désapprendre à vivre, c'est apprendre à tuer. Imagine-t-on quelques rues
piétonnières et la multiplication de zones de verdure sauver de l'étouffement un tissu urbain
reproduisant
l'agencement des supermarchés, où la nature ne pénètre que sous emballage plastifié ?

Humaniser la ville, c'est assurer son accès aux ressources naturelles. Les glacis isolant les
derniers
quartiers où il fait bon habiter et flâner appellent à un véritable défrichage. Les bâtiments de
l'inutilité
étatique, bureaucratique, militaire, financière, policière, religieuse, les terrains vagues, les places
publiques,
les rues et les boulevards viciés par le gaz d'échappement des voitures, tout cela ferait de beaux
jardins
potagers pour l'agrément de tous, en attendant mieux du génie créatif qui s'y pourrait exercer.

Il n'y a pas d'autre manière de se débarrasser du travail que de restituer à la créativité
individuelle une
confiance qui lui a été, jusqu'à présent, sinon refusée, du moins mesquinement mesurée.

Ce qui doit désormais guider toute recherche, c'est, à l'inverse de l'inertie dominante et du
conditionnement de l'argent, la création d'une gratuité naturelle dont les énergies douces offrent
un premier
modèle. La fin de la production salariée et de la consommation forcée implique la fin de
l'exploitation de la
nature et la mise en pratique d'une nouvelle cueillette, seule entreprise qui puisse rendre à la
richesse des
découvertes techniques une efficacité réelle et un sens véritablement humain.

Du travail à la création

Pour que la création supplante le travail, il faut que se substitue à l'économie de dénaturation
une
économie prête à tirer ses derniers profits de l'assainissement de la terre et d'une production
d'énergies
douces.

Le passage graduel des usines aux ateliers de création aura du moins l'avantage de révoquer en doute le préjugé qui assimile la gratuité à un cadeau insolite et incongru, à un vice de forme dans le procédé des échanges, à l'immorale rétribution du fainéant. On retrouve là l'assimilation du plaisir à un dédommagement du travail fourni, à la récompense des dieux, au repos du guerrier, au relâchement du corps.

Les artistes, qui passèrent longtemps pour les seuls créateurs, n'ont jamais ignoré quelle somme de déconvenues et d'efforts réitérés compose le patient alliage de l'inspiration. Le don d'écrire, de composer, de peindre, de jardiner, de caresser, de rêver, de voir, de goûter, de changer le monde et la vie ne tombe pas du ciel, il est la gratuité qui se crée, s'extirpant du magma pulsionnel, se traînant d'échecs en recommencements pour éclore un jour ou l'autre dans la grâce d'un moment heureux.

Seul un acharnement constant permet de créer cet accomplissement de soi d'où découlent tous les bonheurs de créer. Mais tant de fiévreuse obstination ne laisse jamais de se confondre avec un travail. Il n'y a pas d'enfer de la création car elle est à la fois la jouissance et la poursuite de la jouissance, le mouvement et son but. La rage de ses désirs inassouvis ne se mue pas en ce réflexe de renoncement qui est l'essence même du travail, elle reconstruit de plus belle ce qui s'était écroulé.

A peine de se perdre, la création n'obéit pas à la contrainte, elle est poussée par la force irrésistible et souvent discordante des désirs. C'est là qu'elle se bat sans se perdre, s'accroissant de ce qu'elle donne, à l'inverse du travail qui s'exerce en usant et épuisant. Car elle émane d'une nature offrant ses richesses à qui sait les recueillir, non d'une nature violée par l'oppression et la gloire de l'argent. On travaille contre soi et contre les autres. On crée pour soi et pour le plaisir de tous.

Création et dépassement

L'intelligence expérimentale qui inventa le feu, la roue, la barque, l'outil s'est inspirée de l'exemple de la nature pour en parfaire la substance. De l'abri sous roche à la maison hospitalière s'inscrivent les différents stades d'un dépassement du ventre maternel ; la cuisson du pain, la fermentation de la bière, le génie des sauces et du repas chaud traduisent l'affinement culinaire du primitif besoin de se nourrir. Tout le processus de création - brisé et discrédité par la nécessité de produire - s'est opéré dans le génie,

spécifiquement humain, de dépasser les pulsions animales et de solliciter du milieu ambiant les ressources utiles à l'oeuvre de perfectionnement. La création de soi prend ses forces dans la nature qui se crée pour la recréer à l'image de la nature humaine. Ces forces, sans doute perceptibles encore au début de l'ère économique, les premières religions s'empressèrent de les transformer en esprits élémentaires, dont elles peuplèrent les sources, les forêts, l'air et les profondeurs de la terre, les travestissant en divinités hostiles dont il convenait d'acheter les faveurs par de sanglants sacrifices.

Au-delà du gâchis des séparations - de cette tête en perpétuel conflit avec l'énergie libidinale et qui ne laissait à l'individu que la portion congrue de ses capacités mentales, affectives, musculaires, pulsionnelles, physiologiques - la totalité du corps apprend aujourd'hui à s'investir dans la création conjointe de la destinée individuelle et de son environnement. Et c'est comme si la vieille fatalité, qui enseignait à se plier aux décisions divines, se changeait en une fatalité d'avoir à ordonner pour une grande plénitude le chaos pulsionnel de la matière vivante, substance, inséparablement, du corps et de la nature. L'amor fati se fait insensiblement fatum amoris.

Celui qui désire est lui-même le dieu qui exauce.

L'alchimie du moi

L'alchimie du moi est la création consciente de la destinée individuelle.

La rationalité inhérente à la pratique mercantile a rejeté l'alchimie traditionnelle dans une nuit où elle a longtemps brillé des feux d'une science secrète. Pourtant son langage parallèle et ses opérations se sont le plus souvent bornés à transposer le processus économique dans un champ de cohérence où le sel de la terre engendre l'or et l'esprit céleste. Quand ils ne cherchaient pas à s'enrichir, les alchimistes du passé ambitionnaient la puissance qui commande aux êtres et aux choses (à l'exception des plus discrets, qui abordèrent sans doute aux rives d'une réalité autre).

L'alchimie dénaturée

En un sens, particulièrement vulgaire, l'alchimie se trouve aujourd'hui en état de réalisation permanente.

La transmutation du plomb en or et de la matière libidinale en intellectualité s'effectue désormais par un traitement hygiénique de l'ordure et de l'excrément que l'opération dite de marketing épure, appropriée à la consommation et transforme en un chiffre d'affaires. Ce qui reste du Grand-Oeuvre s'est ramassé dans un produit promotionnel de haute valeur d'échange et de qualité nulle.

Un sort si dérisoire ne suffit pas à réhabiliter l'oeuvre du docteur Faust, qui entérine la dissociation du corps et de l'esprit, telle que l'impose la dualité du travail manuel et intellectuel. Ce qui est ainsi nié, c'est une alchimie naturelle du corps, spontanément et originellement fondée par la conception de l'enfant dans le matras maternel et que l'ardeur amoureuse fait naître au monde pour cette universelle transmutation qu'est la réalisation de l'humain.

Un préjugé toujours en honneur soutient que chacun tire sur la comète des plans de réussite et de bonheur que les dieux de la fatalité déjouent malignement. Nous savons qu'une telle fatalité n'existe pas en dehors d'un ordre de choses séculairement imposé à la terre et aux hommes ; un ordre de choses maintenant si désuet et si fragile qu'il ne se maintient plus qu'à la faveur d'une obédience résignée, par l'inertie des moeurs et des comportements acquis machinalement.

La rupture entre ce que le vivant décide envers et contre tout et l'économie qui décide pour lui a définitivement perdu le mystère où elle se perpétuait sous couvert de malédiction éternelle. L'alchimie de la création et de la jouissance de soi a été entravée et inversée par une civilisation où le travail gouverne les plaisirs. Chaque fois qu'il accouche du producteur, l'être humain s'interdit de naître à lui-même.

Telle est la banalité d'une alchimie involutive : notre propre substance vivante se transforme en matière morte, au prix - comble d'ironie - des plus grands efforts.

Le traitement du négatif est la dissolution quotidienne du cadavre dans le chaudron des jouissances.

Le traitement du négatif

L'expression «broyer du noir», qui se marie si bien au bilan et à l'examen critique d'un monde programmé pour dépérir, traduit exactement la finalité négative d'une existence enfiévrée par l'argent, prise au piège d'une enfance morte, au milieu de ses désirs pourrissants.

Comme en toute alchimie, ce qui est au-dedans est aussi au-dehors. Une humeur bilieuse aigrit le teint tandis que les fumées nocives éteignent l'irisation des forêts ; le cancer englobe l'arbre et le bûcheron. L'amertume et l'agressivité ont souillé de telle sorte les gestes et les pensées que la nature passe parfois pour répondre par une manière de réplique impitoyable à son pillage organisé, comme si elle s'ébrouait, en soubresauts de catastrophes écologiques, d'une vermine assez stupide pour préférer à la vie le profit qui la pollue. Saisi sous l'angle de l'économie irrémédiablement dominante, l'individu, la société, la terre secrètent un unanime esprit de mort. En l'occurrence, la phase négative ne prend pas, comme dans l'alchimie traditionnelle, le sens d'une fermentation d'où sortira la positivité de la pierre philosophale. Ce sont seulement des états poisseux suscitant partout la «poisse», fabriquant au coeur de la planète et de l'homme une identique vocation du malheur.

A l'orientation qu'ils prêtent le plus fréquemment à leurs rêveries, à leurs prédictions, à leurs prophéties, on peut juger des intentions que nourrissent envers eux-mêmes ceux qui s'appellent complaisamment «mortels». De ces scénarios qui à tout instant s'élaborent dans l'esprit, combien ne vont pas au pire, combien ne misent pas principalement sur les cartes de l'échec et de la déconvenue ? Et s'il arrive qu'un débordement soudain d'optimisme leur fasse entrevoir l'heureuse issue d'une entreprise, c'est avec une réserve certaine, une intime réticence. Il est rare que le coeur fasse le poids pour contrebalancer l'infortune irrémissiblement supputée.

Croire aux présages, bons ou mauvais, comme signes d'une quelconque fatalité, n'est-ce pas déjà abdiquer devant le grand incontrôlable et s'acheminer vers un déclin ? Car il est bien vrai que se disposer à tant de désenchantements ne tourne pas les événements dans un sens qui vous soit favorable.

Nous qui désirons sans fin

Y a-t-il de la présomption à estimer qu'une énergie qui concourt à la destruction conjointe du moi et du monde peut en quelque sorte pivoter sur elle-même et prendre avec la même fermeté et avec plus d'agrément la direction de la vie à créer ? J'ai le sentiment qu'à rêver intensément d'un bonheur qui me comblerait, il se mêle à mon désir une façon d'aller de soi qui le favorise, une manière de es muss sein arraché aux dieux et rendu à l'attraction universelle du vivant, une fatalité où le tourbillon des plaisirs et des déplaisirs entre dans les effervescences de la vie et jamais dans la fatalité des jouissances mortes. Là, nulle place pour la fatuité, la réussite, l'échec, la compétition.

Pourtant, rien n'est plus malaisé que ce retour sur soi et à soi dans lequel le monde inversé se renverse. Je sais trop combien le goût de vivre est mis sans cesse en demeure de faiblir et d'abdiquer pour négliger l'importance que devra revêtir dans les années à venir l'apprentissage de l'enfant selon le principe du plaisir.

L'attention qui s'attache aux jouissances de chaque instant nourrit plus sûrement la volonté de vivre que toutes les objurgations de l'intellectualité. Ne percevoir dans les circonstances que les agréments que l'on y peut cueillir instaure une priorité où l'omniprésence du travail disparaît, où sa nécessité se réduit à un ensemble de gestes mécaniques accomplis sans qu'il soit besoin de s'y jeter à corps perdu. Si le coeur est ailleurs que dans sa perte, il a de quoi se sauver et sauver ce qui est le coeur de la vie : l'exercice du plaisir où l'on s'obstine à désirer sans fin, quelque obstacle et revers qui s'y puissent opposer.

L'épreuve est le temps d'éclosion des jouissances

L'affinement des désirs comporte des épreuves qui ne laissent pas d'évoquer, dans le courant courtois, les prouesses du chevalier pour l'amour de sa dame. Encore faut-il dépouiller l'épreuve du sens économique que lui prête l'esprit chevaleresque. La vérité passionnelle n'exige aucune preuve de bravoure ou de mérite particulier ; surtout, elle exclut le renoncement, le sacrifice et cette répudiation de soi par laquelle le chevalier servant accède au pouvoir, au salut de l'âme, à la pureté spirituelle que l'amante paie de ses faveurs.

Autant la patience est odieuse dans la résignation et le goût de la souffrance, autant elle

découvre sa nature positive dans la quête des jouissances et des désirs affinés. Les obstacles y sont à la manière du rocher pour la saxifrage quelque chose qui se brise, se contourne, s'englobe, se digère, devient un élément de la passion. La patience décante la violence du désir, l'affine et la renforce dans le sentiment d'une irrésistible progression. C'est l'apprentissage de chaque instant que d'éviter de changer en désir refoulé un désir en suspens. L'épreuve est l'inévitable dragon du négatif sorti des profondeurs du moi et que l'absence et l'ignorance de toute peur amadouent et transforment en appréciable compagnon. Ainsi l'être de désirs restitue à la réalité de la vie la vieille imagerie du chevalier errant seul entre le diable et la mort.

L'affinement pulsionnel, base d'une société nouvelle

Il n'y a que le fil des plaisirs tramant le quotidien qui vienne à bout du négatif comme l'araignée de la mouche.

Il ne s'agit pas de renoncer aux comforts et agréments que le marché du bien-être met à la disposition de quiconque se résigne à les payer et à subir ainsi l'inconfort de se sacrifier pour se satisfaire. Il s'agit plutôt de ne renoncer jamais, et de dépasser l'insatisfaction du plaisir consommable en créant les conditions d'une gratuité naturelle.

L'enseignement de Fourier garde ici valeur exemplaire. La réalité économique est son point de départ. Il ne condamne pas la nature dénaturée des passions, il part de leur état dégradé pour aboutir par la seule dynamique du plaisir à l'émancipation des jouissances entravées. Il part de l'économie pour la mener non à la destruction mais à la dissolution.

Ralliés au système phalanstérien, les riches y conservent leur argent, leurs privilèges, leur rang. Ils n'abandonnent rien de leurs prérogatives sociales, mais quoi, la table, la compagnie, les passions des pauvres ne le cèdent aux leurs ni en délicatesses ni en voluptés. Ceux-ci manifestent de surcroît plus de naturel, ils sont moins raides, moins compassés dans leurs allures. Peu à peu, donc, les distinctions disparaissent, la hiérarchie s'efface. Devenue souveraine, la quête d'une harmonie passionnelle fonde sur la

dialectique des accords et des discords, des affections et des désaffections, des sympathies et des antipathies, des relations sociales radicalement nouvelles.

Fourier avait formé le projet de dissoudre les fonctions et les rôles dans la prédilection des jouissances.

Son propos a comme seul inconvénient de naître dans un temps où le grand bond en avant de l'économie

nourrissait l'illusion d'un bonheur imminent pour tous. Le développement capitaliste laissait entrevoir,

comme le point du jour dans la nuit infernale de la production, une société de bien-être où le progrès

technique pourvoirait aux besoins et inaugurerait le paradis sur terre.

L'espoir, parfaitement raisonnable, d'un empire marchand où le producteur s'arrogerait le droit de

consommer les fruits de son travail tonitruait d'un prophétisme mieux accordé aux luttes sociales et à

l'économie que la clairon phalanstérien rameutant les passions avec les accents d'un certain caporalisme et

une fougue somme toute bien mécanique.

Il a fallu que se réalise enfin, dans la seconde moitié du XX^e siècle, l'utopie du bien-être, imaginée par

les penseurs promothéens de l'essor capitaliste, pour que l'on s'avisât que le paradis des consommateurs

était un mouiroir climatisé, suintant l'ennui, l'angoisse et l'insatisfaction.

Le mouvement de Mai 1968 n'a pas seulement contresigné l'acte de faillite de l'économie et du bonheur

à crédit, il a principalement porté à la conscience que le minimum vital - le droit pour tous de se nourrir, de

s'exprimer, de se déplacer, de communiquer, de créer, d'aimer - ne constituait pas le but final de l'humanité

mais son point de départ, la matière première d'un dépassement sans lequel il n'y a de société qu'inhumaine.

La transmutation du moi contient la transmutation du monde.

Chaque individu est la terre entière avec ses désastres et ses prospérités, ses massacres et ses naissances,

ses guerres et ses havres de paix, ses saisons, ses climats, ses intempéries, ses cyclones, ses secousses

sismiques, ses zones humides, sèches, froides, caniculaires, tempérées.

Y a-t-il savoir plus précieux qu'en la volonté de disposer de soi en disposant les circonstances en sa

propre faveur ? Se sentir en accord avec tout ce qui vit permet le plus sûrement d'apprendre à détourner les effets de la mort. Il en va du négatif comme de l'orage, si bien approprié par le génie humain qu'un paratonnerre en épuise le danger, que son modèle a inspiré l'arc électrique et que son énergie entrera quelque jour dans les circuits de la gratuité naturelle.

Le magma d'une vie partout présente se découvre et se recrée par-delà le morcellement des catégories économiques qui en firent leur profit. Sotttement imputée aux dieux et à Dieu, l'ubiquité du vivant renaît dans la nouvelle symbiose où l'individu fonde sur la jouissance l'unité de la nature humaine et de la nature terrestre. Glissant du ciel à la terre, le centre de l'univers a suivi le mouvement de l'économie céleste à l'économie terrestre ; s'il se situe désormais au coeur de l'individu en voie d'émancipation, c'est qu'une mutation s'opère, assurant la souveraineté croissante de la jouissance sur l'économie, de la création sur le travail, de l'affection sur le profit, de la volonté de vivre sur la volonté de puissance, de l'unité psychosomatique sur le corps séparé, de la nature vivante sur la nature exploitée, de la gratuité sur l'échange.

Pour la première fois dans l'histoire, le salut de la nature repose sur la volonté de vivre individuelle : la jouissance de chacun détermine, au gré d'une quête incessante, la création du monde comme totalité des jouissances à créer.

L'alchimie du moi n'est rien d'autre que l'obstination à désirer sans fin, le jeu de la satisfaction et de l'insatiable frappant de caducité la vieille malédiction du sacrifice et du renoncement.

Des plaisirs auxquels j'aspire, beaucoup ne se réaliseront pas ; pourtant, je persiste à les vouloir sans trêve, et je puise dans l'exaucement de quelques-uns la force qui nourrit tous les autres. J'ai le sentiment que, ici même et sans l'attribution qui fait les destinées amères, l'être de désir s'arrogue lentement la puissance de supplanter l'être économique.

Peu m'importe que l'avenir me donne tort ou raison. J'aurai fondé ma ligne de vie non sur ce qui la défait mais sur une ligne de coeur qui, du plaisir recueilli au plaisir ensemencé, dessine un paysage luxuriant, le

seul en somme où je me sente enfin présent.

16 octobre 1989